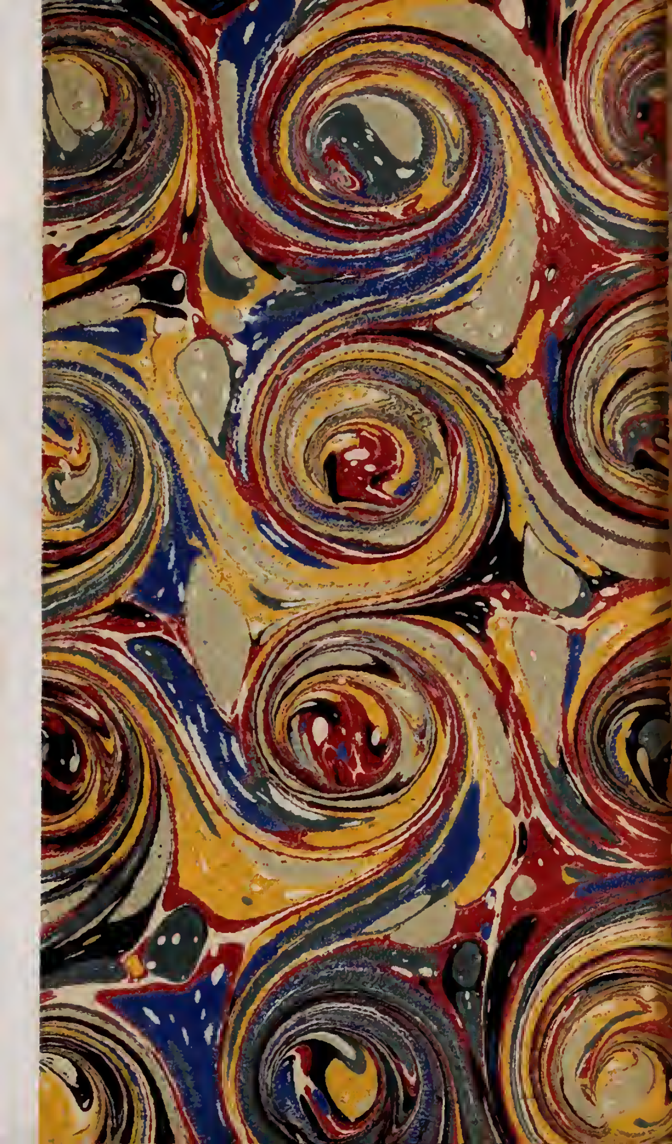



FRANCIS BRODERIP.



HISTOIRE
DE L'AFRIQUE
ET
DE L'ESPAGNE,
SOUS LA DOMINATION
DES ARABES;

Composée sur différens Manuscrits Arabes de la Bibliotheque du Roi.

Dédiée à Monseigneur le DAUPHIN.

Par M. CARDONNE, Secrétaire-Interprete du Roi, pour les Langues orientales, aux Affaires étrangeres, & à la Bibliotheque de Sa Majesté.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez SAILLANT, Libraire, rue S. Jean de Beauvais.

M DCC LXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



HISTOIRE DE L'AFRIQUE ET DE L'ESPAGNE.

LIVRE TROISIEME.



Nous avons vu, dans le Livre précédent, l'Espagne se détacher de l'empire des Califes, & former un royaume indépendant : l'esprit de révolte, comme un mal contagieux, gagna bientôt l'Afrique ; & les successeurs de Mahomet perdirent les différentes provinces

qu'ils possédoient dans cette partie du monde. Haroun-Erréchid en avoit donné le gouvernement à Ibrahim-ben-el-Aghleb ; celui-ci plus entreprenant ou plus habile que ses prédécesseurs, secoua le
Hég. 184. joug, & fonda, l'année 800, un nouvel empire qu'il transmit à ses descendans : à peine ce gouverneur ambitieux eut pris possession de la dignité où la faveur de son maître venoit de l'élever, qu'il songea à le trahir. Comme il étoit persuadé qu'il lui seroit impossible de réussir sans le concours des peuples, il n'oublia rien pour les gagner. La plûpart des impôts furent abolis, & l'on vit renaître par ses soins l'ordre & l'abondance. Il étoit affable, populaire, libéral ; écoutoit avec bonté tous ceux qui s'adressoient à lui, & caressoit les

petits comme les grands. Quand il vit ſon autorité établie & que les peuples lui étoient favorables, il fit périr ſourdement, & ſous différens prétextes, ceux, parmi les grands, qu'il n'avoit pu amener à ſes vues, & dont il redoutoit l'ambition ou le crédit. Trop habile pour ſe repoſer entiérement ſur la multitude, dont il connoiſſoit l'inconſtance ; il comprit bien qu'il ne ſe ſoutiendroit ſur le trône, que par la force. Ce fut dans cette vue, qu'il mit ſur pied un corps conſidérable de troupes : ces nouveaux ſoldats étoient payés exactement, en même tems qu'ils étoient aſſujettis à la diſcipline la plus ſévere. Il acheta, dans la même vue, un grand nombre d'eſclaves qu'il fit élever dans l'exercice des armes, & qu'il deſtina à compoſer

ſa garde ; comme ils lui devoient tout, il comptoit ſur leur fidélité. Il fit bâtir enſuite une forteresse revêtue de toutes les fortifications de l'art. Un amas prodigieux d'armes, & de munitions de guerre & de bouche, fut renfermé dans ce château, dont il confia la garde à une partie de ces eſclaves.

Toutes ces meſures priſes, Ibrahim crut qu'il étoit tems de lever le maſque : il ſupprima le nom du Califе dans les prieres publiques, & y ſubſtitua le ſien. Ce coup d'éclat fut le ſignal d'une guerre civile. Hamdénis-ben-Abdoulrahman, un des principaux ſeigneurs du pays, au déſeſpoir de voir ſon égal devenir ſon maître, aſſembla ſes amis & ſes créatures, & s'empara de Tunis. Les Berbers, toujours prêts à pren-

dre les armes, ſe joignirent à lui. Ibrahim ne voulut point donner le tems à Hamdénis de ſe fortifier : il envoya contre lui Umer à la tête de ſes meilleurs troupes. Les deux armées ſe rencontrerent proche Tunis. L'on ſe battoit, de part & d'autre, avec un égal acharnement, mais non pas avec le même bonheur. Hamdénis ayant été tué dans le combat, ſes ſoldats perdirent courage, & chercherent leur ſalut dans la fuite. Umer profita de ſa victoire, s'empara de Tunis, & paſſa au fil de l'épée tous ceux du parti contraire. Mais bientôt ce même Umer, qui avoit contribué à affermir Ibrahim ſur le trône, voulut l'en précipiter : il ſe révolta contre lui, & fit ſoulever une partie des ſoldats qui lui étoient plus attachés qu'à leur

nouveau fouverain. Une parole piquante, échappée à Ibrahim contre ce général, fut la caufe d'un changement fi fubit. Umer, déterminé à fe venger ou à périr, s'empara de la ville de Caïroan : Ibrahim eut le bonheur d'y rentrer par furprife, & d'en chaffer fon ennemi.

Ce furent-là les feuls troubles qui agiterent fon régne : il jouit paifiblement de la fouveraine puiffance, jufqu'à fa mort qui ar-
Hég. 196. riva l'année 811. Il étoit âgé de cinquante-fix ans, & en avoit été douze fur le trône. Ibrahim, malgré les guerres qu'il eut à foutenir, & les embarras inféparables du gouvernement, protégoit les fciences & les cultivoit lui-même avec beaucoup d'ardeur. Il excelloit fur-tout dans la poëfie.

Son fils aîné Abil-Abbas-Ab-

doullah-el-Aghleb lui ſuccéda ; ce prince étoit à Tripoli, quand ſon pere mourut. Ziadétoullah, ſon cadet, le fit proclamer roi par les principaux officiers de l'armée, & reçut en ſon nom leur ſerment de fidélité.

Abil-Abbas ſe mit auſſi-tôt en marche pour la capitale; ſon frere alla à ſa rencontre, & remit entre ſes mains la ſouveraine puiſſance, dont il n'étoit que le dépoſitaire. L'empreſſement de Ziadétoullah à mettre ſur la tête d'un frere une couronne qu'il auroit pu lui diſputer, auroit dû lui attirer ſa confiance ; mais ce prince ingrat, loin de lui en témoigner le moindre gré, s'attacha à lui faire ſentir tout le poids de ſon autorité. Ziadétoullah ne voulut point ſe démentir & n'oppoſa à tant de du-

reté, que le ſilence & la ſoumiſ-ſion.

Abil-Abbas, loin de marcher ſur les traces de ſon pere; avoit tous les vices d'un tyran. Il commettoit mille injuſtices, & accabloit ſes peuples d'impôts. Il avoit pris la réſolution d'en établir un nouveau, qui devoit achever la ruine publique. En vain ſes miniſtres, & les principaux ſeigneurs, pour l'en detourner, lui avoient repréſenté l'épuiſement de ſes ſujets. Rien n'avoit pu le fléchir. Une tumeur, qui lui ſurvint à l'oreille, termina ſes jours, & délivra en même tems les peuples de l'inquiétude où ils étoient.

Ziadétoullah-ben-el-Aghleb monta ſur le trône après lui. La conduite modérée, qu'il avoit tenue, du vivant de ſon frere, faiſoit tout eſpérer de la douceur de

ſon gouvernement ; mais à peine ſe vit-il le maître abſolu, qu'il ceſſa de ſe contraindre, & qu'il s'abandonna entiérement à ſon naturel ſanguinaire. Il faiſoit périr ſes ſujets, ſous le moindre prétexte. Ce prince aimoit le vin ; & l'effet de cette liqueur, qu'il prenoit avec excès, étoit de redoubler ſes cruautés. C'étoit ſurtout dans le moment de l'yvreſſe, qu'il ſe plaiſoit à voir couler le ſang des malheureux.

Les gens de guerre lui étoient ſuſpects : il ne pouvoit oublier leur révolte, ſous le régne de ſon pere, & leur empreſſement à embraſſer les intérêts de leur général Umer. Il en fit périr un grand nombre, ſous divers prétextes, tant pour n'avoir pas à redouter un pareil événement, que pour ſatisfaire ſa vengeance. Une

partie de l'armée se révolta, & choisit pour chef Umer-ben-Moairé qui, de favori de ce prince, étoit devenu son ennemi le plus déclaré. Cette rebellion n'eut pas un heureux succès, Umer & ses deux fils ayant eu le malheur de tomber entre les mains du roi qui les fit mettre à mort. Les autres rebelles se voyant sans chef, se dissiperent d'eux-mêmes.

Mansour-ben-Mast, gouverneur de Tripoli, & proche parent d'Umer-ben-Moairé, résolut de venger sa mort. Ziadétoullah, qui avoit conçu quelques soupçons de sa conduite, lui ôta son gouvernement, & lui ordonna de venir se justifier. Comme Mansour n'étoit pas encore assez fort pour se déclarer, il prit le parti de la soumission. Le roi, pour s'assurer

de sa fidélité, le retint, pendant quelque tems, auprès de lui, & lui donna ensuite la liberté. Mansour n'avoit pas renoncé à son projet; mais il étoit resolu de ne le faire éclater, que quand il seroit tems. Il se retira dans une forteresse qu'il avoit aux environs de Tunis. Ce fut dans cet endroit qu'il s'aboucha secrétement avec les principaux officiers de l'armée, & qu'il tâcha de leur inspirer pour Ziadétoullah toute la haine dont il étoit lui-même rempli. Il leur rappella le souvenir de toutes les cruautés de ce prince, & peignit avec les couleurs les plus tristes & les plus touchantes l'état où l'Afrique étoit réduite, sous sa domination. Il leur représenta surtout son animosité contre les gens de guerre, la perte de tant de

ſoldats égorgés par ſes ordres; l'exil des uns, la priſon des autres, & finit par leur dire que le tyran leur préparoit un pareil traitement, ſi, par une réſolution hardie, ils ne le prévenoient.

Ces aſſemblées ne purent être ſi ſecrettes, que le roi n'en fût inſtruit par ſes eſpions: il dépêcha auſſi-tôt Muhammed, un de ſes généraux, à la tête de cinq cens cavaliers. Il eut ordre de ſe rendre à Tunis, & de tâcher d'y attirer Manſour. Muhammed arrivé à Tunis, fit part au gouverneur de la ville des ordres dont il étoit porteur. Le Cadi & cinquante des principaux habitans s'offrirent à aller trouver Manſour. Leur propoſition fut acceptée, & ils ſe rendirent à la fortereſſe de ce ſeigneur. Après lui avoir expoſé le motif de leur am-

baſſade, ils le conjurerent de ne pas allumer une guerre civile, & de préférer la ſoumiſſion à la révolte. Manſour feignant d'être ébranlé par leurs diſcours, leur promit d'acquieſcer à leurs propoſitions. Pour les mieux tromper, il les pria de lui ſervir de médiateurs auprès du roi. Il dépêcha en même tems un de ſes principaux officiers à Muhammed, pour l'aſſurer de ſa ſoumiſſion, & que, le lendemain matin, il ne manqueroit pas de ſe rendre à Tunis. L'envoyé étoit chargé de toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & ſur-tout d'une grande quantité de vin pour Muhammed & pour les cavaliers de ſa ſuite.

La nuit venue, Manſour ſort ſecrétement de ſa fortereſſe; ſes ſoldats, qu'il a prévenus de ſon deſſein, le ſuivent en ſilence, & pren-

nent la route de Tunis. Les ténebres favorisent leur marche. Ils entrent dans la ville, sans être apperçus, & s'emparent du palais où étoit logé Muhammed. Celui-ci surpris d'une attaque imprévue, veut faire quelque résistance, & appeller ses troupes; elles étoient ensevelies la plûpart dans le sommeil & dans le vin. Mansour les trouvant sans armes & sans défense, les fait passer au fil de l'épée; de-là il marche au palais du gouverneur, qui étoit proche parent du roi, le fait mourir avec son fils, & se rend maître de Tunis.

Ziadétoullah, à ces tristes nouvelles, devint furieux: il rassembla son armée, dont il donna le commandement à Hallioun. Il fit publier, en même tems, que les soldats, qui auroient la lâcheté de

prendre la fuite, feroient punis de mort. Son deffein étoit de les mettre dans la néceffité de vaincre. Cette févérité déplacée, acheva d'aliéner des efprits qui étoient déjà indifpofés : à peine l'armée fut-elle en marche, qu'elle fe révolta & voulut tuer le général. Un certain Djafer, qui avoit beaucoup d'empire fur la multitude, appaifa le tumulte, & fauva la vie à Hallioun ; mais une partie des foldats abandonna fes drapeaux & fe joignit aux rebelles : les autres découragés, tirerent à peine l'épée contre Manfour, & préférerent une défaite honteufe à une victoire qui auroit affermi l'autorité du tyran. Ces foldats refléchiffant enfuite fur le ferment, qu'avoit fait le roi, de punir de mort les fuyards, réfolurent d'éviter, par la défertion, le

châtiment dont ils étoient menacés. En vain ce prince les fit assurer qu'il révoquoit le serment qu'il avoit fait, & qu'il leur accordoit une amnistie générale; prieres, menaces, rien ne put les retenir, & ils passerent tous dans le camp ennemi.

Cette armée dissipée, Ziadétoullah en leva une autre; mais le même esprit de révolte animoit tous ses soldats, & cette seconde armée eut le même sort que la premiere. Ce prince commença à craindre pour sa couronne. Il ouvrit ses trésors, leva de nouvelles troupes qu'il voulut commander en personne, & traça lui-même son camp. Il le fit entourer de fossés profonds, & n'oublia rien pour le rendre impénétrable. Son dessein étoit de n'être point forcé à livrer bataille avec des

troupes, ſur la fidélité deſquelles il comptoit fort peu.

Un événement imprévu retablit les affaires de ce prince, dans le tems où elles paroiſſent le plus déſeſpérées. Il ſe paſſoit peu de jours, qu'il n'y eût quelques eſcarmouches entre ſes troupes & les rebelles. Dans un de ces petits combats, Manſour ſaiſi d'une terreur panique, prend la fuite. Ses ſoldats frappés de la même crainte, abandonnent leur camp, & ne ſe croient en ſûreté, qu'en ſe refugiant à Tunis.

Ziadétoullah profita de la retraite des rebelles, pour mettre le ſiége devant Caïroan, dont il ſe rendit le maître. Ses miniſtres lui conſeillerent de faire paſſer au fil de l'épée les habitans qui avoient embraſſé le parti des rebelles; mais l'adverſité, en inſ-

truiſant ce prince, avoit changé ſon naturel; & de féroce qu'il étoit auparavant, elle le rendit doux & humain. Les habitans de Caïroan en firent l'heureuſe expérience, & il ne tira d'autre vengeance de leur rebellion, que de faire abbatre les portes & les murs de leur ville.

Cependant le parti de Manſour ſe releva; & il ne reſtoit plus à Ziadétoullah, que Caïroan & quelques autres places. Ce chef de parti eut l'audace d'écrire à ſon ſouverain, qu'il lui permettoit de ſortir de l'Afrique, & d'emporter avec lui tous ſes tréſors : il le menaçoit, en même tems, de le traiter avec la derniere rigueur, s'il perſiſtoit à vouloir y reſter. Ziadétoullah conſulta ſes miniſtres ſur le parti qu'il devoit prendre. Sufian, général de ſes ar-

mées, repréſenta à ce prince, qu'il devoit combattre juſqu'à la dernier extrémité, & qu'il lui ſeroit plus glorieux de s'enſevelir ſous le débris du trône, que de le céder lâchement à un rebelle.

Ce général avoit ſçu gagner la confiance des Berbers & de pluſieurs tribus Arabes. Il en compoſa une nouvelle armée, avec laquelle il enleva à Manſour pluſieurs villes qui avoient embraſſé ſon parti. D'un autre côté, la diviſion ſe mit parmi les rebelles. Umer qui étoit un de leurs principaux chefs, jaloux de l'autorité de Manſour, l'aſſiégea dans une fortereſſe où il étoit, & le força à capituler. Une des conditions du traité étoit, que Manſour auroit la liberté de ſe retirer en Orient; mais à peine Umer eut-il pris poſſeſſion de la place, qu'il

viola ſa parole & qu'il fit couper la tête à Manſour.

Ziadétoullah écrivit à ce nouveau chef de rebelles, pour l'engager à mettre bas les armes. Il lui promit que le paſſé ſeroit oublié, & il lui offrit en même tems le plus riche gouvernement de l'Afrique. Umer n'oſa pas ſe fier à des promeſſes qu'il jugea peu ſinceres, & continua la guerre. Pendant ce tems là, ſes ſoldats indignés de la mort de Manſour, leur ancien général, ſe ſouleverent. Abdoul-Sélam étoit le chef de cette nouvelle faction. Umer fut battu & fut obligé de prendre la fuite. Ses troupes l'abandonnerent & rentrerent ſous l'obéiſſance du roi. Umer ſe vit forcé de ſe retirer dans un village, où il vécut, quelque tems, inconnu. Se ſentant approcher de ſa fin,

il fit appeller ſon fils, & lui recommanda de ne point ſuivre ſon exemple, en lui diſant qu'il avoit connu trop tard tous les malheurs inſéparables de la révolte. Il lui ordonna d'aller, auſſi-tôt après ſa mort, trouver le roi, & d'implorer ſa clémence. Le fils d'Umer ſuivit les dernieres volontés de ſon pere, & il alla ſe jetter aux pieds de Ziadetoullah qui le reçut avec bonté.

Il ne reſtoit plus de rebelles à ſoumettre qu'Abdoul-Selam ; on le pourſuivit avec chaleur, & ſa mort termina les troubles qui agitoient l'Afrique depuis treize ans. Il fit abbatre, dans la ville de Caïroan, une moſquée bâtie par Jézid-ben-Hatem, & en fit élever une autre plus magnifique à la même place. Il aſſigna, pour l'entretien de cette moſquée, un

fonds de quatre-vingt mille piéces d'or. Il fit auſſi conſtruire un pont, & fit réparer les chemins publics. Ce prince tâchoit ainſi, par la douceur de ſon régne, de faire oublier ce que le commencement avoit eu de cruel & de tyrannique.

Ce Monarque habile, pour occuper ſes ſoldats, & en même tems pour éloigner les plus mutins, envoya un corps de dix mille hommes en Sicile, ſous la conduite de Benfrat-el-Cadi. Le ſouverain de cette iſle voulut s'oppoſer à la deſcente des Africains. Son armée fut défaite, & il fut obligé de prendre la fuite. Ce furent les derniers exploits de Ziadétoullah : il mourut peu de tems après, l'an de l'hégire 223, & de J. C. 837, à l'âge de cinquante & un

an : il en avoit régné vingt-deux.

Abou-Akkal-el-Aghleb, frere du roi, fut reconnu pour son successeur par tous les ordres de l'Etat. Il avoit passé une partie de sa vie, exilé de la cour, & hors de l'Afrique. Ce prince, qui connoissoit le caractere cruel & ombrageux de son frere, avoit quitté ses Etats, sous le prétexte de faire le pélerinage de la Mecque, & avoit ensuite fixé son séjour en Egypte. Ziadétoullah corrigé par l'adversité, l'avoit rappellé, & l'avoit comblé de bienfaits : il partageoit même avec lui la souveraine puissance, & sembloit l'avoir associé à sa couronne.

Le régne d'Abou-Akkal ne fut troublé par aucune guerre étrangere, ni par aucune dissen-

ſion domeſtique. Il profita de la paix pour rétablir l'ordre dans ſes Etats : comme les troupes, avant ce prince, n'avoient aucune ſolde du tréſor public, elles ne vivoient que de rapines, & n'étoient aſſujetties à aucune diſcipline. Il aſſigna un fonds pour leur paye, & délivra le peuple, par ce moyen, de leurs vexations. Il fit publier auſſi des édits ſéveres contre le vin, & defendit, ſous de rigoureuſes peines, l'uſage de cette liqueur. Abbou-Akkal
Heg. 226. mourut, l'an 840, après un régne de deux ans & neuf mois.

Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Aboul-Abbas-ben-el-Aghleb : ce prince, qui ne ſe ſentoit point toute l'habileté néceſſaire pour bien gouverner, ſçut faire choix de miniſtres habiles, & ſe repoſa ſur eux de toutes les affaires.

Les

Les Berbers, cette nation impatiente de toute domination, voulurent ſecouer le joug. Aboul-Abbas les ſurprit avant qu'ils euſſent raſſemblé leurs forces, châtia les plus mutins & força les autres à la ſoumiſſion. Il mourut, l'année 874. Il étoit humain, Hég. 261
libéral, amateur de la juſtice. Ces vertus furent balancées par quelques défauts. On lui reproche ſa paſſion pour le vin, & ſa trop grande ardeur pour les plaiſirs, ſur-tout pour ceux de la table. L'on raconte que s'étant enivré un jour dans la ville de Sout, il s'embarqua & fit voile pour l'iſle de Kouſſa. Le ſommeil ayant diſſipé les vapeurs du vin, il fut bien étonné de ſe voir en pleine mer. Ses profuſions étoient ſi grandes, qu'à ſa mort, le tréſor public ſe trouva vuide.

Aboul-Abbas, avant que d'expirer avoit déſigné ſon fils pour ſon ſucceſſeur. Comme ce prince redoutoit l'ambition de ſon frere Abou-Ishak-Ibrahim, il l'avoit obligé de renoncer à la couronne; & pour rendre cet acte plus authentique, il avoit éxigé de lui un ſerment ſolemnel dans la moſquée de Caïroan; mais les dernieres volontés des princes ſont ordinairement enſevelies dans leur tombeau. A peine Aboul-Abbas fut expiré, que les Arabes offrirent la couronne à Ishak, au préjudice de ſon neveu. Soit religion, ſoit généroſité de la part d'Ishak, il la refuſa, & ne voulut point violer le ſerment qu'il avoit fait. Les Arabes redoublerent leurs ſollicitations, & l'aſſurerent que, quelque réſolution qu'il prît, ils ne reconnoîtroient

jamais son neveu, pour leur souverain. Vaincu par leur importunité, ou plutôt ébloui par l'éclat du diadême, il condescendit enfin à leur volonté. Les commencemens de son régne furent marqués par la douceur & par la justice, & les peuples se flattoient d'être heureux sous un tel prince.

Ishak, l'année 875, bâtit une Hég. 26[illegible]
nouvelle isle qu'il nomma *Risade*; elle étoit située dans l'endroit de l'Afrique, où l'air étoit le plus pur; & il y fixa son séjour. Deux ans après, ce prince envoya une flotte en Sicile, sous la conduite d'Ahmed-ben-el-Aghleb, son parent. Les troupes embarquées sur cette flotte, aborderent à Syracuse, ville opulente & fameuse par son commerce. La place, après neuf mois de siége,

fut emportée d'aſſaut, & les habitans paſſés au fil de l'épée. Les Arabes la ſaccagerent & retournerent enſuite en Afrique, chargés des dépouilles d'une ville qui ſurpaſſoit en richeſſes toutes les villes de l'Orient.

La nation des Mévalis ſe ſouleva, dans le cours de la même année. La mort d'un de leurs chefs, qu'Ishak avoit fait périr, cauſa leur révolte. Ce prince marcha contre les rebelles, &, par ſa promptitude, déconcerta tous leurs projets : ils offrirent de rentrer dans leur devoir, à condition que le paſſé ſeroit oublié. Ishak feignit d'y conſentir; mais il étoit bien réſolu de les châtier, quand l'occaſion s'en préſenteroit : en effet, ayant eu le moyen, quelque tems après, de raſſembler mille des principaux

de cette nation dans la ville de Caïroan, il les fit tous arrêter : les plus coupables périrent par la main du bourreau, & les autres furent exilés en Sicile.

Ce prince, dans la crainte qu'il ne s'élevât de nouveaux troubles, voulut avoir auprès de sa personne un corps de troupes qui fussent prêtes à marcher au premier signal, & qui ne dependissent que de lui. Il fit acheter, dans cette vue, un grand nombre d'esclaves noirs, qu'il forma à l'exercice des armes, & qui devinrent d'excellens soldats.

La nouvelle milice, qu'il venoit d'établir, lui devint bientôt utile. Les Egyptiens lui déclarerent la guerre, & entrerent à main armée dans ses Etats. Ishak rassembla ses troupes, & les fit marcher sous la conduite d'Ahmed-ben-

Karib. Les deux armées s'étant rencontrées dans les plaines de Verdan, se livrerent un combat, dont le succès fut long-tems douteux. Enfin la victoire se déclara en faveur des Egyptiens qui mirent le siége devant Tripoli. Le monarque Africain vint secourir cette ville en personne, à la tête de ses esclaves noirs, & força les Egyptiens à se retirer.

Une famine horrible ravagea
Hég.265. l'Afrique, l'année 878; le bled devint si rare, que la mesure en fut vendue jusqu'a huit piéces d'or. Ce fléau fit périr bien du monde; & les malheureux Africains se virent réduits à chercher, dans les cadavres de leurs compatriotes, un soulagement à la faim qui les dévoroit.

Quelques esclaves d'Ishak avoient conspiré contre sa vie;

& contre celle de ſa mere. Leur complot ayant été découvert, il leur fit expier, dans les tourmens, le crime qu'ils avoient voulu commettre. Ce prince avoit conçu depuis long-tems une haine violente contre les habitans de Belzémé, ſoit qu'ils fuſſent réellement coupables, ou qu'il eût formé quelques ſoupçons contre leur fidélité. Après avoir attiré, ſous un prétexte ſpécieux, les principaux habitans de cette ville, dans celle de Rifadé, il les fit tous maſſacrer. Un de ſes miniſtres ayant eu le malheur d'encourir ſon indignation, eut le même ſort avec toute ſa famile. Ce prince, pour ſe rendre plus redoutable à ſes ſujets, augmenta le nombre de ſes eſclaves noirs, juſqu'à cent mille.

Mais ce prince éprouva bientôt que la crainte eſt un mauvais

moyen pour contenir les peuples. La plûpart des villes arborerent l'étendard de la révolte. Tunis, Alger, Sanfour, Ramondé prirent les armes. Ce ſoulevement général alarma Ishak, dans l'appréhenſion où il étoit que les rebelles ne vinſſent l'aſſiéger dans Rifadé. Il en fit reparer, à la hâte, les fortifications, & y en ajoûta de nouvelles. Incertain s'il attendroit les ennemis, ou s'il marcheroit le premier contre eux, il conſulta Ben-Umer, ancien général, dont l'habileté & la prudence lui étoient connues. Umer lui repréſenta que le ſuccès de cette guerre dépendoit de la promptitude; que s'il étoit aſſez heureux pour combattre les rebelles avant leur réunion, il les déferoit aiſément; mais qu'il étoit perdu ſans reſſource, ſi ceux-ci

le prévenoient. Ishak ſuivit le conſeil d'Umer ; mais ſoit que ce prince voulût punir ce général, ſi le ſuccès ne juſtifioit pas l'avis qu'il lui avoit donné, ſoit qu'il craignît quelque trahiſon de ſa part, il le fit mettre en priſon, avant que de marcher aux rebelles. Pour diviſer leurs forces, il détacha deux corps de troupes de ſon armée, qui aſſiégerent en même tems Tunis & Alger. Ces deux villes furent emportées d'aſſaut. Douze cens des principaux habitans furent chargés de chaînes, & furent envoyés à Ishak. Les autres villes intimidées rentrerent dans leur devoir ; & la tranquillité ſuccéda aux troubles qui venoient de s'élever.

Nous avons dit plus haut, que les Egyptiens avoient attaqué

Ishak. Ce prince méditoit, depuis long-tems, une vengeance que la rebellion de ſes ſujets l'avoit forcé de différer. Délivré de ces inquiétudes domeſtiques, il ſe mit à la tête de ſes troupes, & réſolut d'attaquer à ſon tour les Egyptiens. Tandis qu'il étoit en marche, les habitans de la ville de Bacouſſa ſe révolterent. Ils oſerent même lui préſenter la bataille dans une plaine bordée par le rivage de la mer. Le carnage fut ſi grand, que le ſang, qui couloit de toutes parts, fit changer de couleur aux rivages. Ce prince cruel, après le combat, ſe fit amener les priſonniers, & voulut goûter le barbare plaiſir de les tuer de ſa propre main. Il en perça cinq cens avec ſa lance, & la fatigue ſeule lui fit abandonner cet exer-

tice qui avoit tant de charmes pour lui. Les habitans de Bacoussa exterminés, il marcha à Tripoli. Sa venue fut fatale au gouverneur de cette ville. Ishak le fit périr, quoique celui-ci n'eût d'autre crime que de s'être fait aimer du peuple par sa justice, & la douceur de son gouvernement. Une partie des soldats de ce prince, indignée de tant de cruautés, refusa de marcher. Cette désertion l'empêcha de porter la guerre en Egypte, & il se vit contraint de retourner à Refadé.

La haine publique, dont ce prince étoit l'objet, au lieu de changer son caractere, ne fit que le rendre plus atroce. De retour dans sa capitale, il s'abandonna à de nouvelles violences. Un jour qu'une de ses esclaves favorites lui présentoit de l'eau, pour se

laver les mains, elle laiſſa tomber la ſerviette. Le chef des eunuques ayant oſé reprendre cette eſclave de la faute qu'elle avoit commiſe, il n'en fallut pas davantage pour allumer la colere d'Ishak contre l'eunuque : il le fit auſſi-tôt maſſacrer avec trois cens autres eunuques qui étoient dans ſon ſerrail. Ibn-Munki-el-Agleb, proche parent de ce tyran, & huit de ſes freres furent mis à mort, ſur un leger ſoupçon. Ses propres enfans n'échappoient pas aux fureurs de ce pere dénaturé : à peine voyoient-ils le jour qu'il les en privoit. La mere d'Ishak fut touchée de leur triſte ſort ; elle fit ſi bien, qu'elle enleva à ſon fils, & fit élever ſecrétement ſeize jeunes filles qui lui étoient nées de ſes concubines. Un jour que cette princeſſe

étoit à table avec lui, elle crut avoir trouvé l'inſtant favorable de lui annoncer l'innocente ſupercherie qu'elle lui avoit faite, & de lui préſenter ſes filles. Ishak feignit d'être attendri, & témoigna l'empreſſement le plus vif de les voir : elles parurent devant lui, & il les careſſa beaucoup en préſence de ſa mere ; mais à peine fut-elle ſortie, qu'il ordonna à un de ſes eunuques de lui apporter les têtes de ces infortunées princeſſes. L'eunuque, quoiqu'accoutumé à verſer le ſang, ne put entendre cet arrêt, ſans frémir, & il voulut demander grace pour elles ; mais le tyran le menaça de le faire périr lui-même, s'il balançoit davantage : l'eunuque forcé d'obéir, ne put s'empêcher de verſer des larmes, en faiſant cette horrible exécution.

Les pages de ce prince devinrent ensuite l'objet de sa cruauté, & il en fit périr cent soixante, par différens tourmens. Ses esclaves & ses concubines éprouverent un pareil sort ; sur le moindre soupçon, elles étoient condamnées à mourir. Les unes étoient écorchées vives ; les autres étoient consumées au milieu des flammes ; plusieurs étoient enfermées entre quatre murailles bâties au tour de leur corps, de maniere qu'elles n'avoient que la tête de libre, & périssoient ainsi après avoir lutté plusieurs jours contre la faim. Les plus heureuses étoient celles dont le fer terminoit la vie. Enfin Ishak ne cessa d'être cruel, que quand il fut seul dans l'intérieur de son serrail. Il alla un jour voir sa mere : cette princesse qui aimoit

ſon fils, malgré l'atrocité de ſon caractere, lui dit qu'elle avoit deux eſclaves d'une beauté parfaite, qu'elle lui en feroit préſent, ſi elle ne craignoit ſes fureurs ordinaires. Ishak tâcha de la raſſurer, & fit mille ſermens de les traiter avec douceur. Cette princeſſe ſe laiſſe toucher, & fait paroître les deux eſclaves. Elle leur ordonne de jouer du luth, & d'accorder leurs voix avec cet inſtrument; elles obéiſſent avec une grace infinie. Ishak paroît enchanté de leur beauté & de leurs talens. Il remercie ſa mere, renouvelle la promeſſe qu'il venoit de lui faire, & ſort, en même tems, ſuivi des deux eſclaves. Un inſtant après, un eunuque paroît devant la princeſſe, & lui offre un plat d'argent couvert d'un linge. Elle s'imagine que ſon fils,

par reconnoiſſance, lui envoie quelque préſent. Elle découvre avec empreſſement le plat; mais de quelle horreur n'eſt-elle pas ſaiſi, en voyant les têtes des deux infortunées eſclaves qu'elle venoit de donner à ſon fils. A ce ſanglant ſpectacle, ſes eſprits l'abandonnent; elle tombe évanouie & reſte plus d'une heure dans cet état. Elle ne revient à elle, que pour accabler de malédictions ce fils barbare. Elle ſe reproche d'avoir donné le jour à un tel monſtre. Une maladie violente fut enfin le terme des cruautés & de la vie d'Ishak.

Aboul-Abbas-Abdoullah ſon fils, lui ſuccéda. Ce prince, pour ne donner aucun ſoupçon à un pere ombrageux, avoit vécu juſqu'alors dans la retraite, & éloigné de la cour; ſon caractere

étoit bien différent de celui d'Ishak. Doux, humain, équitable, il donnoit audience lui-même à ses sujets, écoutoit leur plaintes, & leur rendoit la justice la plus exacte. L'on vit renaître par ses soins l'ordre, l'abondance & la sécurité publique. Il supprima les impositions injustes, & diminua les autres. Les peuples commençoient à respirer, & faisoient des voeux pour la durée d'un régne si heureux, lorsqu'un fils dénaturé osa attenter à la vie de ce monarque, & trancher des jours consacrés au bonheur public.

Ce parricide étoit Ziadétoullah: son pere, qui avoit conçu quelque soupçon de sa conduite, l'avoit fait emprisonner; trois eunuques, auxquels il avoit confié la garde de ce prince, se laisserent corrompre par Ziadétoul-

lah, & lui promirent d'égorger Aboul-Abbas, durant ſon ſommeil. Ils exécuterent leur promeſſe ; & après avoir trempé leurs mains dans le ſang de leur ſouverain, ils volerent à la priſon où étoit renfermé Ziadétoullah, & briſerent ſes chaînes. Les trois eunuques, qui s'attendoient à des récompenſes magnifiques, reçurent celle que méritoit leur trahiſon. Le prince, pour enſevelir dans un éternel ſilence le crime horrible dont il étoit auteur, les fit périr, & parut le vengeur d'un pere dont il étoit le meurtrier. Le *fratricide* ſuivit de près le *parricide*, & ſon frere fut ſacrifié à la ſûreté de ce tyran.

Obéidoullah, ſurnommé *Mohteſeb-Billah*, s'étoit révolté, & étoit à la tête d'un parti qui de-

venoit, de jour en jour, plus redoutable. Ziadétoullah qui craignoit d'être aſſiégé dans Rifadé, ſa capitale, l'abandonna, pour s'enfermer dans Tunis. Une conduite ſi lâche, & qui marquoit tant de timidité, ne fit qu'accroître la hardieſſe des rebelles, & diminuer le courage de ſes propres troupes. Il en fit bientôt la triſte expérience : à peine parurent-elles en préſence de l'ennemi, qu'elles lui céderent, par une retraite précipitée, une victoire facile. Pluſieurs villes ouvrirent leurs portes au vainqueur, & les autres furent emportées d'aſſaut. Les tribus Arabes s'empreſſoient de ſe ſoumettre à Obéidoullah. Ziadétoullah fit un nouvel effort, & leva une ſeconde armée, dont il donna le commandement à Ibrahim-ben-el-

Aghleb. La défaite de cette armée fut l'époque de la chute de ce prince & de sa famille.

Dès qu'il eut appris que les troupes, sur lesquelles il fondoit sa derniere espérance, avoient été battues, il perdit entiérement courage, & prit la résolution de quitter l'Afrique. En vain son premier ministre lui représenta qu'il alloit se couvrir de honte, en abandonnant lâchement un royaume fondé par la valeur de ses ancêtres; qu'il pouvoit encore tenter le sort des armes; qu'à force d'argent, il ne lui seroit pas impossible de former un nouveau corps d'armée; qu'enfin il lui seroit plus glorieux de s'ensevelir sous les débris du trône, que de le céder à un rebelle. Toutes ces raisons ne purent l'ébranler: il prit avec lui

ſes effets les plus précieux, & choiſit, ſur le nombre de ſes domeſtiques, mille eſclaves & mille eunuques, & remit à chacun deux mille piéces d'or. Il abandonna enſuite ſes Etats, ſuivi de ſes concubines & de ſes enfans. Ibrahim-ben-el-Aghleb, ſon parent, le joignit avec ce qui lui reſtoit encore de troupes. Ce général voyant la lâcheté de Ziadétoullah, avoit tenté de s'emparer de la couronne; mais ſon projet n'ayant point réuſſi, & ſes voyant pourſuivi par Obéidoullah, il ſe réfugia à Tripoli, où le roi étoit déjà arrivé. J.C. 908. Hég. 296.

Ibn-Eddai, ce miniſtre zélé qui avoit donné des conſeils ſi généreux, indigné contre Ziadétoullah de ce qu'il ne les avoit pas ſuivis, l'avoit quitté & s'étoit embarqué pour la Sicile; mais

poussé par les vents contraires, son malheur le fit aborder à Tripoli. Ses ennemis lui firent un crime de s'être retiré en Sicile. On fit entendre à ce prince, qu'Ibn-Eddai, par des intelligences criminelles avec Obéidoullah, avoit été la cause de sa ruine. Ziadétoullah, quoique convaincu de l'innocence de son ministre, fut assez foible pour le livrer à ses calomniateurs qui lui firent trancher la tête.

Ce prince, après avoir resté sept mois à Tripoli, se mit en marche pour l'Egypte. Les démarches d'Ibrahim son parent, qui, de concert avec Ben-Zénadé, général de ses armées, avoit voulu s'emparer du trône, ne lui étoient pas inconnues : la mort de l'un & de l'autre fut résolue ; mais ils la prévinrent par leur fuite

en Egypte. Basi-el-Nouchisi gouvernoit alors cette province, au nom de Moctadir - Billah, dix-huitième Calife de la dynastie des Abbassides. Ces deux fugitifs J.C. 909. Hég. 297. peignirent Ziadétoullah aux yeux du gouverneur comme un prince dangereux, & capable d'exciter des troubles. Celui-ci, qui craignoit qu'on ne lui refusât l'entrée dans les Etats du Calife, écrivit à Basi-Nouchisi, pour détruire les mauvaises impressions que ses ennemis avoient données de son caractere, & lui demanda en même tems la permission de se rendre à Alexandrie. Le gouverneur, de crainte de déplaire au Calife, en refusant l'asyle à un prince malheureux, répondit à Ziadétoullah qu'il pouvoit entrer en Egypte.

Ce prince, après s'être reposé

huit jours à Alexandrie, ſe mit en marche pour Bagdad, réſidence ordinaire des Califes d'Orient. Pendant la route, ſes eſclaves ſe ſouleverent. Un des principaux, auquel il avoit confié cent mille piéces d'or, prit la fuite & ſe refugia auprès de Baſi-Nouchiſi. Ziadétoullah porta ſes plaintes à Moctadir, qui obligea de rendre l'eſclave & l'or. Mais le Calife, en même tems, refuſa à Ziadétoullah la permiſſion qu'il lui avoit demandée, de venir à Bagdad, & lui ordonna de reſter à Edeſſe. Celui-ci ſe livra, dans cette ville, à toutes ſortes d'excès, & diſſipa, dans des plaiſirs honteux & faciles, les richeſſes qu'il avoit apportées d'Afrique. Bientôt, pour ſubvenir à ſes folles dépenſes, il fut obligé de vendre ſes chevaux & ſes chameaux.

Quelque tems après, le Calife écrivit à ce prince de retourner en Egypte. Le vice-roi de cette province avoit ordre de le rétablir, à main armée, dans ses Etats. Ziadétoullah, au lieu de prendre part aux mouvemens qui se faisoient en sa faveur, sembloit avoir oublié qu'il fût né sur le trône, & ne songeoit qu'à inventer de nouveaux plaisirs. Une conduite si indigne lui attira le mépris général. Ce fils dénaturé avoit armé d'un fer parricide les mains des assassins, pour ôter la vie à son pere. Le poison, par une juste punition du ciel, termina la sienne. Ses cheveux & sa barbe tomberent, & il se vit bientôt réduit dans un état de langueur qui lui ôta toute espérance de prolonger ses jours. Il partit pour Ramla, ville de la

Paleſtine, où à peine fut-il arrivé qu'il expira. Dans Ziadétoullah finit la dynaſtie des Aglabites en Afrique, après y avoir régné l'eſpace de cent douze années.

Obéïdoullah, ſurnommé *Mohteſeb-Billah*, devenu tranquille poſſeſſeur des Etats de Ziadétoullah, par la retraite de ce dernier, s'ennuya bientôt de la ſouveraine puiſſance. Soit dégoût, ſoit amour pour la vie privée, ce prince abdiqua la couronne, pour la remettre à Aboulcaſſem-Mohammed-ben-Obé doullah ſon fils, qui eſt regardé comme le chef de la dynaſtie des Fathimites ou Iſmaëliens en Afrique. Celui-ci, pour couvrir ſon ambition de quelque droit apparent, ſe diſoit deſcendu d'Ali, & de Fatima, fille de Mahomet, par Iſmaël-

ben-Giafar-al-Sadik, le sixième Imam de la postérité d'Ali, & en cette qualité il voulut persuader aux peuples qu'il étoit le Mahadi (*a*) ou chef & directeur des

(*a*) C'est le surnom, par excellence, du douzième & dernier Imam de la postérité d'Ali. Il naquit à Sermenrai, l'an 225 de l'hégire, & se nommoit *Aboul-Cassem-Mohammed.* Sa mere, pour le soustraire aux malheurs, auxquels ses ancêtres s'étoient vus exposés, à cause de leur droit au Califat, le cacha, à l'âge de neuf ans, dans une cave. Les Persans, & plusieurs autres nations Mahometanes, soutiennent que cette princesse le garde encore dans cette cave, où il est renfermé avec elle, & qu'il doit paroître à la fin du monde avec Jesus-Christ, pour combattre l'Ante-Christ. Aboul-Cassem-Mohammed-ben-Obéïdallah, qui portoit le même nom que ce douzième Imam, profita de la ressemblance du nom, & d'une prédiction de l'Alcoran, où il est marqué que le soleil, vers l'an 300 de l'hégire, s'élevera du côté de l'Occident, pour persuader aux peuples qu'il étoit cet Imam ou Mahadi. Le tems, où il parut, qui est l'an 296 de l'hégire, le nom qu'il portoit, &

Musulmans annoncé dans l'Alcoran. Les Califes Abbassides, bien loin de convenir de cette origine, prouvoient par des témoignages authentiques, qu'Obéïdoullah descendoit d'un certain Abdallah-ben-Salem, Egyptien de nation. Pour l'intelligence de ce point d'histoire, il faut sçavoir qu'un grand nombre de Musulmans regardoient les Califes Ommiades, & même les Abbassides, quoique ces derniers fussent proches parens de Mahomet, comme des usurpateurs, & soutenoient qu'Ali étant le seul & immédiat héritier de Mahomet, le Califat appartenoit aux descendans d'Ali, préférablement à tout autre. Plu-

---

sa patrie, qui étoit l'Afrique, que les Arabes appellent l'Occident, pouvoient en imposer aux plus simples parmi ses compatriotes.

ſieurs Califes Abbaſſides perſuadés intimement de cette vérité, & ne pouvant ſe diſſimuler à eux-mêmes leur uſurpation, furent ſur le point d'abdiquer le Califat, pour le remettre aux deſcendans d'Ali, au préjudice de leurs propres enfans. Il y a encore aujourd'hui un grand nombre de Mahométans qui ſoutiennent que les deſcendans d'Ali doivent être les ſeuls légitimes chefs de la loi Muſulmane. Les Perſans ſur-tout ont embraſſé cette opinion; & elle eſt en partie cauſe de la haine qui regne entre cette nation & les Turcs qui ſoutiennent le ſentiment contraire.

Quoi qu'il en ſoit de l'origine de Mahadi, il n'en régna pas moins en Afrique, & ſes ſucceſſeurs non-ſeulement enleverent l'Egypte aux Califes Abbaſſides,

mais encore ſe firent proclamer Califes dans ce royaume, comme véritables deſcendans d'Ali, &, par conſéquent, les ſeuls qui duſſent prendre ce titre ſi auguſte, parmi les Muſulmans. Obéïdoullah, qui avoit cédé imprudemment la couronne, éprouva bientôt qu'une pareille démarche eſt toujours dangereuſe. Son fils craignant qu'il n'eût deſſein de remonter ſur le trône, le fit empoiſonner. Mahadi délivré de cette inquiétude, prit la reſolution de s'emparer de tout ce qui avoit appartenu aux Califes dans l'Afrique. Il déclara la guerre à la dynaſtie des Edriſſites qui étoient les maîtres des provinces de Mauritanie & de Numidie; mais avant de parler de cette revolution, il eſt à propos de faire connoître ce que c'étoit que ces

princes, autant que la briéveté des hiſtoriens Arabes, ſur cette dynaſtie, permettra de le faire.

Les Aglabites, dont nous venons de rapporter l'élévation & la chute, ne regnoient pas ſeuls dans l'Afrique; tandis qu'Ibrahim-ben-el-Aghleb, leur fondateur, enlevoit aux Califes d'Orient tous les pays qui s'étendent depuis l'Egypte juſqu'à Tunis, les Edriſſites s'emparoient de Ceuta, Fez, Tanger, & de tout ce qui dépendoit des provinces de Mauritanie. Le chef de cette dynaſtie ſe nommoit Edris-ben-Edris, & deſcendoit véritablement d'Ali, & de Fatima fille de Mahomet. Les Califes Abbaſſides, quoique proches parens des Alides, étoient les ennemis mortels de cette maiſon, à cauſe des prétentions qu'elle avoit ſur

le Califat. Edris, pour éviter les pérsécutions du Calife Aroun-Errechid, s'étoit refugié en Egypte; mais à peine y fut-il arrivé, qu'il pensa tomber entre les mains du gouverneur de cette province. Mansour, directeur des postes d'Egypte, facilita son évasion, en lui fournissant des chevaux, avec lesquels il s'enfuit à Tanger. Les Berbers des environs embrasserent le parti d'Edris; & bientôt il se vit à la tête d'un corps nombreux de troupes, avec lequel il s'empara de Tamesna, Tadlil, Chalet & Trémésen. Les habitans de cette derniere ville le proclamerent aussi-tôt Calife; & il se vit possesseur, en fort peu de tems, d'un Etat assez vaste. Rien ne peut exprimer le dépit d'Aroun-Erréchid, lorsqu'il apprit qu'Edris, non-seulement avoit

échappé à sa poursuite, mais qu'il osoit prendre le titre de Calife.

Le directeur des postes, qui avoit favorisé la fuite d'Edris, fut la premiere victime qu'Aroun immola à son ressentiment. Il auroit bien voulu étendre sa vengeance sur Edris lui-même ; mais l'éloignement de l'Afrique, & la difficulté d'y faire passer une armée, étoient des obstacles qu'il ne pouvoit surmonter. Aroun, désespérant de faire périr son ennemi, à force ouverte, resolut de s'en défaire par le poison. Seuléïman-Chemmah, médecin du Calife, se chargea de cette commission odieuse. Il partit pour l'Afrique, & parut à la cour d'Edris comme un fugitif & un proscrit. Il dit à ce prince, qu'il avoit échappé, avec peine, aux fureurs du Calife qui avoit voulu le

faire périr injuftement. Edris, incapable de diffimulation, n'en foupçonnoit point dans les autres. Pour confoler le perfide médecin d'une difgrace qu'il croyoit véritable, il le combla de bienfaits, & lui donna même toute fa confiance. Edris l'ayant confulté un jour fur un mal de dent, dont il étoit tourmenté, Seuléïman lui donna un opiat empoifonné, & difparut auffi-tôt. Le poifon étoit fi fubtil, qu'Edris, après l'avoir appliqué fur fa dent, expira fur le champ, dans des tourmens incroyables. Les principaux officiers de ce prince ne douterent point d'où partoit le coup, & firent courir après le medécin, qui fut pris & condamné au fupplice, que méritoit un attentat auffi énorme.

Edris en mourant ne laiffa d'au-

tre enfant que celui que portoit dans ses flancs une de ses esclaves. Ses sujets voulurent attendre qu'il vît le jour, afin de le mettre sur le trône, si c'étoit un prince. L'esclave ne tarda pas à combler leurs vœux. Rachid qui gouvernoit l'Etat, pendant l'interregne, prit l'enfant dans ses bras, & le montra au peuple qui le proclama Calife, & lui donna le nom d'Edris. A l'âge de douze ans, il fut de nouveau reconnu pour souverain, & commença à gouverner par lui-même. Ce prince à une figure avantageuse, qui étoit encore relevée par les graces de la jeunesse, joignoit toutes les qualités qui font les grands rois. Courageux, libéral, éloquent, & rempli de douceur & d'humanité, il faisoit les délices de ses sujets, dont il étoit adoré. Il aggrandit

ſes Etats par de nouvelles conquêtes, & réduiſit à ſon obéiſſance ſix cens tribus d'Arabes. La ville de Vélili étant trop petite pour la cour de ce prince, il en
Hég. 172. fit bâtir une nouvelle, l'an 788, à laquelle il donna le nom de Fez, & y établit ſa réſidence. Il avoit conçu le projet d'enlever l'Eſpagne aux Califes Ommiades, lorſque la mort le ſurprit, à l'âge de trente-deux ans.

Muhammed fils aîné de ce prince, lui ſucceda, & partagea ſes Etats avec ſes freres, ſuivant les dernieres diſpoſitions de ſon pere. Mais l'ambition lui mit bientôt les armes à la main; & il les dépouilla, ſous différens prétextes, des pays où ils commandoient. Il eut pour ſucceſſeur Ali ſon fils aîné. L'hiſtoire ne dit rien de ce prince, ſinon qu'il

régna treize ans, & qu'Iaiah son frere, monta sur le trône après lui. Celui-ci fut un grand prince qui fit des conquêtes importantes: il décora aussi la ville de Fez, de bains superbes; & sa fille, qui étoit fort riche, fit bâtir une mosquée qui surpassoit toutes les autres en magnificence. Son fils & son successeur, nommé Iaiah, fut un prince méchant & cruel: ses sujets lassés de ses vexations se révolterent, & il perdit la vie en combattant contre les rebelles. Les grands du royaume, & les peuples qui craignoient que le fils de ce prince n'entreprît un jour de venger la mort de son pere, ne voulurent point le reconnoître pour leur souverain, & mirent sur le trône un de ses parens, nommé Umer, fils d'Edris. Celui-ci justifia, par ses

grandes qualités le choix que l'on avoit fait de ſa perſonne, & rendit ſes ſujets heureux. Iaiah ſon fils, qui lui ſuccéda, marcha d'abord ſur les traces de ſon pere; & il l'auroit même ſurpaſſé, ſi le goût, qu'il avoit pour les ſciences, ne lui eût fait négliger les affaires de l'Etat. On le voyoit continuellement entouré de théologiens Muſulmans, d'aſtronomes, de poëtes & de ſçavans de toute eſpece. Il paſſoit les jours entiers avec eux; & la cour de ce prince étoit devenue une académie. Sa trop grande application à l'étude, lui devint funeſte, & lui fit perdre la couronne qui lui fut enlevée par un de ſes neveux. L'uſurpateur ne jouit pas long-tems du trône; Mahadi,
Hég. 296. l'an 908, s'empara de tous ſes Etats, & le fit périr avec tous

les Edriſſites qui purent tomber entre ſes mains.

Des conquêtes auſſi rapides auroient ſatisfait un homme moins ambitieux que Mahadi. Non-ſeulement il avoit franchi l'eſpace immenſe qui eſt entre l'état de ſujet & le trône, pour s'y placer ; mais encore, par la deſtruction des Aglabites & des Edriſſites, il avoit réuni dans ſa perſonne tous les Etats que les Califes avoient autrefois poſſédés en Afrique. Ces premiers ſuccès ne firent qu'allumer ſon ambition, & l'engagerent à tenter la conquête de l'Egypte. Trois années furent employées à faire les préparatifs d'une expédition auſſi importante; enfin, l'année 912, il fit avancer Hég. 300. trois armées qui entrerent, en même tems, en Egypte. Le Calife Moctarder, qui régnoit pour lors

à Bagdad, avoit pénétré le dessein de Mahadi, & n'avoit rien oublié pour le faire échouer. Les généraux de ce Calife défirent les troupes de Mahadi, en trois différentes occasions, & les forcerent de retourner en Afrique: ce mauvais succès, loin d'abbatre ce prince, ne fit qu'enflammer son courage; il leva une nouvelle armée, & mit le siége devant Alexandrie: la ville, après une longue résistance, fut emportée d'assaut. Mahadi se contenta de la prise de cette place, soit qu'il jugeât impossible de s'emparer de l'Egypte, ou qu'il remît cette conquête à un autre tems. La guerre fit place à des occupations plus tranquilles, &, en même tems, plus utiles aux peuples. Mahadi voulut ajoûter au titre de conquérant celui de fondateur d'une

ville qui portât ſon nom. Méhédié fut bâtie ſur les ruines de l'ancienne Aphrodiſium. Ce prince, qui la deſtinoit à être le ſiége de ſon empire, voulut qu'elle l'emportât ſur toutes les villes de l'Afrique, tant par ſes fortifications, que par la magnificence de ſes bâtimens. Mahadi régna paiſiblement juſqu'à ſa mort, qui arriva l'année 933 : il étoit âgé de ſoixante & trois ans ; il en avoit paſſé vingt-ſix ſur le trône. Hég. 322.

Ahmed ben-Muhammed, ſurnommé *Caïm-Biemlillah* ſon fils & ſon ſucceſſeur, fut moins heureux que ſon pere. Abou-Jézid, premier miniſtre de Caïm, s'étant révolté contre lui, & ayant formé un gros parti, l'obligea de ſe renfermer dans Méhédié. Les rebelles vinrent l'y aſſiéger; & il ſe-

roit peut-être tombé entre leurs mains, sans sa mort, qui arriva
Hég.334. l'année 945. Ismaël-Abou-Thaër, surnommé *Almansor-Billah*, son fils, marcha contre les révoltés, & tailla leur armée en piéces. Ce prince, dont le régne ne dura que sept ans, bâtit la ville de Mansouriah en Afrique. Les historiens rapportent que personne n'excelloit, comme lui, dans le talent de la parole, & que sans aucune préparation il faisoit souvent, en public, de très-beaux discours, dans lesquels il joignoit à la force, & à la solidité du raisonnement, toutes les graces de l'éloquence.

Abou-Tammim-Maad, surnommé *Moëz-Ledinillah*, succéda
Hég.341. à son pere, l'année 952. Ce monarque, la dix-septième année de son régne, c'est-à-dire l'année
Hég.358. 968, entreprit la conquête de

l'Egypte, que Mahadi ſon aïeul avoit tentée en vain. Giaohar, Grec de naiſſance & affranchi de Manſor-Billah, qui, de ſimple ſoldat, étoit parvenu au premier grade de la milice, fut chargé de cette importante expédition. Les Egyptiens n'ayant aucune force à lui oppoſer, il s'empara facilement de ce royaume. La capitale, que l'on nommoit pour lors *Maſr* ou *Foſtat*, lui ouvrit ſes portes. Djiaohour bâtit une nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de *Cahêrah* ou de *Victorieuſe*. Moëz, après avoir régné vingt ans en Afrique, s'embarqua pour la Sardaigne qui faiſoit alors partie de ſes Etats, & y ſéjourna près d'un an, pour donner le tems à Giaohar d'achever la ville qu'il avoit commencé de bâtir. Il partit enfin de cette iſle, l'an-

Hég. 362. née 972, & aborda à Alexandrie. Djiahoar alla à sa rencontre, suivi d'une partie de l'armée. Moëz en tarda pas à se mettre en marche pour le Caire (*a*), où il fut reçu aux acclamations de ses nouveaux sujets. Al-Cahérah ou le Caire, depuis cet instant, devint la capitale de l'Egypte ; prérogative, dont elle jouit encore aujourd'hui. Moëz devenu paisible possesseur de ce royaume, fit supprimer dans les prieres publiques le nom du Calife Abbasside-Mothi, qui étoit à Bagdad, pour y substituer le sien. Ce prince, en

(*a*) Ce nom fut donné à cette ville, parce que Djiaohar voulut que l'on en jettât les fondemens sous l'horoscope ou ascendant de Mars. Les astronomes Arabes donnent à cette planette l'épithete de *Caher*, qui signifie en langue Arabe, *vainqueur* ; de sorte que cette ville fut nommée, *Al-Cahérah*, comme qui diroit la *Victorieuse*.

partant d'Afrique, avoit fait fondre tout ſon or & tout ſon argent en lingot, ou en maſſe, de la groſſeur d'une meule de moulin, dont chacune faiſoit la charge d'un chameau : il avoit tranſporté auſſi les corps de ſes ancêtres, auprès deſquels il vouloit être inhumé dans ſa nouvelle & magnifique ville du Caire. Comme la généalogie de ce prince, qui prétendoit deſcendre d'Ali, étoit fort conteſtée, l'on rapporte que ſe trouvant un jour à la tête de ſes troupes, un certain Thabethba demanda à ce Calife de quelle branche de la maiſon d'Ali il ſortoit? Ce prince tira ſon ſabre du fourreau, & le faiſant briller à ſes yeux : Voilà, dit-il, mon origine & mes titres ; puis jettant à pleines mains des poignés d'or à

ſes ſoldats ; voilà, ajoûta-t-il, tous mes parens.

Moëz (*a*), avant de quitter l'Afrique en céda la ſouveraineté à Jouſef-ben-Zéïri-ben-Ménad, à condition qu'il lui en feroit hommage. Jouſef-Zéïri devint par-là le chef d'une nouvelle dynaſtie, connue dans l'hiſtoire, ſous le

---

(*a*) Il n'eſt plus fait mention de la dynaſtie des Fathimites dans cette hiſtoire, que par occaſion, depuis que Moëz eut abandonné l'Afrique, pour prendre poſſeſſion de l'Egypte. Il y eut onze princes de cette maiſon, qui régnerent ſucceſſivement dans ce royaume. Adhed, le onzième & le dernier, fut dépouillé du Califat, l'an de J.C. 1200, & de l'hégire 597, par Saladin qui s'étoit rendu maître abſolu de l'Egypte, & qui y retablit l'autorité de Moſtadhi, trente-troiſième Calife Abbaſſide, pour ce qui regarde les cérémonies du Muſulmaniſme. Le Calife Adhed étoit extrêmement malade, lors de cette fameuſe révolution ; de ſorte qu'il mourut, ſans avoir connoiſſance de tout ce qui s'étoit fait contre lui.

nom des *Zéïrites*. Le pere de Zéïri, qui avoit le même nom que ſon fils, étoit originaire de l'Arabie heureuſe : un de ſes aïeux avoit été obligé de quitter ſa patrie, à cauſe d'une guerre civile qui s'y étoit élevée. Celui ci incertain ſur le choix d'une retraite, conſulta un moine Chrétien qu'il rencontra dans les déſerts. L'anachorete lui dit d'aller en Afrique ; qu'il y acquerroit de grandes richeſſes, & que ſes deſcendans y régneroient un jour. Zéïri obéit à la voix d'un homme qu'il crut inſpiré du ciel, & s'établit en Afrique, où il devint effectivement très-puiſſant. Un de ſes petits-fils, qui fut le pere de Zéïri, avoit de grandes richeſſes, dont il conſacroit une partie à aſſiſter les pauvres. Un pélerin de la Mecque ayant été dépouillé par les

voleurs, vint implorer le ſecours de Zéïri : il le reçut avec bonté ; & par ſa généroſité, il le mit en état de retourner dans ſa patrie. Le pélerin pénétré de reconnoiſſance, lui annonça la naiſſance d'un fils qui régneroit un jour en Afrique. La prédiction commença à s'accomplir ; & il eut un fils qui fut nommé *Zéïri*, comme ſon pere. Cet enfant, dès l'âge de dix ans, donna des marques de la grandeur où il parvint depuis. Dans les jeux que faiſoient entr'eux d'autres enfans ſes compagnons, ils l'éliſoient toujours pour général. Le fils de Zéïri livroit des combats, récompenſoit ceux qui avoient montré du courage, & puniſſoit les lâches. Dès qu'il fut parvenu à un âge plus avancé, ce qui n'étoit qu'un jeu, devint une réalité. Il attacha à
ſes

ses intérêts plusieurs tribus Arabes, & commença à faire des incursions de côté & d'autre. Le butin, qu'il faisoit, étoit partagé entre ses troupes, sans qu'il se réservât rien pour lui. Une conduite si généreuse, & plus encore l'appas du butin qui a tant de charmes pour les Arabes, lui attirerent de nouveaux soldats ; & chacun à l'envi venoit se ranger sous ses étendards.

Zéïr prit la résolution de bâtir une ville qui ne dépendît que de lui, & où il pût se retirer, quand il ne seroit pas à la guerre. La premiere pierre en fut posée, l'an 935, sous le régne de Caïm- Hég. 323
Biemrillah *le Fathimite* ; soit crainte, soit sentiment de générosité pour Zéïr, ce prince lui envoya le plus fameux architecte qu'il eût. Bientôt la ville fut ache-

vée, & nommée *Aſchir.* Des moſquées, des bains & d'autres édifices publics décoroient cette ville, en même tems que des ſources d'un eau vive couloient au milieu, & y entretenoient la fraîcheur & la pureté. Zéïr n'oublia rien, pour la rendre floriſſante. Les peuples des environs, charmés de la douceur de ſon gouvernement y a accoururent en foule. L'agriculture, le commerce & l'induſtrie répandirent l'abondance dans Aſchir. Zéïr, dans le deſſein de s'emparer d'Héradé, ville de la dépendance des rois Maures de Cordoue, ſe mit en campagne, & confia la garde d'Aſchir à Nakès-ben-Ménad, ſon frere. Le gouverneur d'Héradé, à la nouvelle de l'approche de l'armée ennemie, alla à la rencontre de celui qui la comman-

doit, & lui remit cette ville, à condition qu'il le mettroit à l'abri du reſſentiment du roi de Cordoue.

Zéïri, dans la crainte que ſes conquêtes n'inſpiraſſent quelque défiance à Caïm-Biemrillah, cherchoit à captiver, par toutes ſortes de voies, ſes bonnes graces. Ayant appris que la famine affligeoit les Etats de ce prince, il fit partir auſſi tôt mille chameaux chargés de bled. Caïm, charmé de la générosité de Zéïri, lui envoya des chevaux ſuperbement enharnachés, & de riches vêtemens.

La puiſſance de Zéïri, & la faveur, dont il jouiſſoit auprès de Caïm-Biemrillah, allumerent la jalouſie la plus violente dans l'ame de Kémat-ben-Médin, chef d'une des principales tribus Ara-

bes. Il fit prendre les armes à ſa tribu, & vint mettre le ſiége devant Aſchir. Zéïri vole au ſecours de la place, & s'enferme dedans, avec un de ſes enfans, nommé *Kétab*. Comme il connoiſſoit le courage de ſon fils, & qu'il trembloit pour ſa vie, à cauſe de ſon extrême jeuneſſe, il lui défendit de ſortir de la ville, & de marcher contre l'ennemi ; mais rien ne put arrêter l'ardeur de Kétab. Il ſe dérobe d'auprès de ſon pere, & fait une ſortie, à la tête des plus braves de la garniſon. Il apperçoit de loin Kémat-ben-Médin qui animoit ſes troupes au combat. Kétab conſultant plutôt ſa valeur que ſes forces, écarte tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, & atteint le général ennemi. Le coup, qu'il lui porte, eſt ſi violent, qu'il le

renverſe mort de ſon cheval. Les aſſiégeans voyant leur général expirer, pouſſent un cri de douleur, & prennent la fuite. Kétab, après le combat, rentra en triomphe dans la ville.

Sair-ben-Iouſouf, autre chef d'une tribu Arabe, crut être plus heureux que Kémat, & marcha contre Zéïri. Le fils de ce prince eut encore la gloire de terminer cette guerre par la défaite de Saïd. Mais bientôt Zéïri ſe vit attaqué par un ennemi d'autant plus redoutable, que c'étoit un des principaux ſeigneurs de l'Afrique. Il ſe nommoit *Giafer-ben-Ali*, & étoit gouverneur de la province du Zab. Les conquêtes de Zéïri l'allarmerent. Il réſolut enfin d'éclater & de détruire une puiſſance qui menaçoit de tout envahir. Dans cette vue, il leva

un corps considérable de troupes, & se présenta devant Zénata. Les habitans, loin de lui opposer la moindre résistance, embrasserent son parti, & lui ouvrirent les portes de leur ville. Zéïri, à ces tristes nouvelles, vint présenter la bataille aux ennemis; mais la fortune, qui l'avoit accompagné jusqu'alors, l'abandonna; & dès le premier choc, ses troupes furent enfoncées. Lui-même fut renversé de cheval, & percé de coups. Ses soldats perdirent courage, & chercherent à se mettre en sûreté par une retraite précipitée. Ainsi périt Zéïri, après avoir jetté les fondemens de cette grandeur, où ses descendans parvinrent ensuite. Il laissa de ses différentes concubines plus de cent garçons, tous en état de monter à cheval, & de porter

les armes, & dont la plûpart l'avoient accompagné dans ses expéditions.

Ioufef-Zéïri, son fils aîné, impatient de venger la mort d'un pere qu'il chérissoit, leva de nouvelles troupes. Ses premiers coups tomberent sur les habitans de Zénata : il les attaqua à diverses reprises ; & après en avoir fait périr un grand nombre, il se rendit enfin maître de leur ville, & chargea de chaînes leurs femmes & leurs enfans.

Moëz, qui régnoit alors en Afrique, ne put désapprouver le ressentiment d'Ioufef-Zéïri. Ce prince, charmé de la valeur & du courage dont ce jeune homme avoit déjà donné des preuves dans plus d'une occasion, voulut l'en récompenser, en l'établissant gouverneur de tous les pays

dont Zéïri son pere s'étoit emparé. Ce monarque lui écrivit, en même tems, que sa vengeance devoit être satisfaite ; qu'il ne devoit pas la pousser à l'excès, & laisser périr dans la misere les femmes & les enfans des habitans de Zénata. Iousef obéit aux ordres de Moëz, & remit en liberté tous les esclaves qu'il avoit faits à la prise de cette ville. Il alla ensuite à Méhédié, rendre ses hommages à Moëz, qui lui fit l'accueil le plus favorable. Ce prince, pour apprendre à ses sujets combien il estimoit Iousef, se dépouilla de son manteau royal, pour l'en revêtir, & ajoûta à ce présent quarante chevaux richement encharnachés. Les courtisans jaloux de la faveur d'Iousef, n'oublierent rien pour le perdre dans l'esprit du monarque ;

mais leur haine, bien loin de-nuire à celui qu'ils regardoient comme un rival odieux, ne fit qu'augmenter le crédit dont il jouissoit déjà. Moëz, quelques années après, lui donna une marque bien plus éclatante, & bien plus solide de son amitié. Djiavhar, général de ses armées, avoit fait, comme nous l'avons déjà dit, la conquête de l'Egypte. Ce prince qui avoit résolu d'établir sa cour dans la ville du Caïre, donna l'investiture de ses Etats d'Afrique à Ioufef, à condition de relever, lui & ses descendans, des Califes de l'Egypte. Il ajoûta à cette faveur le don de tous ses palais, avec les ameublemens magnifiques dont ils étoient ornés.

Ioufef, pour témoigner à Moëz sa reconnoissance, l'accompagna

jusqu'en Sardaigne. Le monarque Egyptien, non-content d'avoir donné un royaume à Iousef, voulut encore lui apprendre à le bien régir, & lui faire part de toutes les connoissances qu'il avoit sur le grand art de régner. Il lui recommanda sur-tout de ne point conférer le gouvernement des provinces à ses freres, dans la crainte qu'ils ne se servissent de l'autorité qu'on leur confieroit, pour engager les peuples à la révolte, & se rendre par-là indépendans. Iousef, aussi-tôt après le départ de Moëz pour l'Egypte, quitta l'isle de Sardaigne, &
Hég. 362. aborda en Afrique, l'année 972.

Les commencemens du régne de ce prince furent agités par des troubles qu'exciterent les peuples de la province de Maugreb. Il ne voulut pas leur don-

ner le tems de ſe fortifier, & marcha contre eux. Les Maugrebins furent défaits dans pluſieurs rencontres. Le nouveau roi mit à feu & à ſang leur ville, & réduiſit en eſclavage leurs femmes & leurs enfans. La ſévérité, avec laquelle ce prince venoit de traiter les rebelles, effraya les habitans de Tréméſen, qui avoient trempé dans la révolte : ils s'empreſſerent de prévenir, par une prompte ſoumiſſion, le châtiment qu'ils méritoient, & ouvrirent les portes de leur ville à Iouſef. Ce prince voulut bien leur accorder la vie; mais il détruiſit Tréméſen, & en tranſporta les habitans à Aſchir. Ceux-ci, pour conſerver la mémoire de leur ancienne ville, en éleverent une nouvelle aux en-

virons d'Aſchir, & lui donnerent le nom de *Tréméſen.*

Ces troubles étoient à peine appaiſés, qu'il s'en éleva d'autres. Un certain Halif-ben-Haïr s'empara d'un château très-fort. La priſe de cette place fut le ſignal d'une révolte. Les Berbers impatiens de toute domination, & avides de nouveauté, prirent les armes. Abdoullah, gouverneur de la province de Caïroan, fit part à Iouſef des troubles qui venoient de s'élever : il lui repréſenta qu'il falloit chaſſer les ſéditieux du château où ils s'étoient fortifiés ; que c'étoit le ſeul moyen d'éteindre le feu qui venoit de s'allumer. Iouſef ſuivit les conſeils de ce gouverneur fidele, & vint mettre le ſiége devant la place. Elle fut emportée

d'aſſaut le quatrieme jour, & ſept mille habitans furent paſſés au fil de l'épée. Halif-ben-Haïr, le chef des révoltés, eut le bonheur d'échapper au carnage ; mais ceux-mêmes, chez leſquels il s'étoit refugié, le trahirent & le livrerent au roi, avec ſon fils, ſon frere & cinq de ſes parens. Iouſef, pour intimider les peuples, & leur ôter l'envie de ſe révolter, envoya ces chefs des rebelles à Abdoullah, & lui ordonna de les faire promener liés & garrotés ſur des chameaux, par toute la ville de Caïroan, & de les faire périr enſuite par la main du bourreau : il choiſit, parmi les autres priſonniers, quatre mille hommes des plus braves, & leur accorda la vie, en faveur de leur courage, & les incorpora dans ſes troupes ; mais il eut bientôt

lieu de ſe repentir de cette clémence déplacée. Un de ces nouveaux ſoldats poignarda Ibrahim-ben-el-Bénid, oncle d'Iouſef. Ce prince regretta vivement Ibrahim qui avoit toute ſa confiance, & qui n'étoit pas moins propre pour le maniment des affaires, que pour la conduite des armées. La vengeance du roi fut proportionnée à ſon reſſentiment, & il l'étendit juſques ſur les quatre mille nouveaux enrôlés qu'il fit maſſacrer par ſes troupes.

Hég. 369. L'année 979, ce prince porta ſes armes du côté de Fez & de Séjelmaſe. Ces deux villes furent obligées d'ouvrir leurs portes, & il s'empara de tous les pays qui étoient ſous la domination des Califes Ommiades d'Eſpagne. Il ne reſtoit plus en Afrique à ces Califes, que la ville de Ceuta.

Ioufef auroit bien voulu s'en rendre maître : il alla même en perfonne reconnoître cette place ; mais après s'être convaincu que l'on ne pouvoit en former le fiége, que par mer, il fe vit obligé, faute de marine, de renoncer à cette entreprife. L'effort de fes armes alla tomber fur Bafra. Les habitans, avertis de fa marche, abandonnerent leur ville, & fe refugierent dans les déferts. Bafra, qui, fous le régne des Aglabites, étoit floriffante, fut détruite de fond en comble. Ioufef ne jouit pas long-tems du fruit de fes conquêtes ; une colique violente termina fa vie, l'an 983. Hég.373.

Ce prince étoit extrêmement voluptueux : n'étant encore que fimple particulier, il avoit quatre cens femmes. Parvenu au trône, il en porta le nombre juf-

qu'à mille. L'hiſtorien Abou-Muhammed rapporte qu'il lui naquit dix-ſept enfans dans le même jour. Il eut pour ſucceſſeur Abil-Caſſem-Manſour. Ce prince étoit à Aſchir, lorſqu'il apprit la mort du roi ſon pere. Ce fut dans cette ville qu'il reçut les ſermens de fidélité des principaux habitans de Caïroan. Abil-Caſſem employa, dans la réception qu'il leur fit, ces manieres douces & populaires que les ſouverains ſçavent ſi bien mettre en uſage, quand ils veulent gagner les cœurs de leurs ſujets. Il leur diſtribua dix mille piéces d'or, en leur diſant que ſon aïeul & ſon pere avoient tout ſubjugué par la force des armes, mais que pour lui, c'étoit par les bienfaits qu'il vouloit gagner l'amour des peuples. Ce prince partit d'Aſchir, l'an-

née 984 : il ſe mit en marche Hég. 374. pour Rifadé, où il reçut l'hommage des principaux ſeigneurs de l'Afrique. Il retourna enſuite dans la province de Maugreb, accompagné d'Abdoullah qu'il avoit nommé ſon premier miniſtre.

Les villes de Fez & de Sedjelmaſe avoient été forcées de ſe ſoumettre à Iouſef; elles ſecouerent le joug, dès qu'elles apprirent la mort de ce prince. Caſem envoya des troupes pour les réduire ; mais ſes ſoldats furent défaits, & ces deux villes conſerverent leur liberté.

Ce prince, quelque tems après, ordonna à Iouſef, gouverneur de la province de Caïroan, & fils d'Abdoullah, premier miniſtre, de lui bâtir un palais dans la ville de Caïroan. Dès que ce palais, qui coûta huit cens mille piéces

d'or, fut achevé, Casem le fit meubler superbement, & vint l'habiter avec toute sa cour. L'empire, qu'Abdoullah avoit sur l'esprit du roi, augmentoit de jour en jour. Ce prince foible suivoit les impressions de ce ministre; c'étoit lui qui disposoit de tout. Les dignités de l'Etat devenoient le partage de ses parens & de ses créatures: ce ministre avoit aussi le maniment des finances, & on le soupçonnoit de s'en approprier une grande partie; soupçon que ses richesses immenses sembloient justifier. Les parens du souverain, & les principaux seigneurs ne se virent pas, sans ressentiment, éloignés des affaires, & privés des dignités qu'ils croyoient dûes à leur naissance ou à leurs services. Ils conspirerent contre le ministre qu'ils regar-

doient comme l'auteur de tous leurs maux, & n'oublierent rien pour le perdre dans l'efprit du roi. Pour y parvenir, ils lui repréfenterent qu'Abdoullah ne fe fervoit de l'autorité fouveraine, dont il étoit le dépofitaire, que pour amaffer des richeffes & fe faire des créatures; que cet ambitieux fongeoit peut-être à lui arracher la couronne, pour la mettre fur fa tête : enfin ils intimiderent fi bien Cafem, qu'il prit la réfolution de le faire périr. L'exécution fut remife au premier jour que ce prince devoit aller à la promenade.

Abdoullah, qui ignoroit ce qui fe tramoit contre lui, ne manqua pas d'accompagner le roi; du plus loin que ce miniftre apperçut le jardin où Cafem avoit coutume de fe repofer, il defcendit de

cheval, & s'avança pour prendre l'étrier du roi, & lui aider à mettre pied à terre : ce prince saisit cet instant, pour le percer d'un coup de lance. Abdoullah détourne le fer avec son bras, & veut se justifier ; mais il n'en a pas le tems, & il tombe percé d'un second coup que lui porte le frere du roi : les autres conjurés se jettent aussi-tôt sur lui, & chacun, en le frappant, veut assouvir la haine qu'il lui porte. Son fils, qui de loin voit cet horrible spectacle, accourt avec précipitation ; & prosterné aux genoux du roi, il le conjure d'accorder la vie à son pere ; mais ce prince, encore tout transporté de colere, le perce d'un coup de lance, & il tombe mort sur le corps de son pere qui rendoit les derniers soupirs.

Ce premier excès de cruauté fut suivi d'un second, qui surpasse toutes les fureurs auxquelles, non pas les peuples les plus barbares, mais les monstres même les plus féroces, ont coutume de se livrer. Un certain Aboul-Fehm, natif de la province de Khorasan, étoit venu s'établir en Afrique, l'année 986. C'étoit un homme inquiet, avide de commandement, & dévoré d'ambition. Avant de passer en Afrique, il avoit paru à la cour du Calife d'Egypte, &, par ses intrigues, en avoit obtenu des lettres en sa faveur pour Casem. Ce prince, qui devoit l'élevation de sa famille aux Califes Fathimites d'Egypte, voulut leur en témoigner sa reconnoissance, par l'accueil qu'il fit à Aboul-Fehm. Casem le combla de présens, & lui donna le gou-

Hég. 376.

vernement de la province de Kénamé.

Le Khorasanien en eut à peine pris possession, qu'il songea à se rendre indépendant. Fier de la protection de l'Egypte, il se crut à l'abri du ressentiment de Casem : il leva des troupes, fit battre la monnoie en son nom, & affecta tous les airs de souverain. Casem indigné de son ingratitude, résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Après avoir rassemblé son armée, il marcha contre lui, & mit à feu & à sang toutes les villes qui avoient embrassé le parti du rebelle. Aboul-Fehm, malgré l'inégalité de ses forces, osa présenter la bataille. Ses troupes furent défaites, & lui-même obligé de se cacher dans une caverne ; mais, pour son malheur, il fut découvert & conduit

à Cafem. La fureur du roi redouble à la vue de fon ennemi : il ne peut plus la contenir ; il lui porte plufieurs coups qui l'abbatent à fes pieds. Voyant Aboul-Fehm prêt à rendre le dernier foupir, ce prince lui ouvre le ventre, en arrache le cœur encore palpitant, & le mange. Les efclaves de Cafem, à l'exemple de leur maître, decoupent le cadavre du malheureux Khorafanien, & en dévorent les chairs toutes fanglantes.

Le monarque Africain avoit à fa cour deux envoyés du Calife d'Egypte, qui l'avoient accompagné dans cette expédition, & qui furent préfens à cet horrible fpectacle. De retour dans leur patrie, ils rapporterent à leur maître, qu'ils venoient d'un pays habité par des Barbares, qui reffem-

bloient plutôt à des bêtes feroces qu'à des hommes.

Hég.386. Caſem mourut, l'année 996, après un régne de douze ans deux mois & dix jours. Abou-Ménad-Badis, ſon fils, lui ſuccéda : à peine fut-il ſur le trône, qu'il fit un voyage en Sardaigne qui dépendoit alors des rois d'Afrique. Ce fut dans cette iſle qu'il reçut les hommages des principaux ſeigneurs de l'Afrique. Après y avoir fait un aſſez long ſéjour, il retourna dans ſes Etats, où ſa préſence étoit devenue néceſſaire, pour arrêter les déſordres que commettoient les Berbers. Ménade marcha contre les rebelles, qui eurent d'abord quelque avantage ; mais ce prince ayant remporté ſur eux une victoire complette, la tranquillité ſuccéda aux troubles qui s'étoient élevés.

Les

Les Fathimites d'Egypte avoient toujours conſervé une ombre d'autorité dans l'Afrique, dont ils avoient été autrefois les ſouverains. Le prince, qui montoit ſur le trône, recevoit de ces Califes l'inveſtiture de ſes Etats; elle conſiſtoit dans un habillement complet, & un ſabre que le monarque Egyptien envoyoit. Badis, de ſon vivant, voulut aſſocier ſon fils à la couronne : il fit part du deſſein où il étoit au Calife d'Egypte. Ce prince flatté d'un hommage qui ſembloit aſſurer les anciens droits qu'il avoit ſur l'Afrique, fit auſſi-tôt partir deux des principaux ſeigneurs de ſa cour. Le jour de l'inauguration du jeune prince, étant arrivé, les deux ambaſſadeurs le revêtirent des habits royaux, lui ceignire[illegible] ſabre, & le proclame[illegible]t le [illegible]ent ſouve-

rain. Badis, depuis ce moment, voulut que ſon fils jouît de tous les honneurs attachés à la royauté, & lui donna une grande part dans le gouvernement.

Hamad, proche parent du roi, & qui avoit rendu des ſervices ſignalés à l'Etat, ne vit pas, ſans une ſecrette jalouſie, l'élévation du jeune prince : il ſe retira mécontent dans ſon gouvernement, & ſe mit à cabaler ſourdement. Ibrahim, oncle d'Hamad, entra dans la conſpiration. Badis, inſtruit de leurs deſſeins, les prévint & fit avancer ſon armée contre eux. Il y eut quelques eſcarmouches entre les troupes légeres des deux partis, dans leſquelles les rebelles eurent du déſavantage. Les deux armées n'étoient éloignées que de quelques lieues l'une de l'autre, lorſque le fils du roi mourut.

Ibrahim voulut profiter de cet événement, pour rentrer dans la faveur du roi, & y faire rentrer son neveu. Il écrivit à ce prince, que son fils, qui étoit la cause innocente de tous ces troubles, n'existant plus, il devoit faire cesser son ressentiment. Il lui rappella ses anciens services, ceux de son neveu, & finit par le conjurer de ne point le forcer à tirer l'épée contre lui; qu'il tâcheroit, ainsi que son neveu, de lui faire oublier le passé, par tout le zéle & la fidélité dont ils étoient capables.

Badis, malgré la mort de son fils, fut inflexible: il fit avancer son armée, qui étoit forte de trente mille cavaliers, dans le pays d'Achké; son approche remplit de terreur les rebelles: plusieurs amis d'Hamad, & même quel-

ques-uns de ses parens, l'abandonnerent. Dans cette désertion presque générale, Hamad fut plus sensible à l'infidélité d'Hatef-el-Haïri, qu'à celle de tous les autres. Il étoit uni à Hamad, par les liens du sang; & celui-ci l'avoit désigné pour son successeur, en cas qu'il pût detrôner Badis. Hamad s'étant présenté devant Aschir, Hatef-el-Haïri, qui en étoit gouverneur, ne voulut point lui donner un asyle dans cette ville. Plusieurs autres places, qui tenoient pour les rebelles, ouvrirent leurs portes à l'armée royale, & prévinrent, par leur soumission, le châtiment dont elles étoient menacées. Les habitans de Mahmédié, qui avoient trempé dans la révolte, se rendirent au camp de Badis, & implorerent sa clémence. Ibrahim & Hamad, in-

dignés de leur désertion, firent égorger leurs femmes & leurs enfans, qui étoient restés dans leur ville.

Badis, après avoir soumis presque tout le pays, resolut de porter le dernier coup aux rebelles, & de les forcer au combat. La chose n'étoit pas facile. Hamad avoit tâché, de réparer, par l'avantage du terrein, l'inégalité de ses forces : il avoit assis son camp sur le bord d'un torrent rapide & profond, & il avoit derriere lui une montagne escarpée; de maniere qu'on ne pouvoit l'attaquer, qu'en traversant le torrent. Badis ne balança pas, & poussa le premier son cheval dans l'eau ; ses soldats suivirent son exemple ; & à peine arrivés à l'autre bord, ils attaquerent les lignes des rebelles : ceux-ci,

qui n'efpéroient aucun quartier, firent des efforts incroyables pour repouffer les affaillans; mais malgré toute leur réfiftance, ils furent enfoncés, & les retranchemens furent emportés. Hamad, voyant fon camp forcé, égorgea de fa propre main fes femmes, de peur qu'elles ne tombaffent au pouvoir du vainqueur; & fuivi feulement de cinq cens cavaliers, il fe fauva à toute bride dans fa forterefſe de Medjilé.

Ibrahim fit une nouvelle tentative auprès du roi, pour l'appaifer; mais cette demarche n'eut aucun fuccès, & Hamad fut obligé de refter enfermé dans fa forterefſe; mais il n'y languit pas longtems, Badis ayant été attaqué peu de tems après d'une maladie violente qui le mit au tombeau, à l'âge de trente & un an.

A peine ce prince eut-il expiré, que ſon premier eunuque fit part de cet événement à Habib-ben-Saïd, à Eïoub & à Hamamé. Ces trois gouverneurs de province étoient les premiers du royaume, par leurs richeſſes & par leur crédit. Ils s'unirent enſemble pour nommer un ſouverain qui, tenant la couronne de leurs mains, dépendît abſolument d'eux. Maaz, fils de Badis, quoique dans l'âge le plus tendre, leur parut d'un naturel trop vif & trop ardent pour ſe laiſſer gouverner, & ils préférerent Kéramé ſon oncle, prince d'un génie borné, & peu ſuſceptible d'ambition. Par cette élection, la mort du roi, qui juſqu'alors avoit été ſecrette, devint publique. Kéramé voulut ſe faire reconnoître par l'armée. Il écri-

vit auſſi à tous les gouverneurs de province, pour leur faire part de ſon élévation. La plûpart, qui devoient leur fortune au feu roi, ne virent pas, ſans chagrin, mettre ſur la tête d'un autre une couronne qui appartenoit au fils de leur bienfaiteur : ils ne voulurent point reconnoître Kéramé pour leur ſouverain, & proclamerent Maaz fils de Badis. Les ſoldats embraſſerent l'un ou l'autre parti, chacun ſelon ſes vues particulieres, & qu'il étoit guidé par la paſſion ou l'intérêt. Tout étoit dans cette agitation qui précede une guerre civile, lorſque Kéramé renonça de lui-même au trône : on lui donna, pour le conſoler du ſacrifice qu'il faiſoit, des armes, des étoffes & cent mille piéces d'or ; foible dédommagement pour une couronne.

Maaz étoit à Méhédié, lorſque la nouvelle de la mort de ſon pere y parvint. Manſour-ben-Rachik, gouverneur de la ville de Caïroan, ſe préſenta devant la reine mere du jeune prince, ſuivi des principaux habitans de ſa province & de celle de Sahmadjé; après avoir témoigné à cette princeſſe, combien ils étoient touchés de la mort du roi ſon époux, ils jurerent à Maaz une fidélité inviolable.

L'armée retourna enſuite à Méhedié, pour accompagner le cercueil du feu roi : il étoit couvert d'un voile noir ; les tambours, les trompettes & les autres inſtrumens militaires étoient également couverts d'une étoffe noire, &, par des airs lugubres, ſembloient exprimer la douleur générale. Le jeune prince alla au-

devant de la pompe funebre. Habib-ben-Saïd étoit à ses côtés, & lui nommoit les officiers de l'armée, à mesure qu'elle défiloit. Maaz saluoit les uns, disoit quelque chose de gracieux aux autres, & sçut si bien faire par ses manières affables, qu'il gagna tous les cœurs. Après avoir rendu les derniers devoirs à son pere, il partit de Méhédié, resta quelque tems dans la ville de Caïroan, & fixa son séjour à Mansourié.

Tandis que ce prince étoit à Caïroan, ses ministres résolurent la perte de tous ceux qui passoient pour hérétiques (*a*) dans

(*a*) La religion Musulmane est partagée en deux branches principales. La premiere, qui est la plus étendue & qui prend le titre de *sunni* ou d'*orthodoxe*, regarde Aboubekr, Omar & Osman, comme les légitimes successeurs de Mahomet. La seconde, au contraire, considere ces trois

ſes Etats. Maaz, encore trop jeune pour entendre ces diſputes de religion, ſe laiſſa aiſément prévenir contre eux. On lui fit entendre que les hérétiques, non-ſeulement refuſoient de reconnoître *Aboubekr*, *Omar* & *Oſman*, comme les vicaires de Mahomet, mais encore qu'ils faiſoient des imprécations contre ces trois Califes, qui étoient regardés par les Orthodoxes, comme les colomnes du Muſulmaniſme. On n'oublia rien pour les peindre ſous les couleurs les plus affreuſes, & pour les charger des crimes les plus atroces; le maſſacre général de

---

Califes comme des uſurpateurs, & ſoutient que le ſouverain *imamat*, dignité qui comprend toute l'autorité ſpirituelle & temporelle ſur les Muſulmans, appartient, de droit divin, à Ali gendre & couſin-germain de Mahomet, & à ſes deſcendans.

ces infortunés fut ordonné : les uns périrent par le fer, d'autres par le feu ; en vain ils crurent trouver dans les mosquées un asyle contre la fureur de leurs ennemis. Ils furent massacrés au pied même des autels qu'ils tenoient embrassés, sans distinction d'âge ni de sexe.

Maaz n'étoit pas encore circoncis ; un nombre infini d'enfans reçurent, en même tems que lui, ce signe du Musulmanisme. L'arrivée d'un ambassadeur du Calife d'Egypte augmenta encore la pompe de cette cérémonie. Le jeune prince fut ensuite revêtu des habits royaux, & ceignit le sabre que lui envoyoit le Calife Egyptien.

Ibrahim & Hamad avoient toujours les armes à la main, & persistoient dans la révolte qu'ils

avoient excitée ſous le régne précédent. Maaz marcha contre eux, l'année quatre cent huit : différens chefs de tribus Arabes, qui avoient embraſſé le parti des rebelles, intimidés à l'approche de l'armée royale, prirent le parti de la ſoumiſſion. Ibrahim feignit de vouloir ſuivre leur exemple, & demanda à entrer en négociation avec Eïoub, un des miniſtres du roi : celui-ci trompé par les aſſurances que lui donnoit Ibrahim, députa Hamamé & Djiouh ſes deux freres, pour traiter avec les rebelles; il leur donna pour adjoint Touzin ſon eſclave, dans lequel il avoit une entiere confiance. Les députés ne furent pas plutôt entrés dans la ville de Bugie, qu'Ibrahim les fit charger de chaînes & renfermer dans une priſon obſcure.

Touzin éprouva un ſort plus rigoureux, & Hamad lui fit trancher la tête. Cette nouvelle trahiſon irrita Maaz : il fit avancer ſon armée contre les rebelles, & leur préſenta la bataille. La victoire ſe déclara en ſa faveur, & Hamad ſe vit enfin forcé d'implorer la clémence du vainqueur, qui voulut bien lui pardonner, à condition qu'il donneroit ſon fils en ôtage.

Elkaïd-Méhémet, premier miniſtre, gouvernoit l'Afrique au nom de Maaz. Sept années d'une adminiſtration deſpotique lui avoient procuré des richeſſes immenſes : il oublia bientôt qu'il étoit né ſujet, & étala un faſte bien ſupérieur à celui de ſon ſouverain. Le jeune prince ſupportoit impatiemment le joug que lui avoit impoſé ce miniſtre ambi-

tieux : il ne pût s'empêcher de le témoigner devant quelques-uns de ses courtisans : ceux-ci profiterent des dispositions du monarque, pour perdre Elkaïd qui leur étoit devenu odieux par ses hauteurs. Ils animerent tellement ce prince contre lui, qu'il lui fit trancher la tête. Ses richesses, qui avoient fait tout son crime, furent confisquées. Elkaïd avoit des parens puissans : Abdoullah son frere, qui étoit gouverneur de Tripoli, résolut de venger sa mort. Les habitans de Kénata embrasserent son parti. Maaz envoya une armée contre le rebelle : il fit en même tems emprisonner tous ses parens, & les fit ensuite périr. Abdoullah lui-même fut pris J.C. 1022. Hég. 413.
dans un combat, & laissa la tête sur un échafaud.

L'année suivante, Maaz vou-

lut faire la conquête de la province du Zab. Koura & Koundoum furent prises ; & les Berbers, qui étoient dans ces places, furent passés au fil de l'épée. Ce prince, l'année 1038, s'empara de l'isle de Djabé, & fit périr par le fer tous les habitans. L'année 1040, fut fameuse par le siége du château d'Hamad. Maaz resta deux ans devant cette place, sans pouvoir s'en rendre maître.

J.C. 1023
Hég. 414.
Hég. 430.
Hég. 432.

Ce prince eut bientôt une guerre plus importante à soutenir. El-Mostansir, Calife d'Egypte, voulut faire revivre les droits de ses prédécesseurs sur l'Afrique ; & prétendit que ce royaume avoit été démembré de celui d'Egypte. Il écrivit à Maaz de se demettre de la royauté. Celui-ci reçut, avec une surprise mêlée d'indignation, la lettre du Soudan. Il lui fit ré-

ponſe, que la couronne, qu'il portoit, lui avoit été tranſmiſe par ſes ancêtres ; qu'il n'avoit pas moins hérité de leur courage, que de leurs Etats, & qu'il ſçauroit en faire uſage contre ceux qui oſeroient l'attaquer.

La méſintelligence, qui régnoit entre ces deux princes, étoit fomentée par Muhammed-el Haſan, premier miniſtre du Soudan : il étoit irrité contre Moaz qui lui avoit refuſé, en lui écrivant, un titre qui ne lui étoit pas dû, & qu'il exigeoit par une vanité ridicule. Un ſujet auſſi leger fut la cauſe d'une guerre cruelle entre les deux nations, & fit verſer bien du ſang, de part & d'autre.

Les premieres hoſtilités commencerent, l'année 1050. Les Hég. 442.
Egyptiens entrerent dans la province du Mogreb, du côté de la

ville de Zénata. Charmés de la fertilité de ce pays-là, ils s'y établirent & fortifierent plusieurs places dont ils s'étoient emparés. Maaz négligea ces premieres hostilités, & ne fit aucune démarche pour chasser des hôtes aussi dan-
J.C.1054 Hég.446. gereux. Les Egyptiens, quatre ans après, ayant reçu de nouveaux renforts, s'emparerent de la ville de Tripoli. Maaz, allarmé des progrès qu'ils faisoient, se mit en campagne. Trente mille esclaves, qu'il avoit formés lui-même aux exercices des armes, l'accompagnerent cette campagne, outre ses troupes réglées.

Mounis, gouverneur de la province de Caïroan, représenta à ce prince, qu'il ne pourroit pas résister aux Egyptiens qui avoient une armée bien supérieure à la sienne, & qu'il devoit préférer

un accommodement, à une guerre, dont le ſuccès lui ſeroit inmanquablement funeſte : ſoit que ces conſeils fuſſent ſuſpects à Maaz, ou plutôt qu'il fût réſolu de tenter le ſort des armes, il ne voulut point adhérer à la propoſition de Mounis. Ce gouverneur irrité de voir ſes avis rejettés, paſſa du côté des ennemis, & devint l'ame de toutes leurs opérations.

Les Egyptiens vouloient d'abord ſe rendre maîtres de la province de Caïroan, qui étoit dans le centre du royaume ; Mounis les en détourna par un expédient aſſez ſingulier. Il fit apporter un grand tapis; & l'étendant par terre, il leur demanda ſi quelqu'un étoit aſſez habile pour s'aſſeoir au centre de ce tapis, ſans marcher auparavant ſur ſes extrémités : tous convinrent que la choſe étoit

impoſſible : il roula alors entiérement le tapis par les quatre coins ; & ſe mettant au milieu, il commença à en étendre un des coins ; puis déployant ſucceſſivement les trois autres coins, il ſe trouva aſſis au milieu du tapis, ſans avoir marché ſur les bords. Se tournant enſuite du côté des Egyptiens, il leur dit qu'ils devoient faire la même choſe pour la conquête de l'Afrique, & s'avancer pas à pas ; que quand ils ſeroient maîtres de toutes les autres provinces, la capitale tomberoit d'elle-même. Les principaux officiers de l'armée Egyptienne allerent trouver Maaz, & lui firent pluſieurs propoſitions exorbitantes. Ce prince, au lieu de faire arrêter ces officiers, ou même de les faire périr, comme le méritoit leur témerité, crut les

gagner, en leur faifant un accueil gracieux. Cette foibleffe, de la part de ce prince, ne fervit qu'à les rendre plus audacieux : ils dévafterent tout le pays, arracherent les bleds, couperent les arbres, commirent mille défordres & mille cruautés. Jamais l'Afrique n'avoit été en proie à tant de maux & à tant de calamités.

Maaz prit enfin la réfolution de marcher contre les Egyptiens, & de leur préfenter la bataille. Ses troupes lâcherent pied, dès le commencement de l'action. Les trente mille efclaves, qu'il avoit formés lui-même dans l'art militaire, foutinrent feuls le choc des ennemis ; & forcés enfin de céder au nombre, ils firent une retraite glorieufe, fans fe laiffer jamais enfoncer, ni perdre leur rang. Moaz voulut tenter de nou-

veau le ſort des armes, & attaqua bruſquement les Egyptiens dans leur camp, tandis qu'ils faiſoient la priere. Ceux-ci monterent auſſi-tôt à cheval, ſe mirent en ordre de bataille, & furent vainqueurs une ſeconde fois. Le général de leur armée profita de la conſternation des Africains, & s'avança du côté de Caïroan. Maaz, hors d'état de tenir la campagne, fut obligé de ſe renfermer dans Méhédié. Témim, fils aîné de ce prince, étoit alors gouverneur de cette ville : il alla à la rencontre de ſon pere, mit pied à terre, dès qu'il l'apperçut; & prenant l'étrier de ſon cheval, il le baiſa avec reſpect, & accompagna le roi à pied juſqu'au palais qu'il lui avoit fait préparer.

Les ennemis ne trouvant per-

ſonne qui oſât leur réſiſter, s'emparerent de Caïroan, & y laiſſerent de triſtes marques de leur fureur. Ils detournerent le cours de la riviere qui arroſoit cette ville, comblerent les ſources d'eau vive, détruiſirent les palais bâtis par les rois d'Afrique, & changerent en ſolitude les jardins agréables qui accompagnoient ces palais. Tant de revers accablerent enfin Maaz, & le mirent Hég. 453. au tombeau, l'année 1061. Témim, ſon fils aîné, lui ſuccéda.

Naſir, proche parent de Maaz, avoit profité des troubles publics, pour s'emparer de pluſieurs villes, & pour en former une principauté. Témim, au déſeſpoir de voir ſes Etats ainſi démembrés, eut recours à ſes ennemis mêmes, pour réduire Naſir : il engagea dans ſon parti la tribu

de Riahin. Les conditions du traité furent qu'il donneroit cent mille piéces d'or, dix mille boucliers, autant de lances, & un pareil nombre de ſabres d'acier des Indes, aux chefs de cette tribu, qui, de leur côté, s'engageoient de lui fournir dix mille hommes. Il faut ſçavoir, pour l'intelligence de ce fait, que deux tribus nombreuſes d'Arabes étoient paſſées d'Egypte en Afrique, & y avoient fixé leur ſéjour. L'une s'appelloit *Riahin*, & l'autre *Béni-Hillah*. Cette derniere tribu avoit embraſſé le parti de Naſir. Par ces différentes diſpoſitions, les deux tribus ſe voyoient dans la néceſſité de combattre l'une contre l'autre. Les chefs de la tribu de Riahin firent part à ceux de la tribu de Béni-Hilah du traité qu'ils venoient de conclure avec Témim,

mim, & leur repréſenterent qu'il étoit de l'intérêt des deux tribus d'entretenir la diviſion parmi les Africains; que Naſir, après avoir vaincu Témim, tourneroit ſes armes contre eux-mêmes, & les chaſſeroit des pays dont ils s'étoient emparé.

Les chefs des deux tribus convinrent entr'eux, que celle de Béni-Hilah, qui combattoit ſous les enſeignes de Naſir, prendroit la fuite dès le commencement de l'action, à condition qu'elle partageroit avec la tribu de Riahin le butin qui ſe feroit, & les cent mille piéces d'or. L'infortuné Naſir, qui ignoroit cette trahiſon, vint avec confiance préſenter la bataille à Témim : à peine les deux armées s'étoient ébranlées, que les Arabes de la tribu de Béni-Hilah prirent la

fuite, comme ils en étoient convenus, & mirent le désordre parmi les troupes de Nasir. Celui-ci voulut tenir ferme avec ce qui lui restoit de soldats fideles; mais après avoir combattu longtems, & avoir laissé vingt-quatre mille hommes sur le champ de bataille, il se vit enfin obligé de céder au nombre, & de se sauver lui dixième. Les deux tribus Egyptiennes firent un butin immense, qu'elles partagerent entr'elles. Les chefs présenterent à Témim les drapeaux & les tambours des vaincus, & garderent pour eux le reste des dépouilles. Témim, quoique triomphant, fut affligé d'une victoire remportée sur ses propres sujets, & qui augmentoit le pouvoir de ses ennemis : il ne put même s'empêcher de plaindre le sort de Nasir au-

quel il étoit uni par les liens du ſang.

Aboubekr, miniſtre de Naſir, exhorta ſon maître à profiter des diſpoſitions favorables de Témim, & à prévenir, par un prompt accommodement, ſa ruine totale. Naſir ſuivit le conſeil que lui donnoit ſon miniſtre, & même lui ordonna d'entamer la négociation avec le roi. Ce prince, que la révolte de Naſir empêchoit de tourner ſes armes contre les Egyptiens, ſaiſit avec joie, l'occaſion de la faire ceſſer, & de ſe délivrer par-là d'une guerre civile. Méhémed-el-Bagh fut choiſi pour traiter avec Naſir ; c'étoit un homme ſouple, intrigant, & à qui une trahiſon ne coûtoit rien, pourvu qu'elle contribuât à ſon élévation.

A peine cet envoyé parut-il à

la cour de Naſir, qu'il oublia le ſujet qui l'y amenoit, & les intérêts de ſon prince, pour ne ſonger qu'aux ſiens propres. Il chercha à s'inſinuer, par toute ſorte de voies, dans les bonnes graces de Naſir. Pour y réuſſir, il lui propoſa de faire bâtir une ville dans un endroit qu'il avoit remarqué : il l'aſſura que cette ville deviendroit l'abord de tous les vaiſſeaux, & le centre du commerce de l'Afrique. Naſir ſe tranſporta auſſi-tôt ſur le lieu qui lui avoit été indiqué ; & ayant reconnu la bonté du port, il poſa les fondemens d'une nouvelle ville. L'envoyé, après avoir gagné la confiance de ce prince, par cette découverte, lui promit de s'attacher à ſon ſervice. Il comptoit devenir miniſtre de Naſir, & remplacer Aboubekr qu'il avoit

ſçu lui rendre ſuſpect. Il partit enſuite pour Méhédié où étoit Témim, pour lui rendre compte du ſuccès de ſa négociation. Ce monarque, qui avoit été inſtruit par Aboubekr, de la trahiſon de ſon miniſtre, lui fit trancher la tête, dès qu'il parut devant lui. Naſir, irrité de la mort de Méhémet-Elbagh, ne voulut plus entendre parler d'accommodement, & les hoſtilités recommencerent entre ces deux princes. Témim, l'année 1065, mit le ſiége devant Tunis; mais après avoir reſté plus d'un an devant cette place, ſans pouvoir s'en rendre maître, il conclut enfin la paix avec Naſir. Hég. 458.

L'année 1088, les Grecs ligués avec les Francs, équiperent une flotte de quatre cens voiles, aborderent à l'iſle de Kouſa en Afri- Hég. 481.

que, & y mirent tout à feu & à ſang. Ils s'emparerent enſuite de Zuvéïlé. Témim, qui n'avoit point une armée toute prête à leur oppoſer, leur offrit deux cens mille piéces d'or, à condition qu'ils rendroient cette ville, & qu'ils ſe retireroient : le traité fut conclu, & la flotte ennemie quitta les côtes de l'Afrique.

Hég. 494. Ce prince, l'année 1100, prit la ville de Sfax, & en fit raſer les fortifications; ce furent ſes derniers exploits. Il mourut,
Hég. 501. l'année 1107, à l'âge de ſoixante & dix-neuf ans : il en avoit régné près de quarante. Il laiſſa de ſes différentes concubines cent garçons, & ſoixante filles. Toutes les vertus, qui font les grands rois, ſe trouvoient réunies dans ſa perſonne. Il étoit courageux, libéral & juſte, &

pardonnoit aiſément les injures. L'hiſtoire nous a conſervé un trait ſingulier de ſa générofité. Ce prince avoit acheté fort cher une eſclave, d'une grande beauté. Le patron de l'eſclave, qui brûloit pour elle de la paſſion la plus forte, & que l'avidité ſeule du gain avoit déterminé à conclure ce marché, ne tarda pas à s'en repentir ; ſon déſeſpoir augmentant de jour en jour avec ſon amour, ſon eſprit enfin ſe troubla, & il tomba dans l'état le plus triſte. Témim inſtruit de l'infortune de ce marchand, & de ce qui l'occaſionnoit, lui renvoya l'eſclave couverte de diamans & d'habits magnifiques. Le maître de la belle eſclave courut au palais du prince, pour lui rendre les diamans & le prix de l'eſ-

clave; mais Témim lui ordonna de remporter l'un & l'autre.

J.C. 1107 Hég. 501. Iaiah, ſon fils aîné, lui ſuccéda. Ce prince fit, à ſon avénement à la couronne, des largeſſes aux troupes. La premiere année de ſon régne fut illuſtrée par la priſe de Calbina; place extrêmement forte, & qui avoit réſiſté à tous les efforts de Témim, ſon pere.

J.C. 1108 Hég. 502. L'année ſuivante fut funeſte à trois alchymiſtes. Ils allerent trouver Iaiah, & l'aſſurerent qu'ils poſſédoient le grand œuvre. Ce prince, entraîné par l'eſpoir du gain, voulut les voir travailler ſous ſes yeux, & leur fit donner des fourneaux avec tout ce qui leur étoit néceſſaire. Ils eurent beau ſouffler, ils ne purent parvenir à la tranſmutation des mé-

taux. Le roi irrité de ſe voir la dupe de ces impoſteurs, tira ſon poignard, & en perça un des alchymiſtes : ſes courtiſans ſe jetterent ſur les deux autres, & les maſſacrerent.

Iaiah mourut l'année 1115, après un régne de huit ans & demi. Ce prince, qui étoit fort adonné à l'aſtrologie judiciaire, crut avoir découvert, par l'inſpection des aſtres, qu'un tel jour devoit lui être funeſte. Il ne ſortit point de ſon palais tout ce jour-là, & le paſſa en prieres. Le ſoir venu, il ſe flattoit d'avoir échappé au malheur, dont il étoit menacé. Dans l'excès de la joie où il étoit, il fit préparer un feſtin magnifique, où tous les grands furent invités ; mais à peine ce prince ſe fut mis à table, qu'il mourut ſubitement. Ali, ſon fils Hég. 509.

aîné, étoit dans la ville de Sfax, lorſqu'il apprit ce triſte événement. Il partit auſſi-tôt pour Méhédié, où il reçut les hommages de ſes nouveaux ſujets.

Les habitans de l'iſle des Gerbes, après s'être rendus indépendans des rois d'Afrique, avoient établi entre eux une eſpece de république. Ces peuples, qui ne ſubſiſtoient que de pirateries, infeſtoient les mers par le grand nombre de leurs vaiſſeaux, & pilloient indifféremment le Muſulman & le Chrétien. Ali fit équiper une flotte qui donna la chaſſe à ces pirates, & détruiſit leurs armemens. Ce prince n'eut pas de moindres ſuccès, cette
J.C.1116 même année ſur terre que ſur
Hég.510. mer. Il mit le ſiége devant Tunis, dont les habitans s'étoient révoltés : ils furent obligés d'ouvrir

leurs portes au vainqueur, & d'implorer ſa clémence. Ali, après avoir fait périr les plus coupables, voulut bien faire grace aux autres. Les habitans de Sébat, qui commettoient mille brigandages, & qui pilloient les caravanes, furent traités avec encore plus de rigueur. Ils furent tous paſſés au fil de l'épée, & leur ville fut raſée.

Dans le même tems, Rafih leva l'étendard de la révolte. Il étoit gouverneur d'une des premieres provinces du royaume ; ce qui lui avoit donné les moyens d'amaſſer des richeſſes immenſes : elles lui ſervirent à corrompre la fidélité des tribus Arabes. Ce chef de parti ſe voyant à la tête d'un corps de troupes aſſez nombreux, vint mettre le ſiége devant Méhédié. Ali raſſembla ſon

armée, marcha contre le rebelle, & le vainquit.

Ces mauvais ſuccès ne découragerent point Rafih qui voulut tenter de nouveau le ſort des armes. Il fut défait une ſeconde fois, & il ſe vit obligé de ſe refugier à Caïroan. Ali l'y pourſuivit & mit le ſiége devant cette place qui avoit embraſſé le parti des rebelles. Rafih, réduit aux dernieres extrémités, fut forcé de ſe rendre & de ſubir la loi que lui dicta le vainqueur.

J.C. 1121 Hég. 515. Le roi de Sicile envoya à Ali un ambaſſadeur, pour renouveller les traités de paix, qui ſubſiſtoient entre les deux Etats: quelques difficultés, qui s'éleverent à ce ſujet, brouillerent les deux rois. Le monarque Africain fit armer une flotte de dix vaiſſeaux du premier rang, & de

trente du ſecond. Sa mort, qui arriva dans le même tems, empêcha le départ de cette flotte. Ce prince régna cinq ans quatre mois & treize jours. Il laiſſa la couronne à Haſan ſon fils, qui à peine entroit dans ſon troiſième luſtre. Sandal-el Huſni, gouvernoit, au nom du jeune prince. La mort de ce miniſtre occaſionna des cabales parmi les grands. Abdoulaziz emporta enfin ſur ſes rivaux, & réunit toute l'autorité dans ſa perſonne.

Les Siciliens inſtruits des troubles qui agitoient l'Afrique, en profiterent pour y étendre leurs conquêtes. Leur flotte aborda, l'an 1125, à l'iſle des Gerbes. Les habitans, qui étoient tous guerriers, voulurent s'oppoſer à la deſcente des Chrétiens; mais rien ne put arrêter leur ardeur;

& après avoir mis en fuite les Maures, ils marcherent à une petite ville, la ſeule qui fût ſur cette iſle. La place fut emportée d'aſſaut; & ceux qui échapperent au fer des ennemis, furent chargés de chaînes, & réſervés pour l'eſclavage.

J.C. 1146 Hég. 541. Ces premiers ſuccès encouragerent le roi de Sicile. Il fit équiper, pluſieurs années après, une nouvelle flotte qui vint jetter l'ancre devant Tripoli. Les troupes Chrétiennes firent une deſcente, & la place fut aſſiégée par mer & par terre. Les Maures ſe défendirent d'abord, avec aſſez de courage, & ſoutinrent trois aſſauts; mais la diviſion s'étant gliſſée parmi eux, la ville ſe trouva partagée en différentes factions: bientôt l'animoſité particuliere l'emporta ſur le bien gé-

néral, & la défenfe de la place fut abandonnée. Les Siciliens profiterent d'une diverfion auffi favorable pour eux, & prirent Tripoli d'emblée. Les Chrétiens, après avoir refté fix mois dans leur nouvelle conquête, emmenerent, en fe retirant, quatre des principaux habitans, qui devoient leur répondre de la fidélité de leurs compatriotes.

Une famine terrible défola l'Afrique, depuis l'année 1142 Hég. 537.
jufqu'à l'année 1148; elle fut fi violente, l'année 1147, que l'on Hég. 543.
fut réduit à fe nourrir de cadavres. Un grand nombre d'habitans, pour éviter une mort certaine, fe refugierent en Sicile.

Roger qui régnoit alors dans cette ifle, faifit cet inftant pour faire de nouvelles conquêtes. Sa flotte étoit forte de cent cin-

quante voiles : il avoit fait embarquer un grand nombre de soldats, & elle étoit chargée de toutes les machines néceſſaires pour aſſiéger une place. Le commandement en fut confié à Georgi, capitaine illuſtre, & qui avoit déjà donné des preuves de ſa valeur & de ſa capacité. La flotte voguoit vers l'iſle de Corſe, lorſqu'elle fit la rencontre d'un vaiſſeau Africain. Ce navire, qui étoit parti de Méhédié, fut pris ; & le capitaine Maure fut conduit devant le général Chrétien : il l'interrogea ſur le nombre des troupes qui étoient dans Méhédié, & ſur les forces de cette ville. Il y avoit ſur le vaiſſeau Africain une cage de pigeon, Georgi réſolut de joindre la ruſe à la force. Il ſçavoit que les Maures étoient inſtruits de ſon départ : il força

ſon priſonnier d'écrire aux habitans de Méhédié une lettre qu'il lui dicta lui-même. Cette lettre du capitaine Muſulman portoit, que l'amiral Sicilien, bien loin de ſonger à aller en Afrique, avoit fait voile, depuis pluſieurs jours, pour Conſtantinople. La lettre écrite, on l'attacha ſous l'aîle d'un des pigeons, qui étoit dans la cage, & on lui donna la liberté. Le pigeon prit ſon vol, & retourna à Méhédié. Le billet, qu'il portoit, fut lu publiquement; & chacun ſe félicitoit de ſe voir délivré d'un ennemi redoutable, lorſque la flotte Sicilienne parut devant la ville.

L'épouvante & la conſternation ſuccéderent à la ſécurité & à la joie où l'on étoit. Le général Sicilien dépêcha un officier au gouverneur, qui l'aſſura, de ſa

part, qu'il ne ſe préſentoit pas en ennemi devant Méhédié, & qu'il n'avoit aucun deſſein de violer la paix qui ſubſiſtoit entre les deux nations ; que l'objet de ſon expédition étoit de remettre en poſſeſſion de Sfax Méhémed-ben-Réchid, à qui cette ville appartenoit autrefois, & qui en avoit été chaſſé injuſtement ; qu'il prioit le gouverneur de lui fournir quelques troupes, pour l'aider à ſoumettre les rebelles.

Le gouverneur de Méhédié aſſembla les principaux habitans, & leur fit part des demandes du général Sicilien. Dans la premiere chaleur, tous vouloient combattre ou du moins attendre l'ennemi au pied de leur rempart. Le gouverneur, qui connoiſſoit la foibleſſe de la place, prenant la parole, leur dit : « Je ne balan-

» cerois pas un inſtant à embraſ-
» ſer le parti généreux que vous
» me propoſez, s'il ne devoit at-
» tirer ſur nous les plus grands
» malheurs. Perſonne d'entre
» vous n'ignore le triſte état dans
» lequel ſe trouve la ville. Sans
» vivres, ſans munitions, quelles
» forces oppoſerons-nous à un
» ennemi puiſſant, qui nous at-
» taquera par mer & par terre?
» Notre réſiſtance ſera inutile; la
» place ſuccombera ſous les ar-
» mes des Chrétiens, & nos fem-
» mes & nos enfans ſeront livrés
» à la fureur du ſoldat. Epargnons
» notre ſang, puiſqu'en le répan-
» dant nous ne pouvons empêcher
» la priſe de la ville, & ſauvons, en
» même tems, les gages précieux
» de notre tendreſſe, qu'elle ren-
» ferme. A Dieu ne plaiſe, cepen-
» dant, que j'adhere aux lâches

» propoſitions de nos ennemis, & » que je vous oblige à combattre » contre vos freres, en faveur des » Chrétiens : j'aimerois mieux » m'enſevelir ſous les ruines de » la place, que de ſouſcrire à » une condition ſi injuſte ; il y a » un autre moyen d'éviter les » maux dont nous ſommes me- » nacés, c'eſt de nous retirer : » abandonnons une ville que nous » ne pouvons défendre, emme- » nons avec nous nos femmes & » nos enfans, & chargeons-nous » de ce que nous avons de plus » précieux. » Le gouverneur, par ce diſcours, ramena toute l'aſ- ſemblée à ſon ſentiment. Le dé- part fut ordonné & exécuté ſur le champ. Pluſieurs habitans, qui ne purent ſe déterminer à quit- ter la ville, ſe refugierent dans les maiſons de quelques Chré-

tiens, qui étoient dans Méhédié.

Le vent contraire avoit empêché le général Sicilien de débarquer ſes troupes, & avoit favoriſé la retraite des Maures. Le tems devenu favorable, Georgi fait mettre pied à terre à ſes ſoldats, & ſe préſente devant la place. Le ſilence & la ſolitude qui y régnoient, lui deviennent ſuſpects, & lui font craindre quelque embûche. Il entre cependant, avec précaution; & ne trouvant perſonne, il va droit au palais du gouverneur, qu'il trouva tout meublé. La ville fut abandonnée au pillage, durant l'eſpace de dix heures: après ce tems, le général Chrétien fit publier par-tout qu'il accordoit la vie & les biens à tous les habitans. Quelques Muſulmans, qui s'étoient refugiés

chez les Chrétiens qui étoient dans Méhédié, parurent les premiers : ils furent traités avec douceur & avec humanité. Les autres, qui s'étoient retirés dans les environs, après avoir appris que le général ennemi gardoit fidelement ſa parole, ne tarderent pas à rentrer dans la place.

Georgi, après la priſe de Méhédié, envoya une diviſion de ſa flotte devant Sfax, & l'autre devant Sous. Cette derniere ville capitula, dès que les Chrétiens parurent. Les habitans de Sfax montrerent plus de courage, & ſe renfermerent dans la place, bien réſolus de la défendre. Les Siciliens, pour les attirer hors de leurs murailles, feignirent d'avoir peur, & ſe retirerent en déſordre. Les Maures trompés par cette retraite, qu'ils prenoient pour une

fuite, ſortirent tumultueuſement de la ville, & chargerent les ennemis qu'ils croyoient trouver en déſordre, & épouvantés. Les Siciliens firent alors volte-face, & tomberent à leur tour ſur les Maures. Ce mouvement, auquel ils ne s'attendoient pas, mit la confuſion parmi ces derniers. La plûpart fut taillé en piéces, & le reſte chercha ſon ſalut dans la fuite. Roger, qui vouloit affermir ſon autorité dans ſes nouvelles conquêtes, ordonna à ſes généraux de traiter les peuples avec humanité. Ce prince ſe trouvoit alors maître de toutes les côtes d'Afrique, depuis Tripoli juſqu'à Tunis.

La dynaſtie de Béni-Zéïri, ou des Zéïrites, ceſſa de régner en Afrique, par la retraite d'Haſan-ben-Ali, dernier prince de cette

maiſon. Les rebelles, d'un côté, & les Siciliens de l'autre, s'étoient emparé de tous ſes Etats. Cette dynaſtie occupa le trône, de-
Hég. 362. puis l'année 972 juſqu'à l'an-
Hég. 543. née 1148 (*a*), ſous neuf princes qui ſont *Zéïri*, *Iouſef*, *Caſem-Manſour*, *Badis*, *Maaz*, *Témim*, *Iaiah*, *Ali* & *Haſan-ben-Ali.*

La dynaſtie des Molathénides, ou Morabethoun, appellée par les hiſtoriens Eſpagnols *les Almoravides*, ſuccéda à celle des Zéïrites. *Marbouth*, ſignifie en Arabe une perſonne liée plus étroitement aux exercices de ſa religion.

(*a*) Les hiſtoriens Arabes font régner juſqu'à l'année 1148 Haſan-ben-Ali, quoiqu'Iouſef Taſfin, ſecond prince de la dynaſtie des Almoravides, fût déjà le maître du plus grand nombre des provinces Muſulmanes en Afrique, dès l'année 1069. Apparemment que la dynaſtie des Zéïrites conſerva quelques villes, ſous ſa puiſſance, juſqu'à l'année 1148.

gion. Ce nom fut donné à une tribu d'Arabes, qui étant sortie du pays de Hénicar, vint s'établir en Syrie, du tems d'Aboubekr, premier Calife des Musulmans. Cette tribu étant passée de la Syrie en Egypte, s'avança de-là bien avant dans l'Afrique, pénétra jusqu'à la partie la plus occidentale de ce pays, & se fixa enfin dans le désert, pour y vivre séparée des autres peuples, & pour y exercer avec plus de liberté tous les devoirs de sa religion.

Cette nouvelle colonie d'Arabes s'étendit beaucoup, en peu de tems, par le concours des nations voisines, & forma un peuple nombreux qui, au nom d'*Almoravides* ajoûta celui de *Molathémins*, à cause qu'ils avoient le visage couvert, *Molathem*

ayant cette ſignification en Arabe. La coutume de ſe couvrir le viſage, fut introduite parmi cette nation, en mémoire d'une bataille. L'armée des ennemis étant beaucoup ſupérieure à la leur, les femmes prirent les armes, & combattirent avec beaucoup de courage, le viſage voilé, ſuivant la coutume de l'Orient. Leurs maris, qui étoient à côté d'elles, furent obligés de ſe voiler également, de crainte que les ennemis ne reconnuſſent la nouvelle eſpece de milice qui les attaquoit avec tant de valeur.

La religion de ces Arabes paroît avoir été d'abord la Chrétienne, laquelle cependant dégénera peu-à-peu par le commerce qu'ils eurent avec les Mahométans, & s'effaça preſque entiérement de leur mémoire. Ils devinrent enfin des

brigands, & ne retinrent même qu'une très-legere teinture du Musulmanisme. Ils étoient dans l'ignorance la plus profonde sur tous les points de la loi, particuliérement sur la morale ; & ils croyoient avoir rempli les devoirs que prescrit l'Alcoran, en faisant quelques ablutions : du reste, ils vivoient dans la plus grande licence ; le vol, le meurtre, l'adultere régnoient parmi eux.

Djiavhar, qui étoit un des principaux chefs de cette nation, ayant été à la Mecque, fit connoissance avec un docteur appellé *Abdoullah-ben-Iassin.* Ce dernier n'oublia rien pour éclairer Djiavhar, & dissiper les ténebres dans lesquelles il étoit plongé. Djiavhar fit des progrès rapides sous un aussi habile maî-

tre. Rempli de zéle pour ſes compatriotes, il voulut leur procurer le même avantage, & engagea Ben-Iaſſin à l'accompagner en Afrique. Ce docteur fut d'abord aſſez bien reçu de ce peuple groſſier : tous l'écoutoient volontiers, tant qu'il ne leur parla que de la priere, du jeûne, de la dixme de leurs biens ; mais lorſqu'il leur déclara que le meurtrier devoit être puni de mort, qu'il falloit couper la main à celui qui vole, & que l'adultere devoit être lapidé, ils ſe révolterent & ne voulurent plus ſe ſoumettre à des loix qui leur interdiſoient les choſes qui avoient le plus d'attrait pour eux.

La tribu de Lamthouna, dont étoit Djiavhar, montra plus de docilité que les autres. Le docteur Ben-Iaſſin donna de grandes

louanges au zéle qu'elle témoignoit. Il déclara à tous ceux qui composoient cette tribu, que s'étant engagés d'obéir aux loix portées par l'Alcoran, ils étoient obligés de faire la guerre à tous ceux qui n'avoient pas voulu s'y soumettre, puisque ce livre commandoit de les exterminer. Une pareille proposition fut reçue avec joie par des gens pour qui le meurtre & le pillage avoient tant de charmes. Ils élurent aussi-tôt pour leur général Aboubekr-ben-Omar, parent de Djiavhar, & lui donnerent le titre de *prince des Musulmans*. Aboubekr, accompagné du docteur, se mit à la tête de ces nouveaux profélytes, dont il fit autant de soldats, & marcha contre ceux qui avoient refusé d'embrasser le Musulmanisme. Ben-Iassin fut tué dans le

premier combat qui fut livré ; juste récompense pour avoir excité cette guerre de religion, & avoir armé des concitoyens les uns contre les autres.

Cependant Djiavhar, au désespoir d'avoir été exclu du commandement, résolut de quitter sa tribu, & même d'abandonner une religion, pour laquelle il avoit témoigné tant d'ardeur. Aboubekr ayant pénétré son dessein, le fit arrêter. Le conseil de la nation s'assembla, pour lui faire son procès, suivant les loix du Musulmanisme, & le condamne à la mort.

Le pays, où campoient ces Arabes errans, fut désolé par la famine, l'année 1058 : pour surcroît de malheur, la mortalité se mit parmi leurs troupeaux. Ces Arabes se présenterent devant la

Hég. 450.

ville de Souffe, & conjurerent les habitans de leur donner des vivres : la grace, qu'ils follicitoient, leur fut accordée. La famine continuant toujours, ils eurent encore recours à ceux qui les avoient déjà fecouru fi généreufement ; mais leur efpérance fut trompée. Piqués au vif du refus qu'ils venoient d'effuyer, ils marcherent contre les habitans, & les attaquerent. Cette tentative ne leur réuffit pas, & ils furent battus. Aboubekr raffembla de nouvelles troupes, & vint camper fous les murailles de la ville, à la tête de deux mille cavaliers. Les habitans, au nombre de douze mille, fortent de leur ville, & attaquent les Arabes. Ces derniers, malgré leur petit nombre, les mettent en fuite,

& remportent une victoire complete.

Quelque tems après, Aboubekr se présenta devant la ville de Ségelmesse, & pria les habitans de lui donner des vivres. Une demande faite, les armes à la main, ressembloit assez à un ordre. Aussi les habitans ne douterent point qu'un refus de leur part, ne dût leur attirer une guerre fâcheuse. Ils aimerent mieux s'y exposer, que d'être réduits à périr eux-mêmes par la faim. Leur résistance fut inutile ; & après avoir été défaits, ils furent obligés d'ouvrir leurs portes au vainqueur. Aboubekr, qui préféroit le séjour du désert à celui des villes, donna le gouvernement de cette importante place à Iousef-ben-Tasfin, son parent. Par la

mort d'Aboubekr, qui arriva l'année 1069, Ioufef réunit toute l'autorité dans fa perfonne, & devint le fecond prince de la dynaftie des Almoravides. Hég. 462.

Ce nouveau fouverain, par la rapidité de fes conquêtes, augmenta beaucoup fes Etats. Il pénétra dans les provinces les plus occidentales de l'Afrique, jufques fur les bords de la mer Atlantique, & du détroit de Gibraltar : il fe rendit maître de Salé, de Séfi fur l'Océan, & de Tanger & de Ceuta fur le détroit. Ioufef avide de toute efpece de gloire, voulut encore avoir celle d'être le fondateur d'une ville qui furpaffât en grandeur toutes celles de l'Afrique : il choifit, pour la bâtir, une plaine éloignée de quatorze milles du mont Atlas. *Maroc* fut le nom qu'il donna à cette

nouvelle cité, qui devint la capitale de ſes Etats, & qui fut
Hég. 462. achevée l'année 1069. Ce prince ſe rendit maître, non ſeulement de tous les Etats Mahométans en Afrique ; mais il ſubjugua encore tous les pays qui obéiſſoient en Eſpagne aux Arabes. Ainſi, devenu voiſin des Chrétiens, il tourna ſes armes contre eux ; mais avant de rapporter des événemens auſſi intéreſſans, il faut revenir à l'hiſtoire de l'Eſpagne, que nous avons été obligés d'interrompre, pour continuer celle de l'Afrique.

Les Ommiades, comme nous l'avons déjà raconté, après avoir poſſédé l'Eſpagne, l'eſpace de trois ſiécles, s'en étoient vû dépouiller. Le luxe, la molleſſe, les tyrannies, & plus encore la négligence des derniers princes

de cette maison, qui, pour se livrer plus librement aux plaisirs, se dechargeoient sur leurs ministres du pesant fardeau du gouvernement, furent cause qu'un si beau royaume, conquis par la valeur & la sagesse de leurs ancêtres, passa en d'autres mains. Ce sont ordinairement des princes habiles & courageux qui fondent les empires; & plus souvent encore, ce sont des princes foibles & lâches qui les perdent.

Les gouverneurs des provinces, les ministres des derniers rois, enfin les principaux seigneurs parmi les Arabes, qui avoient eu assez d'ambition ou de force, pour s'emparer de quelques villes, s'étoient érigés en souverains; & l'on comptoit alors presque autant de royaumes qu'il y avoit de villes. Cordoue, To-

lede, Séville, Jaën, Lisbonne, Tortose, Valence, Murcie, Almérie, Dénia, & les isles Baléares avoient leurs princes particuliers. Aboul-Harrem-Djuhour, qui avoit été ministre d'Iaiah, s'empara de Cordoue. Les citoyens de cette ville eurent tout lieu de regretter leurs anciens souverains. Aboul-Harrem, pour affermir sa nouvelle domination, & pour s'attacher de plus en plus les gens de guerre, dépouilla les habitans de tous leurs biens qu'il distribua à ses soldats. Il poussa l'inhumanité jusqu'à leur ôter la seule consolation qui reste aux malheureux, qui est celle de déplorer leurs maux. La moindre plainte, qui leur échappoit, étoit punie par les tourmens les plus affreux. La mort de ce tyran, qui
1043. arriva l'an 1043, leur faisoit

eſpérer un ſort plus doux ; mais Méhémet-ben-Djuhour, ſon fils, appeſantit encore le joug qui leur avoit été impoſé. Ils n'eſpéroient plus voir la fin des maux dont ils étoient accablés, lorſque Méhémed-ben-Abad, roi de Séville, s'empara de Cordoue, & fit périr Ben-Djuhour. Ben-Abad étoit, avant la chûte des Ommiades, un des principaux citoyens de Séville ; ſes manieres populaires, & plus encore ſes largeſſes, lui avoient gagné les cœurs de tous les habitans qui l'avoient reconnu pour leur ſouverain. Perſonne ne l'égaloit dans le grand art de gouverner les peuples, & ne ſçavoit, comme lui, tempérer la ſévérité par la douceur, & allier la dignité du commandement avec l'affabilité. Il ajoûta au royaume de Séville

celui de Cordoue, après en avoir dépoſſédé Ben-Djuhour.

Cependant la ville de Tolede n'avoit pas eſſuyé moins de révolutions. Les habitans de cette ville s'étant ſoulevés contre leur prince légitime, mirent à ſa place Ben-Naïs. Sa nouvelle domination ne dura pas long-tems; & il fut chaſſé par Iſmaël-ben-Abdoulrahman. Celui-ci éprouva bientôt le même ſort, & fut obligé de s'enfuir de Tolede, à l'approche de Ben-Emir-ben-Zilnoun-el-Havari. Ce dernier, plus heureux que ceux qui l'avoient précédé, ſçut ſe maintenir dans ſa nouvelle conquête, & la tranſmettre à ſon fils Mamoun. On paſſe ſous ſilence les autres dynaſties qui s'établirent en Eſpagne après les Ommiades, tels que les Béni-Naſar, les Béni-el-Gani, & tant

d'autres dont les Etats ſe bornoient à deux ou trois villes, outre que cela ne feroit qu'embrouiller cette partie de l'hiſtoire qui eſt déjà aſſez obſcure par elle-même. Les princes de ces dynaſties jouerent un trop petit rôle, pour que l'on faſſe mention d'eux, & ils ne tarderent pas à ſubir le joug des Chrétiens ou des Africains. Les rois de Séville eux-mêmes, & ceux de Cordoue, quoique plus puiſſans, ne purent réſiſter à Ioufouf-Tasfin, ſecond prince de la dynaſtie des Almoravides, qui s'empara de leurs Etats. Celui de Tolede fut conquis par Alfonſe le Grand; mais avant tout, il ne ſera pas inutile de faire connoître les princes Chrétiens, qui partageoient alors l'Eſpagne, avec les Arabes.

Sanche le Grand, roi de Caſ-

tille, d'Aragon & de Navarre, divisa, avant de mourir, ses Etats entre ses enfans. Garsias, qui étoit l'aîné, eut la Navarre & le duché de Cantabrie. La Castille devint le partage de Ferdinand, son second fils. Suprasbe & le pays de Ribargosa furent l'apanage de Consalve. Ramire, né d'une maîtresse de Sanche, eut l'Aragon. Tel fut le partage que fit Sanche à ses enfans. D'un autre côté, Vérémond, fils d'Alfonse III, régnoit à Léon. La Catalogne obéissoit à Raimond, comte de Barcelone. L'ambition ne tarda pas à désunir les enfans de Sanche, & à les armer les uns contre les autres. Comme les Arabes prirent part à cette guerre, nous ne pouvons nous empêcher de rapporter les différens événemens qu'elles occasionnerent.

Garſias, roi de Navarre, étant allé à Rome, Ramire crut que l'inſtant étoit favorable pour s'emparer des Etats de ſon frere. Il fit une ligue avec les rois Maures, de Tolede, de Saragoſſe & d'Hueſca, & s'empara de Tafalla, dans la haute Navarre. Rien ne peut exprimer l'indignation de Garſias, à ces triſtes nouvelles. L'impatience de ſe venger de ſon frere, lui fait précipiter ſon retour. Il fait prendre les armes à tous ſes ſujets, & oblige Ramire à abandonner la Navarre. Il l'attaque à ſon tour dans ſes Etats, & lui enleve le royaume d'Aragon. Tandis que les deux freres avoient les armes à la main, Vérémond, roi de Léon, déclare la guerre à Ferdinand, roi de Caſtille, & ravage ſes frontieres. Ce dernier ſe met à la tête de ſes

troupes, & va préſenter la bataille à ſon ennemi. Les deux armées ſe trouverent en préſence, ſur les bords du Carrion. Vérémond, jeune & bouillant de courage, s'élance au milieu des bataillons & cherche Ferdinand pour le combattre ; tandis qu'il veut le joindre, il eſt percé d'un coup de lance, & eſt renverſé de ſon cheval. Sa mort termina le combat, & fixa la victoire du côté de Ferdinand. En prince habile, il en ſçut profiter & s'empara des Etats de Vérémond ;
Hég. 430. cette bataille ſe donna, l'an 1038.

Ferdinand, que la réunion des deux royaumes de Léon & de Caſtille, rendoit le plus puiſſant de tous les rois qui étoient en Eſpagne, ſoit Maures, ſoit Chrétiens, réſolut d'attaquer les Arabes. Il leur fit bientôt ſentir la

ſupériorité de ſes forces. Il les ſurprit tandis qu'ils étoient occupés à ravager les frontieres des Chrétiens, & en fit un carnage affreux. Après avoir diſſipé leur armée, il s'empare de Séna & de Gane; il aſſiége enſuite la ville de Viſcé dans le Portugal & l'emporte d'aſſaut. L'année ſuivante ne lui fut pas moins glorieuſe : il aſſiégea & prit Conimbre; delà tournant ſes armes contre le roi Maure de Tolede, il s'empara d'Aquilaria, de Verlanga, & pénétra juſqu'à Madrid. Mamoun, roi de Tolede, effrayé de la rapidité de ſes conquêtes, & craignant la perte entiere de ſon royaume, acheta la paix à force d'argent, & ſe ſoumit à payer un tribut annuel. Les rois Maures de Portugal, de Séville & de Saragoſſe furent forcés de

ſe ſoumettre à la même condition.

Les Arabes ſupportoient impatiemment le joug que l'on venoit de leur impoſer : ils ſe rappelloient, avec douleur, leur grandeur paſſée, & rougiſſoient de recevoir maintenant la loi de ceux, auxquels ils la donnoient autrefois. Le grand âge de Ferdinand, les fatigues eſſuyées à la guerre, ſon tréſor épuiſé, parurent aux Arabes des circonſtances favorables pour briſer leurs chaînes. Ils refuſerent de payer le tribut, & ſe préparerent à la guerre. Ferdinand, toujours infatigable, malgré ſa vieilleſſe, les prévint, entra dans leur pays qu'il ravagea, & ramena ſon armée triomphante & enrichie des dépouilles des ennemis. Ce
Hég. 458. grand prince mourut, l'an 1065.

Ses enfans partagerent entr'eux ſes Etats. Sanche, qui étoit l'aîné, devint roi de Caſtille. Le royaume de Léon, avec une partie des Aſturies, échut à Alfonſe. Garſias eut la Galice avec cette partie du Portugal, que ſon pere avoit enlevée aux Arabes. L'ambition arma bientôt ces princes les uns contre les autres. Sanche, comme l'aîné, prétendit que tous les Etats de ſon pere devoient lui appartenir. Il attaqua ſon frere Alfonſe, &, après l'avoir vaincu, le força de prendre l'habit de moine. Alfonſe eut le bonheur de s'échapper du monaſtere où il étoit renfermé, & de ſe refugier auprès de Mamoun qui le reçut en roi.

Sanche, après avoir détrôné ſon frere, tourna ſes armes contre Garſias, ſon cadet. Celui-ci

trop foible pour lui réſiſter, ſe ſauva avec trois cens hommes dans la partie du Portugal ſoumiſe aux Arabes. Il les excita envain à déclarer la guerre à Sanche. Pour ſe venger de leur refus, il ſe mit à ravager leurs terres. Ce prince fut pris les armes à la main, & conduit à ſon frere, qui le renferma dans la fortereſſe de Lima. Sanche, peu content d'avoir depouillé ſes freres, voulut encore enlever à Urraca, ſa ſœur, quelques villes que ſon pere lui avoit données en apanage. Son ambition lui devint fatale, & il fut tué par trahiſon au ſiége de Zamora.

Dès qu'Alfonſe eut appris la mort de Sanche, qui arriva l'an-
Hég. 466. née 1073, il en fit part à Mamoun, roi de Tolede, auprès duquel il s'étoit refugié. Ces deux

monarques ſe jurerent une amitié éternelle. Le roi de Tolede accompagna par honneur ſon hôte juſques ſur la frontiere, & le renvoya dans ſes Etats, comblé de préſens, & pénétré de reconnoiſſance. Le roi Chrétien ne tarda pas à lui donner des preuves de celle qu'il conſervoit pour lui. Ben-Abad, roi de Cordoue, ayant attaqué Mamoun, Alfonſe vola à ſon ſecours, vainquit Ben-Abad, & ravagea ſes Etats.

Nous avons été obligés d'interrompre l'hiſtoire des princes Arabes d'Eſpagne, pour raconter ce qui s'étoit paſſé parmi les Chrétiens. Nous allons maintenant la reprendre. Méhémet-ben-Abad, roi de Séville & de Cordoue, après avoir régné près de vingt-ſix ans, mourut l'année 1058. Hég. 450.
Abi-Umer-Abad, ſon fils, lui

ſuccéda. Les hiſtoriens Arabes diſent que ce prince étoit fort renommé pour ſon courage & pour ſa liberalité. L'anecdote, qu'ils rapportent de lui, prouve qu'il manquoit quelquefois de prudence. Un jour ce prince avoit traité les principaux ſeigneurs de ſa cour; le repas fut pouſſé aſſez avant dans la nuit; & le vin, malgré la défenſe de l'Alcoran, n'y fut pas épargné. Quand les convives ſe furent retirés, Ben-Abad monte à cheval, ſuivi d'un ſeul domeſtique, & prend la route de Carmone. Cette ville étoit ſous la domination d'Ishak-ben-Seuléïman-el-Berzali, ennemi déclaré du roi de Cordoue, & avec lequel il étoit actuellement en guerre. Ben-Abad, à qui les fumées du vin avoient fait oublier une circonſtance auſſi intéreſ-

ſante pour lui, frappe à la porte de la ville. La ſentinelle court au palais d'Iſhak, & lui apprend que le roi de Cordoue, accompagné d'une ſeule perſonne, eſt à la porte de Carmone, & demande à entrer dans la place. Ishak étoit alors à table, avec les principaux de la ville ; il ſe leve avec précipitation, va au-devant du prince, & le conduit dans ſon palais : à peine eſt il entré, qu'il fait ſervir de nouveaux mets ; la joie, le plaiſir ſemblent animer tous les convives. Ben-Abad, cependant, revenu à lui même, eſt étonné de ſe trouver au milieu de ſes plus cruels ennemis : le danger, qu'il court, ſe préſente tout-à-coup à ſon eſprit, & le glace d'horreur. Il prend le parti de diſſimuler, & s'efforce de ſurpaſſer les autres en gaieté. Quel-

que tems après, il contrefait l'homme endormi, & paroît se laisser aller au sommeil. Les convives saisissent cet instant, & pressent Ishak de faire périr un ennemi qui est venu lui-même se livrer à sa vengeance. Un des principaux seigneurs de Carmone, appellé *Méad-Ibis-Couvé*, bien loin d'adhérer à leur avis, le combat avec chaleur. Il fait sentir à Ishak, que c'est une lâcheté horrible de faire périr un homme sans défense, & avec lequel il venoit de boire & de manger; que son nom deviendroit en exécration à toutes les tribus Arabes, pour avoir violé les droits sacrés de l'hospitalité. Ben-Abad ne dormoit pas si bien, qu'il n'entendît tout ce qui se disoit. Ce prince, pour ne point donner le tems à ses ennemis de décider

la queſtion agitée, & pour profiter de l'impreſſion favorable qu'avoit faite ſur leurs eſprits, le diſcours de Méad, s'éleve ſur le champ, & prend congé des convives. Avant de les quitter, il les prie d'envoyer quelqu'un, de leur part, à Séville, pour recevoir les préſens qu'il leur deſtinoit. Ceux qui, un inſtant auparavant, délibéroient de le faire périr, l'accompagnent juſqu'à la porte. Le roi de Cordoue fut fidele, le lendemain, à acquitter les engagemens qu'il avoit pris la veille; & il envoya des eſclaves de l'un & l'autre ſexe, des chevaux de prix, & de riches étoffes à tous ceux qui s'étoient trouvés avec lui chez Is'ak. Il ne ceſſa, pendant ſix mois entiers, de les combler de bienfaits, & de leur donner des marques d'a-

mitié, d'autant plus fortes qu'elles étoient ſimulées. Quand ce tems fut écoulé, il les invita à Séville, pour traiter, diſoit-il, ceux qui l'avoient ſi bien reçu à Carmone. Ils y vinrent au nombre de ſoixante. Ce prince, au premier abord, ne leur épargna pas les démonſtrations de la joie la plus vive, & leur fit l'accueil le plus gracieux. Il les invita, ſuivant l'uſage du pays, à prendre le bain, avant de ſe mettre à table : à peine furent-ils entrés, que des ouvriers, qui avoient été apoſtés, en murerent la porte. Ces infortunés y périrent, après avoir lutté long-tems contre la mort. Ce prince qui, ſous quelque prétexte, avoit empêché Méad d'entrer dans le bain avec les autres, le fit venir, & lui dit qu'après avoir ſatisfait ſa vengeance, il vou-

loit payer le prix qu'il devoit à la reconnoiſſance. Dans le deſſein de pouvoir mieux lui témoigner celle qu'il conſervoit pour lui, il l'engagea de reſter à Séville, où il lui aſſigna des revenus conſidérables. Ce prince, avant ſa mort, qui arriva l'an 1067, recommanda Méad, par ſon teſtament, à Méhémet ſon fils & ſon ſucceſſeur.

Mamoun, roi de Tolede, qui avoit reçu ſi généreuſement Alfonſe, mourut l'année 1077. Haccham, ſon fils, monta ſur le trône : il cultiva, à l'exemple de ſon pere, l'amitié d'Alfonſe, & vécut toujours avec lui dans la plus parfaite intelligence. C'étoit un prince ſage, habile, plein d'équité, & dont le régne fut trop court pour le bonheur de ſes ſujets. Iaiah, ſon frere & ſon ſuc- Hég. 470.

ceſſeur, étoit d'un caractere bien différent. Cruel, féroce, inſatiable de plaiſirs, il paroiſſoit n'être monté ſur le trône, que pour ſe plonger plus librement dans toute ſorte de voluptés : il n'y avoit pas d'aſyle aſſez ſûr pour la beauté & la pudeur, & les femmes des plus nobles citoyens n'étoient pas à l'abri de ſes lâches entrepriſes. Une conduite auſſi odieuſe lui attira la haine de ſes ſujets, tant Chrétiens que Muſulmans : tous reſpiroient également la vengeance, & ſoupiroient après l'inſtant de leur liberté. Les déſordres d'Iaiah allant toujours en augmentant, ils conjurerent Alfonſe de prendre les armes contre un prince qui étoit indigne d'en porter le nom. Ils lui repréſenterent qu'Iaiah ne mettoit plus de bornes à ſa cruauté & à

ſes infâmes entrepriſes ; qu'il leur étoit indifférent à qui ils obéiſſent, pourvu qu'ils fuſſent délivrés d'un tyran ; que s'il ne vouloit pas accepter leur propoſition, ils imploreroient le ſecours des Arabes d'Afrique. Alfonſe étoit incertain du parti qu'il devoit prendre : l'éclat d'une nouvelle couronne l'éblouiſſoit ; mais il n'oſoit l'enlever au fils de celui qui l'avoit reçu ſi humainement lui-même, tandis qu'il étoit fugitif, & qui l'avoit placé, pour ainſi dire, ſur le trône. Enfin l'ambition l'emporta, & fit taire la voix de la reconnoiſſance.

Ce prince ſe prépare à la guerre, & entre en campagne, l'année 1079. Iaiah, qui n'avoit pas des Hég.472. forces égales à lui oppoſer, abandonna toutes les villes de ſon royaume, pour ſauver la capitale.

Le roi Chrétien, après avoir ravagé les environs de Tolede, arraché les moiſſons, & coupé les arbres, forma enfin le ſiége de
Heg.478. cette fameuſe ville, l'an 1085. Iaiah, à la vue du danger qu'il couroit, réveillé du ſommeil létargique où il avoit été plongé juſqu'alors, ſe prépara à faire une vigoureuſe défenſe. Il n'ignoroit pas que l'amour des peuples, qui eſt le plus ferme ſoutien d'un empire, lui manquoit; mais la ſituation de la place qui étoit preſque inacceſſible, ſes fortifications, & plus encore une garniſon nombreuſe, le raſſûroient, & lui faiſoient eſpérer que les Chrétiens échoueroient dans leur entrepriſe. Tolede eſt bâtie dans un terrein inégal, & environné, de tous côtés, de hauts rochers, à travers leſquels le Tage ſe pré-

cipite. Le côté du Septentrion, qui étoit le ſeul par où l'on pouvoit approcher de cette ville, étoit revêtu d'une double muraille fort élevée. Alfonſe diviſa ſon armée en ſept corps, qui formerent ſept camps autour de la place: par ce moyen, la ville ſe trouva ſi étroitement bloquée, qu'il ne pouvoit y entrer ni en ſortir perſonne. La nouvelle d'un ſiége auſſi fameux y attira un grand nombre de volontaires. Sanche, roi d'Aragon & de Navarre, y vint en perſonne, à la tête d'un corps de troupes: les François, voiſins des Eſpagnols, y accoururent en foule, pour partager les périls & la gloire de cette guerre. L'Italie, l'Allemagne comptoit pluſieurs de ſes ſoldats ſous les enſeignes d'Alfonſe. Ce prince avoit beſoin d'un ren-

fort auſſi conſidérable. Il battoit la place, depuis long-tems, avec les béliers & les autres machines que l'art avoit alors inventées. Quoiqu'une partie des murailles fût abbatue, la ville ſe défendoit par ſa ſituation & par ſes dehors eſcarpés & inabordables ; il falloit, outre cela, faire venir les convois de fort loin, & à travers mille dangers ; & la maladie commençoit à ſe faire ſentir dans l'armée Chrétienne.

L'état des aſſiégés étoit encore plus triſte. Ils éprouvoient depuis long tems, toutes les horreurs de la famine la plus affreuſe : ils avoient commencé par manger les chevaux, les mulets ; cette reſſource leur ayant manqué, ils étoient réduits à ſe nourir des alimens les plus vils. Les citoyens de cette grande ville, laſſés des

maux qu'ils ſouffroient, entourent tumultueuſement le palais d'Iaiah, &, par des cris redoublés, le preſſent de prévenir les ſuites fâcheuſes d'un aſſaut, par une prompte compoſition. Iaiah leur répondit qu'il connoiſſoit auſſi-bien qu'eux toutes les douceurs de la paix, & combien elles étoient préférables aux horreurs de la guerre; qu'ils priſſent bien garde cependant, que ſous l'extérieur de la paix, ils n'embraſſaſſent la ſervitude; que la paix conſiſtoit dans la liberté qui eſt le premier de tous les biens; que la mort même étoit moins terrible que la ſervitude. Il leur repréſenta les Chrétiens manquant de vivres, les maladies ravageant leur camp, & leurs troupes decouragées. Il les aſſura que s'ils vouloient avoir patience en-

core quelques jours, ils verroient leurs ennemis abandonner le pied de leurs murailles, & lever honteusement le siége. Ce discours du roi, loin de calmer les esprits, excita de nouveaux murmures ; & ils le menacerent d'ouvrir les portes aux Chrétiens, s'il ne se déterminoit à traiter de la reddition de la place.

Ce prince malheureux, voyant qu'il ne pouvoit ramener les esprits, envoya deux de ses deux officiers dans le camp d'Alfonse : ils tâcherent, suivant leurs instructions, de toucher ce monarque. Ils commencerent par déplorer le malheur d'Iaiah, qui se voyoit poursuivi par les armes des Chrétiens, sans les avoir provoqués, & rappellerent à Alfonse les bienfaits qu'il avoit reçus dans cette même ville qu'il vou-

loit détruire. Ils lui demanderent s'il auroit le courage d'abbatre ces murs qui lui avoient servi autrefois d'asyle, & offrirent enfin de lui payer tribut, à condition qu'il leveroit le siége.

Alfonse inébranlable dans la résolution qu'il avoit prise, leur déclara qu'il ne vouloit pas entendre parler de paix, à moins qu'on ne lui livrât la ville ; que si, par une téméraire défense, ils s'opiniâtroient plus long-tems, il mettroit tout à feu & à sang. Pendant cette négociation, qui dura plusieurs jours, la famine augmenta dans Tolede. Enfin Iaiah pressé de nouveau par les clameurs du peuple, renvoya les députés au camp du roi. Les principaux articles de la capitulation contenoient qu'on remettroit la place à Alfonse ; qu'Iaiah, ainsi

que les Arabes qui voudroient le ſuivre, pourroient ſe retirer à Valence ou dans telle autre ville qu'ils jugeroient à propos ; qu'il leur ſeroit libre d'emporter avec eux leurs effets ; que les Maures, qui reſteroient dans Tolede, ſeroient conſervés dans la liberté de leur religion, & la poſſeſſion de leurs biens ; qu'on leur accorderoit la principale moſquée ; enfin que les impôts ſeroient les mêmes que ſous la domination des rois Maures. Iaiah forcé de ſouſcrire aux conditions que lui dictoit le vainqueur, & de ſigner un traité qui le dépouilloit de ſes Etats, choiſit la ville de Valence pour ſa retraite. Tandis que ce prince infortuné ſortoit de Tolede, Alfonſe y entroit en triomphe. C'eſt ainſi que cette capitale, après avoir été 372 ans ſous

J.C. 1085.
Hég. 478.

la domination des Maures, retourna au pouvoir des Efpagnols. Alfonfe refta quelque tems dans fa nouvelle conquête, tant pour en réparer les fortifications, que pour la peupler de Chrétiens, fur la fidélité defquels il pût compter. Le parti avantageux, qu'il faifoit à ceux qui vouloient y fixer leur féjour, y en attira un nombre affez grand, pour le raffurer contre les entreprifes des Arabes qui étoient reftés dans cette ville, & de la part defquels il redoutoit quelque trahifon.

Autant la conquête de Tolede confterna les Arabes, autant elle releva le courage des Chrétiens. Alfonfe, depuis cet événement, ne fe propofoit pas moins que de mettre fous le joug tous les princes Mahométans qui étoient en Efpagne, & de s'emparer de leurs

Etats. Ses premiers ſuccès lui en faiſoient eſpérer de plus grands, & il ne croyoit pas que rien fût capable d'arrêter le progrès de ſes armes. Pour inſpirer plus de terreur aux Muſulmans, il réſolut de déclarer la guerre à Méhémed-ben-Abad, roi de Cordoue & de Séville, qui étoit le plus puiſſant de tous les princes Arabes.

Alfonſe ne doutoit point que, s'il étoit aſſez heureux pour le vaincre, les autres rois Maures, intimidés par la défaite d'un prince plus fort qu'eux, n'allaſſent au-devant de lui prendre des chaînes.

Le monarque Eſpagnol, avant que de commencer les hoſtilités, voulut tenter la voie de la négociation. Le Juif Selbib, miniſtre de ce prince, partit pour Cor-

doue, avec une ſuite de cinq cens cavaliers. Il avoit ordre de ſommer Abad de remettre à Alfonſe toutes les forteresſes & toutes les villes qu'il poſſédoit, &, en cas de refus, de lui déclarer la guerre. Selbib ayant été introduit à l'audience du roi Maure, lui fit part du ſujet de ſa miſſion. Rien ne peut exprimer l'indignation du roi de Cordoue. Dans le premier mouvement de ſa fureur, il fit arracher les yeux à l'envoyé, & il fit maſſacrer les cinq cens Chrétiens, qui l'accompagnoient.

Abad, après ce coup d'éclat, vit bien que l'orage alloit fondre ſur ſa tête. Pour tâcher de le détourner, il aſſembla les gens de loi & les principaux ſeigneurs de Cordoue, & leur apprit les prétentions d'Alfonſe & la réponſe qu'il y avoit faite. Il leur

repréſenta le triſte état où étoient réduits les Muſulmans en Eſpagne. Il leur rappella leur grandeur paſſée, & compara, avec douleur, ces tems heureux où tout étoit ſoumis à leur loi, avec l'inſtant préſent où ils ſe voyoient aſſujettis à un tribut honteux : il entra enſuite dans le détail des pertes qu'ils avoient faites, la priſe de Tolede & de tant d'autres villes, la mort de tant de Muſulmans, la priſon des uns l'exil des autres. Il leur dit qu'ils ſuccomberoient enfin ſous les armes d'une puiſſance auſſi formidable, s'ils n'appelloient à leur ſecours les Muſulmans d'Afrique. Toute l'aſſemblée applaudit au ſentiment du roi : la plûpart même offrirent généreuſement de partager leurs biens avec les Africains, pourvu qu'ils vouluſſent

les aider à briſer les fers qu'on leur préparoit. Abdoullah-ben-Méhémed, Cadi de Cordoue, fut d'un avis contraire ; c'étoit un homme prudent, conſommé dans les affaires, & qui prévoyoit de loin les événemens. Il annonça au roi de Cordoue les maux qu'il alloit attirer ſur l'Eſpagne, en y introduiſant les Africains. Il lui prédit qu'il feroit la premiere victime de leur ambition, & qu'ils ſongeroient moins à faire des conquêtes ſur les Chrétiens que ſur les Muſulmans : ſoit qu'Abad aimât mieux que ſon royaume tombât entre les mains d'un prince de la même religion que lui, qu'entre celles d'Alfonſe, ou qu'il ſe flattât qu'Iouſef-Tasfin ne le détrôneroit point, il fut inébranlable dans la réſolution qu'il avoit priſe. Comme il con-

noiſſoit la dextérité du Cadi, & ſon éloquence, il le nomma en qualité d'ambaſſadeur, avec Aboubekr, ſon ſecrétaire, pour aller ſolliciter le ſecours des Africains. D'autres hiſtoriens aſſurent que ce prince alla en perſonne à Maroc; qu'après être entré dans le palais de Tasfin, & être parvenu juſqu'à la porte de ſon appartement, ſans être reconnu, il dit aux gardes : Annoncez au prince des Muſulmans, qu'Abad eſt à ſa porte. Tasfin allarmé crut que le roi de Cordoue étoit entré dans la ville avec des troupes; mais ayant appris qu'il étoit ſeul, ſa frayeur ceſſa. Abad fut reçu avec tous les honneurs qui étoient dûs à ſa dignité; & le monarque Africain lui promit de marcher en perſonne à ſon ſecours.

Ce prince ambitieux ſaiſit avec

ardeur l'occaſion de porter ſes armes en Eſpagne. Il n'ignoroit point que les plus grandes révolutions dans les empires ont ſouvent de foibles commencemens, & qu'en fait de politique, l'on ne doit rien négliger. Son deſſein, en ſecourant Ben-Abad, étoit d'entretenir l'animoſité entre les Arabes & les Chrétiens, & de les laiſſer s'affoiblir réciproquement, afin de pouvoir opprimer plus ſûrement les uns & les autres. Dès que ſa flotte fut prête, il fit voile pour l'Eſpagne. Les deux rois Maures ſe joignirent à Séville, comme ils en étoient convenus. L'armée de Ben-Abad étoit compoſée des meilleurs ſoldats qu'il y eût parmi les Arabes d'Eſpagne. Toutes les villes de ſon royaume s'étoient diſputé à l'envi la gloire

de défendre un prince qu'elles chériſſoient, & avoient armé leurs citoyens les plus courageux. Cordoue elle ſeule avoit donné quatre mille cavaliers : outre cela, ce prince avoit retiré toutes les garniſons des places fortes, bien aſſuré que ſon ſort dépendoit du ſuccès d'une bataille, & que tout étoit perdu pour lui, s'il avoit le malheur d'être vaincu. L'armée d'Iouſef ne le cédoit, ni en nombre, ni en valeur à celle d'Abad, & depuis long tems les Arabes n'avoient eu autant de forces ſur pied.

Alfonſe, de ſon côté, ſe repentoit peut-être alors, d'avoir excité une guerre dont le ſuccès pouvoit lui devenir funeſte : il ne ſe laiſſa cependant pas abbatre par la crainte, & prépara tout pour une vigoureuſe

défenſe. Zélaka, petite fortereſſe peu éloignée de Badajox, devint fameuſe par la bataille qui ſe livra dans ſes environs : les deux armées n'étoient plus qu'à ſix lieues l'une de l'autre, lorſque les généraux d'Iouſef-Tasfin lui repréſenterent qu'il ne devoit pas ſe fier aveuglément à Ben-Abad ; que le roi de Cordoue pouvoit s'entendre avec les Chrétiens, pour le faire périr ; qu'enfin il étoit de la prudence de le faire avancer le premier. Ces ſoupçons, qui n'étoient pas deſtitués de vraiſemblance, firent impreſſion ſur l'eſprit d'Iouſef : il ordonna à Ben-Abad d'attaquer ſeul les ennemis, en l'aſſurant qu'il ne tarderoit pas à le ſuivre. Comme les Arabes étoient campés derriere une montagne qui les déroboit à la vue des Chrétiens ;

Alfonſe voyant avancer Ben-Abad, crut qu'il étoit ſuivi de l'armée entiere, & qu'Iouſef étoit avec lui.

La nuit, qui approchoit, empêcha les deux armées de commencer le combat : à la pointe du jour, Alfonſe croyant ſurprendre les Arabes, s'avance en ordre de bataille ; les ennemis l'attendoient de pied ferme. Chaque nation, ſoutenue de la vue & de l'exemple de ſes ſouverains & de ſes généraux, ſe battit long-tems avec une égale fureur. Ben-Abad qui, s'il étoit vaincu, devoit perdre ſa couronne, ſe ménageoit auſſi peu que le moindre ſoldat. Ce prince reçut deux bleſſures à la tête, & eut trois chevaux tués ſous lui. Enfin les Chrétiens, après des efforts extraordinaires, enfoncerent les Arabes, & les obligerent

gerent à reculer en désordre. Alfonse croyoit être victorieux ; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il apperçut Iousef qui s'avançoit à la tête de ses troupes, & qui se disposoit à le charger ! Ben-Abad, d'un autre côté, voyant les Africains en marche, rallie ses soldats & les ramene contre l'ennemi. Il fallut livrer un second combat. Les Espagnols accablés de fatigue, & affoiblis par les pertes qu'ils avoient déjà faites, ne purent soutenir le choc des deux armées réunies ; tous se débandent & cherchent à éviter la mort & l'ennemi. En vain Alfonse veut tenir ferme, & rallier ses troupes dispersées : il fut lui-même blessé, & peu s'en fallut qu'il ne fût pris ; plusieurs cavaliers Arabes avoient déjà saisi la bride de son cheval. Enfin ce

prince voyant que tout étoit perdu, prit le parti de se retirer.

Des chameaux venus d'Afrique, & enharnachés de maniere que leur bosse paroissoit encore plus élevée qu'elle ne l'est naturellement, contribua beaucoup au gain de cette bataille. Les chevaux Espagnols, effarouchés par la vue de ces animaux qu'ils voyoient pour la premiere fois, reculoient, au lieu d'avancer, & mirent le désordre dans la cavalerie Chrétienne, qui faisoit la principale force de l'armée. Parmi les troupes d'Iousef, un corps de cavalerie, composé de quatre mille Noirs, se distingua beaucoup, & donna les preuves de la plus haute valeur; ce furent eux qui blesserent Alfonse, & qui penserent le faire prisonnier. Cette bataille se donna un vendredi dixième jour

de la lune de Ramadan, l'année de l'hégire 480, & de J.C. 1087.

Abad, après cette victoire, invita Ioufef à venir à Séville, avec les principaux officiers de fon armée, pour fe repofer des fatigues de la campagne. Les courtifans du monarque Africain, enchantés de la beauté de l'Efpagne, fongerent, avec douleur, que bientôt ils feroient obligés d'abandonner un climat fi doux, pour aller habiter les fables brûlans de l'Afrique. Ils regardoient fur-tout Séville, comme le féjour le plus agréable de l'univers ; la magnificence des palais d'Abad, & des autres édifices de cette fuperbe ville. Le Guadalquivir qui baigne fes murs, & qui y portoit les richeffes & l'abondance, la plaine qui étoit couverte d'orangers, de citronniers & d'oliviers, &

dans laquelle l'on comptoit alors plus de douze mille villages, leur faisoient desirer qu'Iousef songeât à s'emparer d'un pays si délicieux. Pour lui en faire naître la pensée, ils lui représenterent combien une pareille conquête lui seroit glorieuse, &, en même tems, combien elle lui seroit avantageuse par les richesses immenses qui étoient en Espagne. Ce prince, qui méditoit depuis long-tems cette invasion, n'avoit pas besoin d'y être excité; mais comme il jugeoit qu'il n'étoit pas encore tems de l'entreprendre, il ne laissa pas pénétrer à ses courtisans le projet qu'il avoit formé.

Tandis qu'Abad étoit avec Iousef, & qu'il inventoit, à chaque instant, de nouvelles fêtes, pour divertir le monarque Africain, un Arabe demanda une audience

particuliere à Abad, en lui disant qu'il avoit quelque chose de la derniere importance à lui communiquer. Dès qu'il se vit seul avec Abad, il se prosterna devant lui, & lui dit : « Je viens, en qua-
» lité d'un de vos sujets, vous
» donner des preuves de la fidé-
» lité que je vous ai vouée. Je
» n'ignore point qu'un sujet, aussi
» peu considérable que moi, ne
» doit point donner des conseils
» à son prince ; mais il est des
» instans critiques où l'on doit
» passer par-dessus toutes les ré-
» gles. J'ai découvert que les
» courtisans d'Iousef font leurs
» efforts, auprès de ce monarque,
» pour l'engager à vous détrôner.
» Ils réussiront, sans doute, à lui
» faire approuver un projet qui
» flatte si fort son ambition. Ce
» Sultan n'a déjà donné que trop

» de marques de celle dont il eſt
» poſſédé ; & il ne vous traitera
» pas avec plus d'égards que les
» princes d'Afrique, qu'il a dé-
» pouillés de leurs Etats, les uns
» après les autres. Il a des armées
» nombreuſes & aguerries ; &
» c'eſt un ennemi bien plus re-
» doutable pour vous, que ne l'eſt
» le roi Alfonſe. La derniere dé-
» faite de ce prince, la crainte
» où il eſt de ſubir lui-même le
» joug des Africains, auront beau-
» coup contribué à diminuer ſes
» prétentions, & l'auront diſpoſé
» à écouter, de votre part, des
» propoſitions raiſonnables de
» paix. Il faut traiter ſecrétement
» avec ce prince Chrétien, vous
» rendre maître enſuite de la per-
» ſonne d'Iouſef, tandis qu'il eſt
» en votre pouvoir, & ne point
» le relâcher, qu'il n'ait renvoyé

» toutes ſes troupes en Afrique,
» & qu'il n'ait donné quelqu'un
» de ſes enfans en ôtage : il ſe
» ſoumettra ſans peine à toutes
» les conditions que vous lui im-
» poſerez, trop heureux de pou-
» voir recouvrer la liberté. Vous
» pourrez armer enſuite une
» flotte, pour empêcher ce mo-
» narque de remettre pied en
» Eſpagne. Alfonſe, & les autres
» rois Chrétiens, qui ne redou-
» tent pas moins que vous la puiſ-
» ſance des Africains, réuniront
» volontiers leurs vaiſſeaux avec
» les vôtres, pour éloigner des
» côtes d'Eſpagne ces redouta-
» bles voiſins. C'eſt l'unique
» moyen qui vous reſte, pour évi-
» ter le triſte ſort qui vous me-
» nace. Si vous ne ſuivez pas le
» conſeil que mon zéle me dicte
» pour vous, vos malheurs vous

» en feront repentir un jour ; &
» vous ferez cauſe de tout le
» ſang qui ſera verſé.

Abad ne put s'empêcher d'approuver le conſeil que lui donnoit ce ſujet fidele. Il balança même, pendant quelque tems, s'il ne devoit pas ſur le champ profiter de l'occaſion, que lui préſentoit la fortune, de ſe délivrer d'un ennemi dangereux ; mais l'horreur d'un traitement auſſi indigne, fait à un prince qu'il avoit lui-même appellé à ſon ſecours, & auquel il avoit donné ſa foi, & la crainte qu'une pareille infidélité n'attachât une honte éternelle à ſa mémoire, l'empêcherent d'employer le ſeul moyen qui auroit pu détourner les malheurs où il tomba dans la ſuite.

Ioufef, après avoir reſté quel-

que tems à Séville, reprit la route d'Algésire, d'où il fit voile pour l'Afrique. Ce prince, l'année suivante, aborda de nouveau en Espagne. Ben-Abad roi de Séville, & Abdoullah-Telkin roi de Grenade, allerent à sa rencontre, à la tête des troupes qu'ils avoient rassemblées. Ces trois princes formerent, de concert, le siége de Lebta, ville forte, appartenante aux Chrétiens. Si la place fut attaquée avec vigueur, elle fut défendue avec encore plus de courage. Les Arabes, après avoir resté plusieurs mois devant cette forteresse, sans pouvoir s'en rendre les maîtres, furent enfin obligés de se retirer. Ioufef, avant de s'embarquer pour l'Afrique, voulut voir le royaume de Grenade; un pareil hôte étoit dangereux, & Abdoullah en fit bien-

tôt la triste expérience. Iousef enchanté de la beauté de ce pays, ou plutôt s'abandonnant aux mouvemens de son ambition, ne tarda pas à détrôner Abdoullah, & à s'emparer de ses trésors. Pour mieux assûrer sa nouvelle conquête, il mit une forte garnison dans la ville de Grenade & dans les autres places de ce royaume, & emmena avec lui en Afrique Abdoullah & ses freres.

La prise de Cordoue dessilla les yeux de Ben-Abad. Il se rappella ce qui lui avoit été prédit par le Cadi de Cordoue; & il se repentit de ne s'être pas saisi de la personne d'Iousef, comme lui avoit conseillé ce sujet fidele qui vint le trouver exprès à Cordoue; mais il n'étoit plus tems; & la foudre, qui grondoit depuis longtems sur sa tête, étoit enfin prête

à l'écraser. Ioufef aborda en Efpagne, pour la troifième fois, à la tête d'une armée redoutable, l'année 1091. Il marcha droit à Séville, ne doutant point que Hég. 484. la perte de la capitale n'entraînât celle de tout le royaume. Ben-Abad s'étoit enfermé dans cette place, bien réfolu de fe défendre, ou de périr. Le fiége fut long & meurtrier, & il y eut beaucoup de fang répandu de part & d'autre. Les affiégés & les affiégeans étoient continuellement aux mains. Les Africains ne gagnoient pas un pied de terrein qui ne leur coûtât beaucoup de monde; & fouvent ils perdoient, le lendemain, ce qu'ils avoient emporté la veille, aux dépens de la vie de leurs meilleurs foldats. Ioufef, qui avoit une armée nombreufe, comptoit pour rien la

perte des hommes, pourvu qu'il pût s'emparer de la ville. Ce prince, après avoir occupé les dehors de la place, ruiné les tours, & fait une bréche considérable à la muraille, ordonna un assaut général. Les assiégés soutinrent long-tems le choc de l'armée ennemie; mais enfin accablés par le nombre, ils ne purent empêcher les Africains de pénétrer dans la ville, & de s'en rendre les maîtres. D'autres historiens assûrent que Séville ne fut point prise l'épée à la main. Suivant ce qu'ils rapportent, Abad, qui aimoit tendrement ses sujets, voulut leur éviter les malheurs d'un place emportée d'assaut. Par la capitulation qu'il fit avec Iousef, les habitans devoient conserver leur liberté & leurs biens : lui-même devoit avoir la

permiſſion de ſe retirer où il voudroit, & d'emporter avec lui ſes tréſors. Iouſef étoit un prince perfide, cruel & parjure, qui ſe faiſoit un jeu de violer les traités les plus ſolemnels, quand ils étoient contraires à ſes intérêts. Dès qu'il fut maître de Séville, il abandonna cette ville au pillage. L'infortuné Abad, les princes ſes fils, & les princeſſes ſes filles, furent chargés de chaînes, & conduits à Amad en Afrique. Iouſef qui ſçavoit combien ce prince étoit chéri de ſes ſujets, craignant qu'il ne s'échappât & ne rentrât dans ſes Etats, le fit enfermer dans une priſon affreuſe. Ce tyran pouſſa l'inhumanité juſqu'à lui refuſer quelqu'un pour le ſervir. Les filles de ce prince furent reduites à filer pour nourrir leur pere, & pour ſubſiſter

elles-mêmes. Abad, après avoir langui ſix ans, termina enfin ſes malheurs & ſa vie, l'année 1096.

Hég.490. Il laiſſa cent enfans de l'un & de l'autre ſexe. Ce prince paſſoit pour un des plus parfaits de ſon ſiécle. Il étoit juſte, libéral, plein de courage. Il aimoit ſes ſujets, dont il étoit chéri réciproquement, & qui le regardoient plutôt comme leur pere que comme leur roi. Les ſciences fleurirent ſous ſon régne. Les ouvrages qu'il a laiſſés à la poſtérité, ſoit en proſe, ſoit en vers, prouvent qu'il les cultivoit lui-même avec beaucoup d'ardeur. Les poëſies, qu'il compoſa dans ſa priſon, peignent avec force les malheurs dont il fut accablé. Il y compare ſa grandeur paſſée avec l'état d'aviliſſement où il eſt réduit, & finit par propoſer ſon exem-

ple aux rois, pour ne point se fier trop aveuglément aux faveurs de la fortune. Dans Abad finit la dynastie de Ben-Abad, qui avoit régné en Espagne l'espace de soixante ans, sous trois princes qui sont *El-Cadi-Méhémed-Ismaël*, *Abi-Umer-Abad*, & *Méhémed-Abad*. L'historien Aboubekr dit que les princes de cette maison aimoient & protégeoient les sciences, & qu'en ce point ils ne le cédoient pas aux Califes Abbassides de Bagdad.

Les Arabes d'Espagne souffroient impatiemment le joug que venoit de leur imposer Ioussef. Ils regrettoient la domination de leurs anciens souverains, & regardoient le monarque Africain comme un usurpateur. Ils lui reprochoient que son pouvoir étoit illégitime, puisqu'il ne le tenoit

point des Califes d'Orient. Il faut ſçavoir, pour l'intelligence de ce point d'hiſtoire, que divers princes, après avoir dépouillé les Califes de la plus grande partie de leurs Etats, vouloient bien leur en faire hommage, & en recevoir l'inveſtiture de leurs mains. Iouſef, pour ôter tout prétexte de révolte à ſes ſujets, & leur rendre ſon autorité plus reſpectable, envoya un ambaſſadeur à Moſtanſir-Billah, cinquième Calife des Fathimites d'Égypte. Ce prince, flatté de l'hommage d'un auſſi grand conquérant, lui accorda ſur le champ tout ce qu'il demandoit, & lui donna le titre de *prince des Muſulmans en Eſpagne.*

Si les Maures ſupportoient avec peine la domination d'Iouſef, les Chrétiens étoient encore plus allarmés des conquêtes rapides

d'un monarque qui, maître de l'Afrique & d'une grande partie de l'Efpagne, étoit en état de les accabler. Le roi Alfonfe, autrefois redoutable aux Arabes, & qui leur avoit enlevé le royaume de Tolede, commençoit à craindre pour lui-même. Il réfolut d'arrêter ce conquérant qui, comme un torrent rapide, fe répandoit par-tout, & menaçoit d'entraîner dans fon cours tout ce qui fe préfentoit devant lui.

Le roi Chrétien fait prendre les armes à tous fes fujets ; les prêtres eux-mêmes & les moines endoffent la cuiraffe. Ce prince, craignant de ne pouvoir réfifter avec les feules forces de fon royaume, appelle les François à fon fecours. Cette nation belliqueufe, excitée par le danger où étoit l'Efpagne, & brûlant du de-

ſir de ſignaler ſa valeur contre les Maures, accourt en foule, pour combattre contre l'ennemi commun. Raymond frere du comte de Bourgogne, Henri proche parent du même comte, & iſſu de Robert roi de France, & un autre Raymond allié d'Henri, & comte de Toulouſe & de S. Gilles, étoient à la tête des croiſés. Ils étoient ſuivis d'un corps de nobleſſe, plus redoutable par le courage que par le nombre. Sanche, roi d'Aragon, qui, dans un corps affoibli par les années, conſervoit encore tout le feu d'un jeune guerrier, vint auſſi partager les périls & la gloire de cette campagne.

Toutes ces troupes réunies formerent une armée nombreuſe qui pénétra dans l'Andalouſie, & ravagea cette province. Iouſef ac-

coutumé, depuis long-tems, à ne trouver perſonne qui oſât lui réſiſter, fût étonné de la hardieſſe des Chrétiens. Il marcha contre eux, bien réſolu de les combattre; mais lorſqu'il apperçut la belle ordonnance de l'armée Eſpagnole, le nombre des troupes qui la compoſoient, & plus encore l'ardeur dont elles paroiſſoient animées, il n'oſa confier au ſort d'une bataille toutes les conquêtes qu'il avoit faites juſqu'alors. Ce prince ſe vit forcé de fuir devant un ennemi ſupérieur, & de lui abandonner ſon camp. Alfonſe content d'avoir obligé les Arabes à ſe retirer, & jugeant bien qu'il ne pourroit pas long-tems retenir ſous ſes étendards une armée compoſée de nations encore plus oppoſées par le caractere & les mœurs,

que par le langage, ramena ſes troupes triomphantes & enrichies du butin qu'elles avoient fait. Cependant ce prince, qui prévoyoit que la guerre ne tarderoit pas à ſe rallumer avec plus de fureur que jamais, réſolut d'attacher à ſa fortune les ſeigneurs François qui étoient venus à ſon ſecours. Les filles de ce monarque furent deſtinées à ces princes. Henri épouſa Therèſe. Alfonſe lui donna en dot tout ce qu'on avoit enlevé aux Maures dans le Portugal, & la poſſeſſion de toutes les conquêtes qu'il pourroit y ajoûter lui-même, à condition qu'il lui en feroit hommage, & qu'il prendroit les armes, toutes les fois qu'il en recevroit l'ordre. Tels furent les commencemens du royaume de Portugal. Raymond, frere du duc

de Bourgogne, fut unie Véraca, & eut le gouvernement de la Galice. Le comte de Toulouse épousa Elvire. Comme ce comte avoit des Etats en France, & qu'il ne vouloit point se fixer en Espagne, Alfonse lui donna une somme considérable en or.

Tandis que ce prince songeoit, par des alliances avantageuses, à se fortifier contre les Maures, Sanche leur faisoit une guerre cruelle. Il étoit le premier des rois d'Aragon, qui eût osé sortir des montagnes inaccessibles qui avoient servi de retraite à ses prédécesseurs, pour s'étendre dans la plaine. Il avoit pris plusieurs places considérables sur les Arabes, entr'autres, Balbastre, ville située sur les bords du Véro. Abdoulrahman, prince d'Huesca, s'étoit vu dépouiller de presque J.C. 1094 Hég. 487.

tous ſes Etats par Sanche ; & il venoit de perdre Montaragon, ville peu éloignée d'Hueſca. Sanche, après avoir pris cette place, y avoit ajoûté de nouvelles fortifications, & y avoit mis une garniſon qui harceloit continuellement les habitans d'Hueſca. Enfin ce prince mit le ſiége de-
Hég.488. vant cette capitale, l'année 1095. Les collines, qui environnoient cette ville, furent garnies de troupes, pour empêcher qu'il n'y entrât du ſecours. Les habitans ſe défendoient avec courage, & le ſiége duroit depuis long-tems. Tandis que Sanche, dans l'impatience de prendre cette ville, étoit allé reconnoître un endroit foible des murailles, une fléche décochée de la place, le frappa ſous l'aiſſelle. La plaie ſe trouva mortelle. Ce prince, avant d'ex-

pirer, appella ſes fils, & les conjura de venger ſa mort & de continuer le ſiége. Les habitans fatigués de toutes ſortes de maux, & qui commençoient à manquer de vivres, appellerent à leur ſecours le roi Maure de Saragoſſe. Ils eurent auſſi recours aux Chrétiens, & engagerent dans leur parti Garſias, comte de Cabra, & Conſalve. Le roi de Saragoſſe & le comte Garſias vinrent à la tête des troupes qu'ils avoient raſſemblées. Conſalve ſe contenta d'envoyer les ſoldats qu'il avoit levés dans ſa principauté.

Les deux armées ſe rencontrerent dans la plaine d'Alcorario, qui étoit voiſine de la ville. Alfonſe, frere cadet du roi Don Pedre, étoit à l'avant-garde : l'arriere-garde étoit ſous les ordres du roi lui-même ; deux officiers

de grande réputation, appellés *Lisança* & *Baçilla*, commandoient le corps de bataille. Le combat commença par la cavalerie qui étoit placée devant l'infanterie. Bientôt tout se mêle, & une fureur égale anime les deux partis; l'on n'entend que les gémissemens de ceux qui sont blessés, les cris des combattans, & le bruit des armes. Les habitans, du haut de leurs murailles étoient spectateurs de cette affreuse bataille; & l'on voyoit se peindre tour-à-tour, sur leur visage, la tristesse ou la joie, suivant les différens succès de ceux qui combattoient en leur faveur. Les ténébres de la nuit firent enfin cesser la bataille, sans que la victoire se fût fixée dans aucun des deux partis. Les Chrétiens, dans la crainte d'être surpris par les Arabes, & dans l'impatience

patience de recommencer le lendemain, resterent toute la nuit sous les armes. Mais les Arabes ne songeoient à rien moins qu'à les attaquer; & ils avoient profité de l'obscurité, pour dérober leur fuite à l'ennemi. Les Espagnols les poursuivirent à la pointe du jour, & la fatigue seule fit cesser le carnage. Neuf jours après ce combat, les habitans ayant perdu toute espérance d'être secourus, rendirent la ville à composition.

La prise d'Huesca ne fut pas la seule perte que firent les Arabes cette année-là. Dans le même tems que le roi d'Arragon triomphoit des Maures de Sarragosse, Rodrique de Bivar, ce capitaine si célébre, sous le nom du *Cid*, formoit le siége de Valence. Nous avons dit plus haut, qu'Iaiah,

roi de Tolede, après la priſe de ſa capitale, s'étoit retiré à Valence. Depuis l'arrivée de ce prince, les habitans avoient livré leur ville à un des généraux d'Iouſef, qui avoit fait périr Iaiah. Le Cid, pour venger la mort d'un roi qui étoit ſous la protection d'Alfonſe, ou plutôt charmé de trouver un prétexte de s'emparer d'une place auſſi importante, en avoit formé le ſiége. Une nombreuſe garniſon, les fortifications de la ville, des amas d'armes, de vivres & de machines de toute eſpece, étoient des obſtacles inſurmontables à tout autre qu'au Cid. Après un ſiége fort long, les habitans manquant de proviſions, & n'ayant aucune eſpérance d'être ſecourus, capitulerent. La valeur de ce grand capitaine lui avoit ouvert les

portes de Valence ; la même valeur lui fit concevoir le dessein hardi de conserver cette ville, quoiqu'elle fût entourée, de tous côtés, d'ennemis redoutables. Tant qu'il vécut, les Arabes firent de vains efforts pour la reprendre, ils furent battus deux fois, & forcés de lever honteusement le siége. La mort seule du Cid fit retourner cette place en leur pouvoir. Ce grand capitaine, qui étoit tombé malade, se sentant près d'expirer, & prévoyant que, sans lui, les Chrétiens ne pourroient résister à une armée d'Arabes, qui assiégeoit alors cette ville, leur ordonna de se retirer dans la citadelle, aussi-tôt après sa mort; ses dernieres volontés furent suivies exactement. Par la retraite des Chrétiens, Valence rentra sous la domination des

Maures, après en avoir été détachée pendant cinq ans.

Ioufef mourut de dyffenterie, Hég. 500. l'année 1106, après avoir régné trente-huit ans en Afrique, & douze en Efpagne. C'étoit, à la vérité, un prince hardi, entreprenant, plein de courage, mais perfide, cruel & fanguinaire, & dont l'ambition lui faifoit trouver jufte & permis tous les moyens qui pouvoient aggrandir fon empire. Ali, fon fils aîné & fon fucceffeur, dans le deffein d'illuftrer les commencemens de fon régne, aborda en Efpagne, & conduifit fon armée dans la Caftille, Cette province fut en proie à tous les maux que la guerre entraîne après elle. Ses campagnes furent ravagées, & les villes & les villages furent réduits en cendres. Les Africains oferent même

pénétrer jusqu'aux environs de Tolede. Alfonse, roi de Castille & de Léon, qui, depuis quelque tems, avoit fixé son séjour dans cette ville, frémissoit de colere : il accusoit la vieillesse qu'il empêchoit de tirer une vengeance éclatante de ses ennemis. Ne pouvant marcher en personne, il donna le commandement de son armée au comte Garsias. Ce prince ne doutant point que la personne de Sanche, son fils unique, n'encourageât les troupes, voulut qu'il accompagnât le comte, malgré son extrême jeunesse. Les deux armées ne tarderent pas à se rencontrer & à en venir aux mains. Sanche, jeune & bouillant de courage, s'abandonne au milieu des plus épais bataillons, & reçoit une blessure mortelle. Le

comte Garſias, ayant appris le danger du jeune prince, vole à ſon ſecours. L'amitié, qu'il lui porte, le déſeſpoir l'animent également. Avec ſon bouclier, il couvre le corps de Sanche; & avec ſon épée, il écarte tous ceux qui veulent en approcher. Enfin accablé par le nombre, il tombe percé de coups. Les Chrétiens, après avoir perdu leur général, ne firent plus qu'une foible réſiſtance, & prirent honteuſement la fuite.

La joie d'une victoire auſſi éclatante fut troublée par les nouvelles fâcheuſes, que reçurent les Arabes, du côté de l'Arragon. La ville de Balbaſtre, qu'ils avoient repriſe, leur avoit été enlevée de nouveau. Le principal effort des armées des Chrétiens étoit contre

Sarragoſſe, & ils faiſoient leurs efforts pour s'emparer de cette ville. J.C. 1109 Hég. 503.

Dans le même tems mourut Alfonſe VI, roi de Caſtille & de Léon, après un régne de quarante-trois ans ; prince modeſte dans la proſpérité, & ferme dans l'adverſité. La mort de ce prince parut au roi de Maroc, une conjonćture favorable pour attaquer les Chrétiens. Il fit une ſeconde irruption dans la Caſtille ; &, à la vue même des habitans de Tolede, il brûla la fortereſſe d'Arech, & le monaſtere de Sanche. Après avoir ravagé la campagne, il aſſiéga Tolede. Les nouvelles fortifications qu'Alfonſe avoit faites à cette place ; ſa ſituation avantageuſe, & plus encore le courage d'Alvarès-Fannio, firent perdre à Ali

l'eſpérance de s'en emparer. Après huit jours de ſiége, il fut obligé de ſe retirer. Il ſe vengea de l'affront, qu'il venoit de recevoir, ſur Madrid & Talavéra qu'il détruiſit, & ſe retira dans ſes Etats, chargé des depouilles des Chrétiens.

Ces ſuccès furent balancés par les pertes qu'eſſuyerent les Arabes dans d'autres parties de l'Eſpagne. Alfonſe, frere & ſucceſſeur de Pierre au royaume d'Aragon,
Hég. 504. leur enleva l'année 1110, la ville d'Exca. Outre cela, ce prince défit en bataille rangée Abouſalem, gouverneur de Saragoſſe.

Pluſieurs années s'écoulerent, ſans qu'il y eût aucunes hoſtilités entre les deux nations. Les Chrétiens tournerent leurs armes les uns contre les autres; & les

Arabes affoiblis par les pertes qu'ils avoient faites, n'oserent profiter de la division de leurs ennemis, pour les attaquer.

L'année 1118, la guerre se ralluma entre les deux peuples. Quelques incursions, que firent les Arabes sur les terres d'Alfonse, roi d'Aragon, en furent la cause, ou plutôt le prétexte. Ce prince, depuis long-tems, avoit formé le projet de s'emparer de Saragosse. Il commença par se rendre maître de Tahuste, place forte, peu éloignée de l'Ebre. Il fit, en même tems, ajoûter de nouveaux ouvrages à Castellar, forteresse située aussi sur les bords du même fleuve, & qui étoit proche de Saragosse. Alfonse, après tous ces préparatifs, ne dissimula plus son dessein, & parut enfin devant Saragosse. Hég. 512.

La nouvelle d'un ſiége auſſi important, attira ſous les étendards de ce prince un grand nombre d'étrangers, ſur-tout de François. L'on comptoit, entr'autres, les comtes de Béarn, de Bigorre & de Perche, qui vinrent à la tête de leurs vaſſaux. D'un autre côté, les Arabes perſuadés que la durée de leur empire en Eſpagne, dépendoit de la conſervation de cette place, firent leurs efforts pour faire lever le ſiége. Témim, fils d'Ali roi de Maroc, accourut d'Afrique, à la tête de ſes plus braves ſoldats. Il campa ſur les bords de la Guerva, petite riviere peu éloignée des murs de Saragoſſe. De-là conſidérant l'armée Chrétienne, il n'oſa hazarder une bataille, avec des forces inférieures, & ſe retira dans la Cel-

tibérie. Le désespoir succéda aux flateuses espérances que les assiegés avoient conçues en le voyant ; les vivres commençoient à leur manquer, & les machines des Chrétiens avoient déjà détruit une partie des fortifications. Ces derniers ne doutoient point d'emporter la place dans peu, lorsqu'ils apprirent qu'un autre fils du roi de Maroc étoit parti de Cordoue, avec ordre de tout risquer pour pénétrer dans la ville assiégée. Alfonse ne balança pas. Après avoir laissé une partie de ses troupes devant la place, il marcha, avec le reste, à la rencontre des Arabes. Les appercevoir, les mettre en fuite, & retourner triomphant devant Saragosse, fut une même chose. Cette derniere victoire lui ouvrit les

portes de la ville qui ſe rendit à compoſition, après un ſiége de huit mois. Les villes de Taraſone, d'Alagon, d'Epila, Calataind ſuivirent l'exemple de la capitale. Haziza & d'Aroca reçurent également la loi du vainqueur.





HISTOIRE
DE L'AFRIQUE
ET
DE L'ESPAGNE.



LIVRE QUATRIEME.



TANDIS que les Chrétiens & les Arabes ſes diſputoient la poſſeſſion de l'Eſpagne, une nouvelle révolution fit changer de maître à l'Afrique, & précipita du trône les Almoravides, pour y placer les Almohades ou Unitaires. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire

dans un événement auſſi conſidérable, c'eſt que les mêmes moyens qui avoient été employés par les Almoravides, pour s'emparer de l'autorité, furent mis en uſage par les Almohades, pour les en dépouiller. L'ambition, couverte du maſque de la religion, avoit élevé les premiers au ſouverain pouvoir. La paſſion de dominer, déguiſée également ſous le nom ſacré de religion, mit auſſi les armes à la main des derniers, & leur ſoumit l'Afrique.

Mohammed - Abdallah - ben-Tomrut fut le chef de cette nouvelle dynaſtie. Il étoit de la tribu des Moſſanéides, qui habitoit le mont Atlas. Les premieres années de ſa jeuneſſe furent conſacrées à l'étude, ſur-tout à celle de la théologie Muſulmane. Né avec un génie ſuſceptible d'applica-

tion, il fit de grands progrès, & s'attira les applaudiſſemens de tout le monde, autant par l'étendue de ſes connoiſſances, que par le feu de ſon éloquence. Pour ſe perfectionner encore davantage, il fit un voyage dans l'Orient, ſéjour alors des ſciences, & où fleuriſſoient les plus grands maîtres. De retour dans ſa patrie, il rencontra dans le bourg de Mélila un docteur nommé *Abdoulmoumen*, qui ſe joignit à lui & ne le quitta plus.

Tomrut parut à Maroc, l'année 1129, & commença à prê- Hég. 524.
cher une nouvelle doctrine. Son zéle pour la religion, ſes exhortations vives & pathétiques, une longue barbe, & négligée, une vie auſtere, une abſtinence extrême, tout cela le faiſoit regarder comme un prophete; mais

ſous des dehors ſi ſpécieux, il cachoit une ambition démeſurée, & ne ſe ſervoit de la religion, que pour ſon élevation particuliere. Il commença par déclamer contre les mœurs des Almoravides, & les accuſer de relâchement dans les points les plus eſſentiels de la loi. Pour donner plus d'autorité à ſa miſſion, il ſe diſoit deſcendu d'Ali, en ligne directe par Huſſein, & prétendoit être le Mahadi, ou douzième pontife, que les Muſulmans aſſurent devoir paroître un jour. Les peuples avides, & toujours la dupe des nouveautés, écoutoient avec plaiſir ce prétendu réformateur; & il ſe vit, en peu de tems, ſuivi d'une foule de diſciples.

Les progrès, que faiſoit cette nouvelle ſecte, allarmerent Ali roi de Maroc. Pour convaincre

Tomrut de fauſſeté, il fit aſſembler les plus fameux docteurs du Muſulmaniſme; & il voulut qu'ils diſputaſſent contre Tomrut, dans l'eſpérance qu'ils le terraſſeroient par la force & la ſolidité de leurs argumens. Le ſuccès de cette conférence fut bien différent de celui que ce prince attendoit. L'éloquence vive & rapide de Tomrut triompha de tout, & força au ſilence ces oracles de la loi.

Animé par ces premiers ſuccès, il porta plus loin ſon audace. Il rencontra un jour la ſœur du roi de Maroc, qui, montée ſur un cheval, & ſuivie de ſes eſclaves, alloit à la promenade. Cette princeſſe, contre l'ordonnance poſitive de la loi, avoit laiſſé tomber ſon voile. A cette prévarication, le zéle amer de Tomrut s'enflamme. Non content de lui faire des re-

proches, il ose lever sur elle une main téméraire. La princesse effrayée, tombe de cheval, & retourne, toute éplorée, à Maroc. Elle raconte au roi, son frere, l'affront sanglant qu'elle vient d'essuyer, & lui demande une vengeance égale à la grandeur de l'offense. Soit foiblesse, soit crainte de quelque révolte, ce prince timide n'osa faire mourir Tomrut qui l'avoit si bien mérité : il se contenta de l'exiler de Maroc. En vain Malik-ben-Véheb, son visir, qui avoit démêlé le caractere de cet imposteur, voulut l'engager à le faire périr. Ce ministre habile lui représenta qu'il se repentiroit un jour d'une clémence aussi déplacée, & que Tomrut étoit un fourbe qui, sous le manteau de la religion, cachoit une ambition démesurée.

Tomrut ſe retira dans la province d'Agmat, & y raſſembla ſes diſciples diſperſés dans l'Afrique. Il commença de nouveau ſes diſcours ſéditieux contre le gouvernement. Rien ne fut oublié, de ſa part, pour ſéduire les peuples & rendre odieuſe la domination des Almoravides. Il les peignit avec les couleurs les plus affreuſes, & les accuſa de cruauté, de tyrannie & d'irreligion. Il déclara leur autorité injuſte, délia les ſujets du ſerment de fidélité, & leur repréſenta la révolte comme un devoir que leur impoſoit la religion.

Toutes ces aſſemblées & ces diſcours ſéditieux parvinrent à la connoiſſance du roi de Maroc : il ſe repentit alors de n'avoir point ſuivi les conſeils de ſon miniſtre. Il prit cependant la réſolution

d'arrêter les progrès de cet imposteur, & de marcher contre lui.

Tomrut, pour mieux s'assurer de la fidélité de ses nouveaux prosélytes, feignit d'être touché des malheurs qu'entraîne après elle une guerre civile. Il les conjura de le laisser partir, puisque lui seul étoit la cause de tous ces troubles. Les peuples émus de ce qu'il paroissoit plus touché de leurs intérêts que des siens propres, lui demandent en grace de ne les point abandonner. Ils l'assurent qu'ils sont prêts à verser leur sang pour sa défense. C'étoit là le point où il vouloit les amener : il profite de l'ardeur qu'ils témoignent, & va à la rencontre du roi. Le combat fut sanglant : les disciples de Tomrut, animés de l'esprit de fanatisme qu'il avoit

ſçu leur inſpirer, chargerent avec tant de furie les troupes du roi, qu'elles furent forcées de plier & de prendre la fuite. Cette victoire attira de nouveaux partiſans à Tomrut. Il leva le maſque; &, à l'exemple des princes ambitieux, il crut juſte & permis tous les moyens qui conduiſent au trône. Il s'empara de la ville de Telmin, par la plus noire de toutes les trahiſons. Il demanda au gouverneur la permiſſion de bâtir une moſquée aux environs. Son deſſein, aſſuroit cet impoſteur, étoit de s'y retirer, pour vaquer plus librement aux exercices de la religion. Sa demande lui fut accordée, & la moſquée fut élevée en peu de tems. Les habitans ne manquerent pas, comme il l'avoit prévu, de s'y rendre pour y faire leur priere. Un jour qu'une foule

de peuple y étoit accourue, il les fit tous maſſacrer par ſes ſoldats qui avoient caché leurs armes ſous leurs habits. De-là il marcha à Telmin, dont il s'empara ſans réſiſtance. Quinze mille habitans périrent dans ce maſſacre. Il ajoûta de nouvelles fortifications à cette ville, & y mit une nombreuſe garniſon.

Une action auſſi cruelle indiſpoſa tout le monde contre Tomrut. Ses partiſans les plus zélés avoient peine à le juſtifier. La grandeur du danger, qu'il couroit, ſe préſenta à ſon eſprit, & il ſentit bien qu'il étoit près d'être la victime de toutes ſes fourberies. Il réſolut de ſe ſauver par un nouveau ſtratagême qui, revêtu des apparences du merveilleux, put frapper d'étonnement les peuples, & ne leur laiſſer aucun doute

ſur ſa prétendue ſainteté. Il étoit lié ſecrétement avec un homme appellé *Véſinichi.* La conformité de caractere les avoit réunis. Tomrut, qui prévoyoit les ſervices qu'il pourroit lui rendre un jour, ſe l'étoit attaché par des promeſſes magnifiques. Pour préparer les eſprits & les diſpoſer en faveur de celui qu'il protégeoit, il ne ceſſoit de dire que Dieu avoit de grands deſſeins ſur Véſinichi. Ce dernier, de ſon côté, contrefaiſoit l'idiot, & feignoit de ne ſçavoir ni lire ni écrire. Cependant il apprenoit par cœur l'Alcoran, & s'inſtruiſoit ſecrétement des points les plus épineux de la loi. Tomrut, à qui la fidélité des peuples devenoit tous les jours plus ſuſpecte, réſolut de le faire paroître ſur la ſcène. Il ordonna à Véſinichi de ſe trou-

ver de bonne heure dans une mosquée qu'il lui indiqua. Le peuple raſſemblé, Tomrut ſe tranſporte à la moſquée; il apperçoit Véſinichi près de l'autel : il lui demande, d'un ton d'autorité, ce qu'il vient faire dans ce lieu, lui qui ne ſçait ſeulement pas prier. Véſinichi répond qu'un ange du Seigneur lui a apparu; qu'il lui a appris l'Alcoran, & qu'il lui a expliqué les points les plus difficiles de la loi; que non content de ces faveurs, il a lavé ſon cœur & l'a purgé de ce qu'il avoit de terreſtre. Tomrut contrefaiſant l'incrédule, & comme pour l'éprouver, lui fait réciter quelques paſſages de l'Alcoran, & lui en demande le ſens. Véſinichi les explique, en homme profond, & ravit l'aſſemblée par ſon éloquence. Véſinichi, qui voit le

ſuccès

ſuccès de ſa fourberie, élevant ſa voix : « Muſulmans, s'écrie-t-il, » Dieu m'a révélé ſes décrets éter- » nels. Il m'a fait connoître ceux » qu'il deſtine à partager ſa gloire, » & ceux qui ſeront l'objet de ſa » vengeance. Il vous ordonne, par » ma bouche, de mettre à mort » ces derniers. Si vous ne vous » en rapportez pas à moi, vous » en croirez du moins un ange » du Très-haut, qui eſt deſcendu » dans un tel puits. Il vous aſſu- » rera de la vérité de mes paroles.

Tomrut & le peuple ſe tranſportent auſſi-tôt au lieu indiqué. Véſinichi, arrivé ſur le bord du puits, ſe proſterne, la face contre terre ; puis ſe relevant tout-à-coup, il dit : « Ange du Seigneur, » rendez témoignage à la vérité. » Ce que j'ai annoncé à ce peuple, » n'eſt-il pas l'ordre du Tout-puiſ-

» ſant ? » Une voix ſortie du fond du puits ſe fait entendre, & prononce ces paroles : « C'eſt véri» table, c'eſt véritable. » Alors Tomrut déclare au peuple, que ce puits eſt ſacré, puiſque l'ange du Seigneur l'a habité, & qu'il faut le combler, de peur qu'il ne ſoit ſouillé. Lui-même il donne l'exemple, & jette une pierre dedans : le puits en fut rempli dans un inſtant ; & l'infortuné, qu'on avoit fait cacher dedans, pour jouer ce rôle, fut accablé ſous leur poids.

Véſinichi & Tomrut profiterent de l'impreſſion qu'avoit faite ſur le peuple cette fable, toute groſſiere qu'elle étoit. Sous le ſpécieux prétexte d'exécuter les ordres de Dieu, ils firent égorger tous ceux dont la fidélité leur étoit ſuſpecte, & vengerent ainſi

leur injure particuliere. Plus de ſoixante & dix mille hommes périrent dans ce maſſacre. Depuis cet inſtant, l'autorité de Tomrut devint inébranlable. Il la partagea avec Véſinichi, qui lui avoit été ſi utile, & avec Abdoulmoumen qui, de docteur de la loi, étoit devenu général d'armée. Ali, roi de Maroc, ſe vit enlever par ces trois hommes la plus grande partie de ſes Etats. Il ſe repentit alors de ne les avoir pas fait périr, tandis qu'il le pouvoit; tant il eſt vrai qu'un moment favorable, dont on n'a point ſçu profiter, eſt ſouvent cauſe des plus grandes révolutions.

Tomrut, qui comptoit pour rien toutes les conquêtes qu'il avoit faites, ſans celle de la capitale, réſolut de s'en emparer. Il leva une armée de quarante mille

hommes. Véſinichi & Abdoulmoumen, qui la commandoient, eurent ordre de mettre le ſiége devant Maroc. Ali s'étoit enfermé dans cette place, déterminé à s'enſevelir ſous ſes ruines. Sa préſence, & plus encore ſon exemple, avoient inſpiré un courage extrême aux habitans. Ils ſupportoient avec conſtance tous les périls & les fatigues d'un ſiége long & meurtrier, & réſiſtoient aux efforts redoublés des ennemis. Méhémed, gouverneur de Ségelmeſſe, à la nouvelle de l'extrémité où étoit la place, raſſembla un corps de troupes, & vint préſenter la bataille aux aſſiégeans. Les deux armées combattoient avec une égale ardeur, lorſque le roi de Maroc, à la tête de la garniſon, ſortit de la ville, força les lignes des aſſiégeans,

détruisit tous leurs travaux, & les chargea brusquement. Les troupes du gouverneur de Ségelmesse, animées par la diversion favorable des assiégés, redoublent leurs efforts ; le combat devient sanglant. Vésinichi, un des généraux de Tomrut, est tué dans la mêlée. Abdoulmoumen, pour ne point décourager ses soldats, fit couvrir le corps de Vésinichi, & le fit enterrer secrétement. Malgré toute la bravoure de ce général, la confusion se mit dans ses rangs, & il fut obligé de reculer en désordre. L'action dura toute la journée ; la nuit seule fit cesser le carnage. Abdoulmoumen profita des ténebres, pour ramasser les débris de son armée, & pour se retirer. Ses soldats, qui ignoroient que l'on avoit enterré Vésinichi, chercherent

inutilement ſon corps : la réputation de ſainteté, qu'il s'étoit acquiſe, leur fit imaginer que les anges l'avoient enlevé.

Tomrut étoit à l'extrémité, lorſqu'on lui annonça la défaite de ſon armée, & la mort de Véſinichi. Il apprit, avec joie, qu'Abdoulmoumen avoit échappé au fer des ennemis ; & comme il n'avoit point d'enfans, il le nomma ſon ſucceſſeur. Tomrut expira quelques jours après, à l'âge de cinquante & un an.

Abdoulmoumen, ſuivant ces diſpoſitions, fut reconnu pour ſouverain, & prit la qualité de *prince des vrais croyans*. Il réuniſſoit dans ſa perſonne le ſacerdoce & l'empire, & fut le ſecond prince de la dynaſtie des Almohades. Pour ſe rendre agréable à ſes nouveaux ſujets, il les

traita avec beaucoup de douceur, & diminua les impôts.

L'année 1133, ce prince se mit à la tête de ses troupes, & se présenta devant Badilé. Cette ville fut emportée l'épée à la main, & ses habitans exposés à la fureur d'un ennemi victorieux. Le roi de Maroc rappella Tasfin son fils, de l'Espagne, & lui donna le commandement d'une armée destinée contre Abdoulmoumen. Tasfin se mit en campagne, & tint le plat pays. Abdoulmoumen se retira dans le mont Atlas. Ce dernier, après avoir traversé plusieurs chaînes de montagnes, s'arrêta dans celle de Ronata, & assit son camp sur un terrein dur & pierreux. Tasfin, au contraire, choisit pour camper, une plaine remplie d'herbages, afin que sa cavalerie pût avoir des fourrages. L'on étoit Hég. 528.

alors dans l'hyver : des pluies continuelles inonderent cette plaine. Bientôt la disette & les maladies désolerent son camp : pour comble de malheur, le froid devint si excessif, que ses soldats furent réduits à brûler les bâtons de leurs lances & le bois de la selle de leurs chevaux, pour se chauffer.

Tasfin, qui voyoit sa perte inévitable sans un prompt secours, fit sçavoir l'extrémité où il étoit réduit, à Méhémet, gouverneur de Ségelmesse, le même qui avoit fait lever le siége de Maroc. Méhémet se mit aussi-tôt en marche, pour degager l'armée royale. Abdoulmoumen, instruit de son approche, détacha Abdoullah, un de ses lieutenans, pour le combattre avant sa réunion avec Tasfin. Les deux corps d'armées se

rencontrerent dans une plaine nommée *Merdj-el-Djemr*, & se choquerent avec fureur. La mort du gouverneur de Ségelmesse, qui fut tué dans le commencement de l'action, fit perdre courage à ses troupes qui prirent honteusement la fuite. Le roi de Maroc survécut peu de jours à cette bataille, dont la perte acheva de l'accabler. Tasfin, par la mort de son pere, devint l'héritier de son trône & de ses malheurs.

Abdoulmoumen, dont l'ambition n'étoit point satisfaite, s'il ne réunissoit dans sa personne tous les pays que possédoient les Mahométans en Afrique, parut devant Tréméfen, l'an 1162. Tasfin accourut aussi-tôt pour la secourir. Les deux armées resterent en présence, plusieurs mois, pour Hég. 558.

s'obſerver, ſans oſer en venir à une bataille. Abdoulmoumen, qui vit l'impoſſibilité de ſe rendre maître de cette ville, devant une armée ſupérieure à la ſienne, leva le ſiége, l'année ſuivante. Pour ſe venger de l'affront qu'il avoit reçu devant cette place, il détacha Heutati, à la tête d'un corps d'armée, pour ſoumettre Oran. Ce général s'en empara par ſurpriſe; mais cette ville lui fut enlevée, quelques jours après, avec la même facilité qu'il l'avoit priſe. Tasfin informé de la perte de cette place, accourut pour la reprendre. Ce fut à Heutati, dont les forces étoient inférieures, à abandonner la ville, & il n'eut que le tems de ſe retirer dans les environs. Tasfin, glorieux d'avoir repris Oran, crut n'avoir plus rien à redouter d'un

ennemi qui fuyoit devant lui. Sa trop grande ſécurité ne tarda pas à lui devenir funeſte. Il y avoit, aux environs d'Oran, une petite moſquée, bâtie ſur la croupe d'une colline. La dévotion des habitans d'alentour avoit rendu célebre la vingt-ſeptieme nuit de la lune de Ramazan. Ils ſe raſſembloient dans cette moſquée, & y paſſoient cette nuit-là en prieres. Tasfin, malgré le voiſinage des ennemis, y alla déguiſé, ſuivi ſeulement de quelques ſoldats. Heutati averti, par des eſpions fideles, de l'imprudence de ce prince, réſolut d'en profiter. Dans la crainte que ſon ennemi ne lui échappe, il fait entourer la colline par ſes troupes, & s'empare de toutes les avenues de la moſquée. Tasfin, qui voit ſa perte inévitable, veut tenter cependant

de s'échapper : il saute sur son cheval, & le pousse, avec impétuosité, sur le bord de la mer, dans un endroit rude & escarpé ; le cheval s'abbat & précipite son maître au milieu des rochers. Quelques historiens rapportent sa mort d'une autre maniere. Ils disent que ce prince alloit souvent dans un de ses jardins, situé sur le bord de la mer. Heutati l'attaqua brusquement, tandis qu'il étoit dans ce lieu de plaisance. Tasfin surpris, voulut s'enfuir, & poussa son cheval dans la mer où il perit. La mort de ce prince fut la cause de la dispersion de son armée ; une partie se refugia dans Oran. Abdoulmoumen envoya des troupes qui prirent cette ville, & passerent tous les habitans au fil de l'épée.

Ce prince, délivré d'une ar-

mée qui nuisoit à ses entreprises, marcha droit à Trémésen. De-là il se présenta devant Fez qui fut emportée d'assaut. Cette ville qui, après Maroc, étoit la plus considérable de l'Afrique, ne lui cédoit ni par sa grandeur, ni par ses richesses, ni par le nombre de ses habitans. Une triple enceinte, des tours de distance en distance, des fossés profonds; enfin toutes les fortifications que l'art avoit alors inventées, en rendoient la prise extrêmement difficile : elle renfermoit une garnison nombreuse & étoit pourvue de vivres & d'armes. Abdoulmoumen sentit toute la difficulté & l'importance de cette conquête : il chargea Iousef-ben-Vardin de la conduite de ce siége. Pour lui, suivi d'une partie de ses

ſoldats, il tourna ſes armes d'un autre côté.

Iouſef ouvrit la tranchée, & commença à battre la place, avec le béliers & les autres machines de guerre. Il tenta même de l'emporter d'aſſaut, par le moyen de pluſieurs tours de bois qu'il fit approcher des murailles. Fétié-Oſman, gouverneur de la ville, rendoit tous ſes efforts inutiles: il faiſoit de fréquentes ſorties, & détruiſoit dans un inſtant le travail de pluſieurs jours. Le ſiége duroit depuis neuf mois; & le général d'Abdoulmoumen commençoit à douter du ſuccès, lorſqu'une trahiſon le rendit maître de cette ville. Quelques ſoldats de la garniſon, déſeſpérant du ſalut de la place, traiterent ſecrétement avec lui, & lui livrerent

une des portes. Ses troupes entrerent dans la ville, l'épée à la main, &, dans leur premiere fureur, maſſacrerent tout ce qui ſe préſenta devant eux ; de-là ſe répandant dans les maiſons, ils y commirent toute ſorte de déſordres. Le butin fut immenſe en pierreries, en or, en argent. Plus de cent mille habitans périrent dans ce maſſacre.

D'autres hiſtoriens prétendent qu'Abdoulmoumen prit cette ville en perſonne ; que prévoyant la longueur du ſiége, il avoit fait entourer ſon camp d'une muraille & d'un foſſé, & qu'il avoit fait élever des tours, de diſtance en diſtance. Ben-Sahravi, gouverneur de la ville de Tanger, à la nouvelle de l'approche des ennemis, étoit accouru, avec ſa garniſon, au ſecours de la place. Ab-

doulmoumen déſeſperé de voir, après neuf mois, le ſiége auſſi peu avancé que le premier jour, joignit la ruſe à la force. A l'orient de la ville, couloit une riviere qui la traverſoit d'un bout à l'autre : comme elle étoit peu profonde, les habitans s'imaginoient n'avoir rien à redouter de ce côté-là. Abdoulmoumen fit faire des écluſes ſur cette riviere. Il avoit, en même tems, préparé pluſieurs bateaux plats, chargés de troupes. Il lâcha les écluſes ; & s'abandonnant, avec ſa petite flotte, au courant de l'eau, il aborda, près de la ville, au pied des murailles, & tenta, à la faveur des échelles, de gagner le haut des murailles. Les habitans, effrayés du danger où étoit la place, accoururent du côté de l'attaque. Ils renverſerent tous ceux qui

oſerent leur réſiſter, & accablerent de pierres, de bitume, d'huile bouillante, les aſſaillans. Abdoulmoumen, après avoir perdu beaucoup du monde, fut forcé de faire ſonner la retraite. Il étoit près de lever le ſiége, quand une trahiſon ranima ſes eſpérances. Quelques habitans lui promirent de lui livrer un poſte, à condition qu'il leur accorderoit la vie & la liberté. Il accepta leur propoſition, & s'empara ainſi, par ſurpriſe, d'une place qui avoit reſiſté à l'effort de ſes armes. De-là il alla mettre le ſiége devant Mikénès & Salé qui ſe rendirent à compoſition.

Il ne reſtoit plus à Ishak, fils & ſucceſſeur de Tasfin, que la ville de Maroc. Ce prince infortuné s'étoit vu enlever par cet uſurpateur la plus grande partie

de ses Etats. De nouveaux malheurs rendirent son sort encore plus deplorable, & le priverent enfin du trône & de la vie.

Abdoulmoumen, après la prise de Fès, vint mettre le siége devant Maroc : il fit camper son armée, à l'occident de cette ville, sur une petite hauteur. Les fortifications dont la place étoit revêtue, & le nombre de ses défenseurs, firent prévoir à Abdoulmoumen, que le siége seroit long & meurtrier. Pour que ses troupes eussent moins à souffrir de l'intempérie de l'air, il fit bâtir une ville dans l'endroit même où étoit son camp.

Maroc étoit investi, depuis onze mois ; & pendant cet espace de tems, l'on s'étoit battu, de part & d'autre, avec beaucoup de courage, & un mêlange de bons &

de mauvais ſuccès. Les vivres commencerent à manquer dans la ville, & la famine fit périr plus de monde que le fer des aſſiégeans. Abdoulmoumen, de ſon côté, étoit ennuyé de la longueur du ſiége, & commençoit à en redouter les ſuites ; il tenta de s'emparer, par ſurpriſe, d'une place qui réſiſtoit aux efforts de ſes armes. Il plaça une partie de ſes troupes au-delà de la ville qu'il avoit fait bâtir, & leur recommanda de ne point s'ébranler qu'elles n'entendiſſent ſonner la charge : il ordonna au reſte de ſes ſoldats de livrer un aſſaut à la ville, de ſe retirer enſuite, comme ſi la terreur s'étoit emparé de leurs eſprits, & de fuir du côté où étoit poſtée l'embuſcade. Ses ordres furent exécutés, & ce qu'il avoit prévu arriva. Ses

troupes ſe préſentent à l'aſſaut ; &, après avoir combattu foiblement, ſe retirent avec précipitation. Les habitans trompés, ſortent de la ville : ils pénétrent juſqu'au camp d'Abdoulmoumen, renverſent les murailles de la nouvelle ville qu'il avoit bâtie, &, toujours pourſuivant l'ennemi, donnent dans l'embuſcade. Les ſoldats d'Abdoulmoumen, qui étoient cachés, paroiſſent tout-à-coup, & chargent les ennemis, avec de grands cris. Ceux qui, un inſtant auparavant, fuyoient devant eux, font volte-face. Les habitans, ſurpris d'une attaque imprévue, veulent rentrer dans Maroc ; le déſordre ſe met parmi eux, & ils rencontrent par-tout l'ennemi & la mort : les uns furent taillés en piéces ; les autres eurent le bonheur de regagner

les portes ; mais la foule de ceux qui vouloient entrer, étoit ſi grande, que la plûpart périrent.

Les aſſiégés, malgré cette perte, réſolurent de ſe défendre juſqu'à l'extrémité. La famine augmentoit tous les jours, & cent mille perſonnes avoient déjà péri par ce fléau. Ceux qui leur avoient ſurvécu, étoient ſi foibles & ſi languiſſans, qu'ils ne pouvoient donner la ſépulture aux morts. Parmi les troupes qui compoſoient la garniſon, il y avoit une compagnie de Francs que l'on appelloit les *Marantons*. Preſſés par la famine, & ne pouvant plus ſupporter les maux dont ils étoient accablés, ils promirent au général ennemi de lui ouvrir une porte de la ville, qu'on leur avoit confiée, pourvu qu'il leur donnât des aſſurances de la vie & de la li-

berté. Les conditions furent acceptées & exécutées fidélement de part & d'autre. Toute l'armée entra dans la ville, & commit tous les désordres qui suivent une place emportée d'assaut.

J.C. 1149, Hég. 544.

La citadelle, où Ishak s'étoit retiré avec les princes ses parens, & les principaux seigneurs de sa cour, fut obligée d'ouvrir ses portes au vainqueur. Les illustres prisonniers, qu'elle renfermoit, furent chargés de chaînes, par son ordre, & conduits au supplice. Ishak, les larmes aux yeux, voulut implorer la clémence d'Abdoulmoumen. L'Emir Sirin-Elhadji, proche parent d'Ishak, se tournant de son côté: » Pourquoi, seigneur, lui dit-il, » vous abbaisser jusqu'à faire des » prieres à un barbare ? Mourons » sans témoigner la moindre foi-

» bleſſe ; il vaut mieux perdre la » vie, que de la devoir au plus » cruel de tous les hommes.» Ces paroles mirent en fureur Abdoulmoumen : il fit ſaiſir cet Emir intrépide, & le fit expirer ſous le bâton. Ishak eut la tête tranchée. Dans ce prince finit la dynaſtie des Almoravides, après avoir régnéen Afrique & en Eſpagne près de cent ans. La plus grande partie des habitans de Maroc étoit périe, pendant le ſiége, ou à la priſe de la ville. Un petit nombre avoit échappé à la fureur du ſoldat, en ſe cachant dans des ſouterreins. Abdoulmoumen fit publier une amniſtie. Ces infortunés ſe fiant à ſa parole, ſortirent de leurs retraites. Les ſoldats les voyant paroître, vouloient les maſſacrer. Abdoulmoumen eut beſoin de toute ſon au-

torité, pour les en empêcher. Ce prince fit réparer en diligence les fortifications de Maroc, & y ajoûta une nouvelle tour. Ces travaux achevés, il établit le fiége de fon nouvel empire dans cette capitale.

A peine ce prince étoit monté fur le trône, qu'une conjuration penfa l'en précipiter. Quelques-uns des principaux habitans de Maroc, incapables de fupporter le joug qu'on venoit de leur impofer, réfolurent de le fecouer. Ils raffemblerent tous les partifans des Almoravides difperfés dans l'Afrique, & engagerent plufieurs Arabes dans leur parti. Abdoulmoumen méprifa d'abord ces mouvemens; mais peu s'en fallut que la fécurité dans laquelle il étoit, ne lui devînt fatale. Les rebelles avoient déjà

fur

ſur pied une armée de cent mille hommes d'infanterie, & de vingt mille de cavalerie, ſans qu'il eût fait aucuns préparatifs. Ce prince cependant, ſans s'effrayer du nombre de ſes ennemis, marcha droit à Deukalé qui avoit embraſſé leur parti. Cette ville eſt bâtie ſur un terrein pierreux & inégal. Les révoltés dreſſerent une embuſcade ſur le chemin qui conduiſoit à cette ville; mais Abdoulmoumen, trop habile pour ſe laiſſer ſurprendre, ſe préſenta devant la ville, par un endroit tout oppoſé à celui où étoit placée l'embuſcade. Deukalé fut emportée d'aſſaut, & les habitans furent paſſés au fil de l'épée. L'on y fit un ſi grand nombre d'eſclaves, qu'une fille ne valoit qu'une drachme d'or. Ces nouveaux ſuccès remplirent de crainte les plus

hardis, & aſſurerent le pouvoir d'Abdoulmoumen. Les peuples allarmés couroient au-devant de lui, prendre des chaînes; tout plioit ſous une puiſſance ſi formidable, & il donnoit des loix à une partie de l'Afrique.

Tandis que ce prince, par de nouvelles victoires, affermiſſoit de plus en plus ſon autorité dans cette partie du monde, l'Eſpagne étoit en proie aux armes des Chrétiens & à celles des Maures. Alfonſe, roi d'Aragon, l'ennemi le plus redoutable qu'euſſent les Arabes, & qui leur avoit déjà enlevé tant de places, ajoûta à toutes ſes conquêtes celle des villes de Jaën & de Méquinentia. Tant d'heureux ſuccès, loin de le contenter, ne faiſoient qu'enflammer ſon courage, & l'exciter à de nouvelles entrepriſes.

Ce prince, ſur la fin de l'année 1133, tenta de s'emparer d'Hueſca, Hég. 528.
place voiſine de Méquinentia; mais la rigueur de la ſaiſon l'obligea de lever le ſiége. Ce prince, au mois de Février de l'année ſuivante, parut de nouveau, au pied des murailles d'Hueſca. Cette place, déjà fortifiée par la nature, l'étoit encore par tous les travaux que l'art y avoit ajoûtés. Elle renfermoit une garniſon nombreuſe, & étoit munie d'armes & de vivres. Alfonſe étoit, depuis trois mois devant cette ville, ſans avoir pu s'en rendre maître. Les Maures de Lérida & des environs, après avoir pris les armes, s'avancerent au ſecours de la place aſſiégée. Les Chrétiens ſortirent de leurs lignes, pour les combattre. Les deux armées, après s'être battues

long-tems avec une animoſité réciproque, ſe ſéparerent, ſans qu'aucun de deux partis pût s'attribuer la victoire. Ce qui paroît plus conſtant, c'eſt que les Chrétiens rentrerent dans leurs lignes, & que les Maures de Lérida ne purent les forcer à lever le ſiége, l'unique objet de leur entrepriſe.

Alfonſe, dont l'armée étoit diminuée par la derniere bataille, & qui craignoit que les ennemis ne vinſſent de nouveau l'attaquer, alla en Caſtille pour lever de nouvelles troupes. Il ſe mit enſuite à ravager les terres des ennemis juſqu'à Moution. Ce prince, emporté par trop d'ardeur, s'étant éloigné du gros de l'armée, ſuivi ſeulement de trois cens cavaliers, ſe vit tout-à-coup enveloppé par un corps d'Arabes, infiniment ſupérieur au ſien. La

vue d'un danger inévitable, lui en fit perdre la crainte. Il exhorte ceux qui le ſuivent à préférer une mort glorieuſe à un honteux eſclavage ; en même tems, il s'élance au milieu des ennemis ; & après en avoir immolé pluſieurs de ſa main, il tombe percé de coups, & accablé par le nombre ; ſa petite troupe, à ſon exemple, combattit avec un courage que le déſeſpoir rendoit encore plus redoutable. La plûpart, après avoir fait des prodiges de valeur, furent taillés en piéces. Quelques-uns eurent le bonheur de s'ouvrir un chemin, l'épée à la main, à travers les ennemis, & d'échapper à leurs pourſuites. Ainſi périt Alfonſe I, roi de Navarre & d'Arragon, après être ſorti victorieux de vingt-neuf batailles qu'il avoit livrés aux

Maures, durant l'eſpace de trente ans.

Alfonſe VII, roi de Caſtille; Garſias roi de Navarre, & Raymond comte de Barcelone, firent entr'eux une ligue contre les
Hég. 541. Maures. L'année 1146, les deux premiers devoient ravager le pays ennemi, & Raymond devoit tenir la mer, avec une flotte, & empêcher les ſecours que les Arabes auroient pu recevoir de l'Afrique. Alfonſe & Garſias entrerent, l'année ſuivante, dans l'Andalouſie. Ils brûlerent les villes, ravagerent la campagne, & pénétrerent juſqu'à Cordoue. Le gouverneur de cette ville, intimidé par l'approche d'une armée auſſi formidable, n'eut d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion. Les deux rois, de peur d'affoiblir leur armée, ne voulu-

rent pas mettre garniſon dans cette grande ville, & ſe contenterent du ſerment de fidélité que leur firent le gouverneur & les habitans; mais à peine l'armée Chrétienne fut éloignée, qu'ils oublierent une promeſſe que la crainte avoit arrachée. Ils oſerent même ſe joindre à un corps de troupes, que les Arabes avoient raſſemblé à Biatia, & venir attaquer les Chrétiens. La victoire, que ces derniers remporterent, les vengea de la mauvaiſe foi des Cordouans. Les deux rois, après la bataille, retournerent à Cordoue; & pour mettre les habitans dans l'impuiſſance de ſe révolter, ils mirent une forte garniſon dans cette ville.

L'armée Chrétienne marcha enſuite à Alméria, ville forte, ſituée ſur les bords de la Méditerra-

née. Les flottes réunies du comte de Barcelone, & des Génois, ayant doublé le cap de Gates, parurent, en même tems, devant cette ville, & commencerent à l'attaquer par mer, tandis qu'elle étoit assiégée par terre. Après différens événemens, elle fut enfin emportée d'assaut, dans le mois de No-
Hég. 542. vembre de l'année 1147. Vingt mille Maures, qui s'étoient refugiés dans la citadelle, racheterent leur vie à force d'argent. Le butin, qui se fit, fut partagé également à tous les soldats. Un vase d'émeraude, d'une grandeur extraordinaire, tomba au pouvoir des Génois qui le conservent encore dans leur trésor. L'hyver empêcha les Chrétiens de pousser plus loin leurs conquêtes. Le comte de Barcelone, avec le secours de la flotte Génoise,

enleva encore aux Arabes Tortoſſe ſituée à l'embouchure de l'Ebre. Les Maures perdirent, dans la même année, les villes de Lérida & de Fraga.

Autant l'année 1147 avoit été glorieuſe pour les Chrétiens, autant elle avoit été fatale aux Arabes. Ils voyoient, avec douleur, la décadence de leur empire, & les Chrétiens s'aggrandir tous les jours, à leurs dépens, & s'établir ſur leurs ruines. Mais de toutes les conquêtes que firent leurs ennemis, la derniere leur fut la plus ſenſible. Alfonſe I, fils de Henri de Bourgogne, qui avoit pris le titre de *roi de Portugal*, crut qu'il ne le ſeroit véritablement, qu'en s'emparant de la capitale de ce royaume. Cette ville faiſoit, depuis long-tems, l'objet de toute ſon ambition. Ce

prince, trop foible pour entreprendre tout ſeul cette conquête importante, voyoit, avec chagrin, les monarques Chrétiens de l'Eſpagne tourner leurs armes les uns contre les autres; & il n'eſpéroit aucun ſecours de leur part, tant que l'animoſité les déſuniroit : à leur défaut, il appelle les Allemands, les Anglois, les Flamands. Ces peuples accourent à ſa voix, & couvrent la mer, qui baigne le Portugal, de leurs flottes redoutables. Elles ſe placent à l'embouchure du port de Liſbonne, & forment une barriere impénétrable. Tandis que cette ville eſt bloquée par mer, Alfonſe l'aſſiége par terre: après avoir été cinq mois devant cette place, & après avoir livré pluſieurs combats qui eurent différens ſuccès, il range ſes ſoldats en ba-

taille, devant les murailles, & fait toutes ſes diſpoſitions pour un aſſaut général. Il exhorte ſes troupes à faire un dernier effort : «Ne vous » imaginez pas, leur dit-il, que » je vous ai raſſemblés ici pour » conquérir une ſeule ville. La » priſe de Lisbonne vous rendra » maître de tout le Portugal. Cette » ville renferme tout l'or & l'ar- » gent des Arabes, qu'ils ſemblent » n'y avoir ramaſſé que pour vous » enrichir. C'eſt-là que ſont leurs » armes, leurs machines de guerre, » enfin c'eſt-là le boulevard de » leur Etat. Reſſouvenez-vous » que les ennemis, contre leſquels » vous allez combattre, ſont les » mêmes que vous avez vaincus » ſi ſouvent. Que cette multitude » de peuple ne vous effraye point ; » il y a beaucoup d'hommes dans » Lisbonne, & peu de ſoldats.

» Osez vaincre, & pénétrez dans » cette ville ouverte par tant » d'endroits. Avancez fiérement » au travers des pierres, des flé-» ches, du feu; rien ne résistera » à votre courage : au reste, vous » me verrez partager avec vous » la gloire & le péril de cette » journée.» Il dit; & tous les soldats demandent, à grands cris, qu'on les mene à l'assaut : ils gravissent aussi-tôt sur les ruines & sur les débris des murailles, & tâchent de pénétrer dans la place. Alfonse étoit à leur tête; sa présence, son exemple redoubloient encore leur courage. Les assiégés, de leur côté n'oublioient rien pour repousser les Chrétiens, & se servoient des armes que leur fournissoit le désespoir. Enfin les soldats d'Alfonse rompirent une porte nommée *Alfama*, & se re-

pandirent comme un torrent dans la ville. Ils maſſacrerent, dans leur premiere fureur, tous ceux qui ſe trouverent les armes à la main. La ville fut abandonnée au pillage qui fut immenſe. Ainſi fut prise Lisbonne, l'année 1147, le 8 Novembre. Le reſte du royaume ſuivit le ſort de la capitale, & Alfonſe ſe vit bientôt maître de tout le Portugal. Hég. 542.

Les triomphes continuels des Chrétiens, & la priſe de tant de villes, allarmoient les Arabes. Ils craignoient que leur empire ébranlé par des ſecouſſes auſſi violentes, s'il n'étoit ſoutenu par les Africains, ne fût à la fin renverſé. Pour prévenir les malheurs, dont ils étoient menacés, ils prirent la réſolution d'implorer le ſecours d'Abdoulmoumen. Abou-Djafer & Ahmed furent en-

voyés vers ce prince, pour lui exposer le triste état où étoient réduits les Musulmans d'Espagne. Dans la vue de l'engager à embrasser leur parti avec chaleur, les députés avoient ordre de lui offrir la souveraineté de tout ce que les Arabes possédoient dans ce royaume. Abdoulmoumen, avide de gloire, & charmé d'étendre les limites de son empire au-delà de la mer, accepta, avec joie, des propositions aussi avantageuses, & promit aux députés de passer lui-même dans l'Andalousie à la tête d'une armée formidable. Ce prince en attendant qu'il pût les secourir en personne, fit équiper une flotte chargée de troupes de débarquement.

L'arrivée des Africains n'empêcha pas Alfonse, roi de Castille & de Léon, de former le

ſiége de Cordoue, dont les Arabes s'étoient emparé de nouveau. Ce prince parut devant cette ville, l'année 1150. Abdoulmoumen craignant que cette ville ne ſuccombât ſous les armes des Chrétiens, fit équiper une ſeconde flotte, ſur laquelle il fit embarquer douze mille hommes de cavalerie, commandés par Zékéria-ben-Boumour. Hég. 545.

Ce général ayant abordé en Eſpagne, ſe mit en marche pour ſecourir Cordoue. Comme les avenues de la place étoient gardées par les troupes Chrétiennes, il fut obligé de s'ouvrir une autre route à travers des montagnes & des forêts. Enfin, après vingt jours de marche & de travaux incroyables, il arriva ſur une hauteur d'où l'on découvroit Cordoue. Le gouverneur, à la tête de la garniſon, le

joignit ; & ils entrerent enſemble dans la ville. Alfonſe déſeſperant du ſuccès du ſiége, le leva avec précipitation, & ſe retira à Tolede. Le général d'Abdoulmoumen, après avoir delivré Cordoue, voulut tenter quelque entrepriſe contre les Eſpagnols ; mais Méhémed-ibn-Merdenich, roi de Séville, qui redoutoit encore plus les Africains que les Chrétiens, fit une ligue défenſive avec ces derniers. Suivant ce traité, le comte de Barcelone lui envoya dix mille hommes de renfort. Zékéria n'ayant pu combattre Ibn-Merednich avant ſa jonction avec les Catalans, fut obligé de s'en retourner en Afrique.

L'année ſuivante, Abdoulmoumen mit encore une flotte en mer. Pour mieux ſurprendre l'en-

nemi qu'il vouloit opprimer , il fit courir le bruit que cet armement étoit deſtiné contre l'Eſpagne. Après avoir parcouru les côtes de ce royaume, qui ſont baignées par la Méditerranée, il paſſa le détroit, & ſe préſenta devant Bugie. Cette ville étoit ſous la domination d'Iaiah-ben-Abdoulaziz-Billah de la dynaſtie de Béni-Hamad. Ce prince, mol & efféminé, avoit abandonné le gouvernement de ſes Etats à Méïmoun-ben-Hamdoun. Ce miniſtre, peu guerrier, raſſembla à la hâte tous ceux qui étoient en état de porter les armes, & ſortit de la ville, dans l'intention de livrer bataille à Abdoulmoumen ; mais à peine fut-il en préſence de l'ennemi, qu'il prit lâchement la fuite. Iaiah ſe retira dans le château de Conſtantin, & ſon frere s'enfuit

en Sicile. Abdoulmoumen entra en vainqueur dans Bugie, & s'empara de tous les Etats d'Iaiah, ſans coup férir. Il conduiſit ce prince malheureux à Maroc. C'eſt ainſi que la maiſon de Béni-Hamad, après avoir été ſur le trône cent ſoixante années, ſous neuf rois différens, ceſſa de régner. Iaiah-ben-Abdoulaziz, aidé d'Haſan-ben-Ali, dernier prince de la dynaſtie des Zéïrites, avoit réſiſté à toutes les forces des Siciliens; mais il ſuccomba enfin ſous la puiſſance d'Abdoulmoumen.

Après la priſe de Bugie, les peuples des environs ſe raſſemblerent ſous la conduite d'un certain Abou-Kabida, dans la réſolution d'attaquer Abdoulmoumen. Ce prince envoya un corps de troupes contre eux, commandé par Abou-Saïd, l'un de ſes généraux.

Abou-Kabida fut battu & prit la fuite ; & la plus grande partie de ses troupes fut taillée en piéces. De-là le vainqueur marcha du côté de la forteresse de Hamad : les habitans n'oserent attendre l'ennemi, & s'enfuirent dans les montagnes voisines. Abou-Saïd, après s'être emparé de cette place, retourna auprès d'Abdoulmoumen.

Les victoires continuelles de ce prince allarmerent les Arabes. Les chefs des différentes tribus se rassemblerent, & délibérent entr'eux de le chasser de l'Afrique. Pour réussir dans leur projet, ils levent une armée formidable. Le roi de Sicile, pour profiter de la division qui régnoit parmi les Musulmans, proposa aux rebelles de joindre ses armes aux leurs, contre l'ennemi

commun ; mais ils rejetterent ces offres qui leur étoient suspectes.

Tandis que les Arabes conjuroient la perte d'Abdoulmoumen, ce prince, après s'être emparé de Bugie, étoit retourné dans ses Etats. Dès qu'il apprit cette nouvelle révolte, il leva une armée de trente mille cavaliers. Abou-Saïd & Issa en furent nommés généraux. Bientôt les deux armées furent en présence. L'on combattit, de part & d'autre, avec beaucoup de valeur. La victoire se déclara enfin pour les troupes d'Abdoulmoumen. Les Arabes prirent la fuite, & abandonnerent leurs femmes leurs enfans & leurs bagages au pouvoir du vainqueur. Abdoulmoumen partagea le butin à ses troupes ; mais il se réserva les femmes & les enfans

qu'il traita avec beaucoup d'humanité. Il ordonna enſuite à ſon fils d'écrire aux Arabes, pour les engager à venir reprendre leurs captifs. Ceux-ci charmés d'une propoſition à laquelle ils ne s'attendoient pas, ſe rendirent à Maroc. Abdoulmoumen, non content de leur rendre ces gages de leur tendreſſe, les combla encore de préſens. Un procédé ſi généreux fit ceſſer toute leur animoſité, & ils devinrent les défenſeurs les plus zelés de celui qu'ils avoient voulu faire périr.

Ce conquérant, après avoir affermi ſon autorité en Afrique, réſolut de déſigner ſon fils Muhamed pour ſon ſucceſſeur. La choſe n'étoit pas ſans obſtacle : il devoit une partie de ſes victoires à Umer-Heutati. Par un traité particulier, qu'il avoit fait avec

celui-ci, il s'étoit engagé à lui remettre la couronne à ſa mort. Ce prince, pour ne pas violer ouvertement la parole qu'il lui avoit donnée, gagna par des préſens les principaux ſeigneurs, & les engagea à demander ſon fils pour ſon ſucceſſeur. Ses inſinuations réuſſirent; & il parut, en mettant ſon fils ſur le trône, remplir les vœux de tout le peuple. Hentati, qui vit ſa perte aſſurée, en s'oppoſant aux diſpotions de ce monarque, alla faire ſa renonciation entre les mains d'Abdoulmoumen.

Ce prince, après avoir aſſocié à la couronne Muhamed, ſon fils aîné, diſtribua le gouvernement des provinces entre ſes autres enfans. Abdoullah fut nommé à Bugie; Téléman devint le partage d'Abou-Umer. Le gouver-

nement d'Algésire fut donné à Abou-Saïd. Ce conquérant n'avoit rien oublié pour l'éducation de ses enfans : il leur avoit donné les maîtres les plus habiles pour les instruire dans toutes les sciences, & les avoit formés lui-même dans celle du gouvernement, & dans le grand art de la guerre.

Abou-Saïd, arrivé en Espagne, voulut marcher sur les traces de son pere. Méïman-Zéïdan, prince de la dynastie des Almoravides, régnoit encore dans Grenade. Abou-Saïd se présenta devant Malaga, & fit sommer Méïman de lui remettre cette place, ainsi que les autres villes qui dépendoient de lui. Ce prince, mol & efféminé, aima mieux se retirer en Afrique, & y vivre dans l'obscurité, que de disputer une couronne qu'il auroit pu conserver.

Le fils d'Abdoulmoumen, après une conquête auſſi facile, parut devant Almérie. Cette ville, dont les Chrétiens s'étoient emparé, l'an 1147, fut inveſtie par mer & par terre. Les habitans, après avoir ſoutenu un ſiége long & meurtrier, furent enfin obligés de ſe rendre, faute de vivres.

Malgré les victoires continuelles d'Abdoulmoumen & des princes ſes enfans, les Siciliens étoient encore les maîtres de pluſieurs places importantes en Afrique, parmi leſquelles Tunis tenoit le premier rang. Ils ſortoient en armes de ces différentes villes, & répandoient l'allarme dans tous les environs. Les Arabes, fatigués des incurſions des Chrétiens, conjurerent Abdoulmoumen de les délivrer de voiſins auſſi dangereux. Ce prince auſſi-tôt fit équi-

per

per une flotte, & leva, en même tems, une armée. Comme pour aller à Tunis, l'on devoit paſſer par des déſerts, il fit de grands amas de bled, & les fit enterrer dans des puits qui étoient ſur la route qu'il devoit prendre. Ces préparatifs le conduiſirent juſqu'au commencement de l'année 1159, qu'il partit de Maroc, à Hég.544. la tête de cent mille combattans. Le nombre de ceux qui ſuivoient l'armée, étoit preſque auſſi grand. La diſcipline, qu'il faiſoit obſerver, étoit ſi rigide, qu'un ſoldat, en paſſant à travers les campagnes, n'auroit pas oſé arracher un épi de bled. Dès que l'on étoit campé, la priere ſe faiſoit, les Imans à la tête. Abdoulmoumen parut enfin devant Tunis, & fit ſommer le gouverneur de ſe rendre. Ce dernier, loin d'écouter une pa-

reille propoſition, fit une ſortie vigoureuſe ; mais, la même nuit, dix-ſept des principaux habitans s'échapperent de la ville, & offrirent à Abdoulmoumen de lui ouvrir les portes, à condition qu'il accorderoit la vie aux habitans, & qu'il les conſerveroit dans leurs biens. C'eſt ainſi que, par une trahiſon, ce prince ſe rendit maître de cette place importante.

Ce monarque ſe préſenta enſuite devant Méhédié. La nature, aidée de l'art, avoit concouru à rendre cette place une des plus fortes de toute l'Afrique. La mer l'entouroit preſque de tous les côtés ; & le ſeul endroit, par où l'on pût en approcher par terre, étoit revêtu d'ouvrages qui en rendoient l'accès impoſſible. Les habitans Siciliens, de leur côté, ſe

défendoient avec courage, &, par des ſorties fréquentes, détruiſoient tous les travaux des aſſiégeans. Abdoulmoumen, pour les reſſerrer, fit bâtir une muraille garnie de redoutes, qui les empêchoit de ſortir de la place. D'un autre côté, ſa flotte bloquoit le port, de façon qu'il ne pouvoit y entrer aucun ſecours.

Dans le tems que ce prince étoit occupé au ſiége de cette ville, les peuples des environs s'empreſſoient de reconnoître ſon autorité. La ville de Faïer, qui refuſa d'ouvrir ſes portes, fut emportée d'aſſaut. Le roi de Sicile ſongeoit cependant à ſecourir Méhédié. La flotte de ce prince parut à la hauteur de cette ville. La flotte d'Abdoulmoumen fut à ſa rencontre, & les deux armées navales ſe livrerent un combat

terrible. La victoire se déclara pour les Musulmans. Les Siciliens, après avoir laissé sept de leurs vaisseaux au pouvoir des ennemis, prirent le large, & se retirerent en désordre.

Quoique les Chrétiens renfermés dans Méhédié, n'eussent plus aucune espérance d'être secourus, ils résistoient cependant à tous les efforts d'Abdoulmoumen. La famine seule les obligea à traiter avec ce prince. Dix des principaux officiers de la garnison se rendirent à son camp, & offrirent de lui remettre la ville, à condition que les Chrétiens auroient la vie sauve, & pourroient se retirer en Sicile. Abdoulmoumen, après les avoir invités à embrasser le Mahométisme, voulut bien acquiescer à leurs demandes. Ils s'embarque-

rent tous pour la Sicile ; mais il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui eut le bonheur de revoir cette isle, la plûpart ayànt été engloutis par une tempête. Le roi de Sicile avoit déclaré qu'il feroit mourir tous les Musulmans qui résidoient dans ses Etats, en cas qu'Abdoulmoumen fît massacrer les Chrétiens qui étoient dans Méhédié. Ceux ci périrent tous, sans que l'on pût imputer leur mort à ce prince.

La prise de Tunis & celle de Méhédié n'avoient fait que suspendre le projet qu'avoit formé, depuis long-tems, Abdoulmoumen de faire en personne la conquête de l'Espagne. Il assembla tous les chefs des tribus Arabes ; & après leur avoir fait part du dessein où il étoit, il les pria de lui fournir dix mille hommes

de cavalerie pour cette expédition. Pour les engager à lui donner les troupes qu'il leur demandoit, il leur fit une peinture touchante des maux dont étoient accablés les Maures en Efpagne, la mort des uns, l'efclavage des autres, enfin l'appréhenfion continuelle où ils étoient tous de fuccomber fous les armes des Chrétiens. Il finit par leur repréfenter la honte & l'opprobre dont fe couvriroient les tribus Arabes, fi, faute d'un leger fecours, elles laiffoient perdre un auffi beau royaume, conquis jadis par la valeur de leurs ancêtres. Les Arabes n'oferent refufer ce prince, dont ils craignoient le reffentiment, & lui fournirent les dix mille cavaliers. Ceux-ci l'accompagnerent jufqu'à la montagne de *Zagvan*. Quand ils fu-

rent arrivés dans cet endroit, ils quitterent l'armée d'Abdoulmoumen, ſous différens prétextes. Un des principaux, appellé *Iouſef-ben-Malik*, qui étoit reſté fidele à ce prince, vint l'avertir de la déſertion de ſes compagnons. Il ajoûta qu'ils diſoient entr'eux, que l'expédition d'Eſpagne n'étoit qu'un prétexte pour les tirer de leur pays, & les faire périr de miſere.

A cette nouvelle, ce prince entra en fureur; & il jura de les faire repentir de leur trahiſon. Il diſſimula cependant, juſqu'à ſon arrivée à Conſtantine, & campa vingt jours aux environs de cette ville, comme s'il eût ignoré leur déſertion, ou qu'il s'en fût peu embarraſſé. Les Arabes étoient dans la ſécurité la plus grande, lorſqu'ils ſe virent attaqués par

trente mille hommes des meilleurs troupes d'Abdoulmoumen. Ces déferteurs furent obligés de prendre la fuite, & d'abandonner au pouvoir du vainqueur leurs femmes & leurs enfans. Abdoulmoumen, bien loin d'abuſer de ſa victoire, traita avec humanité les priſonniers. Il écrivit, en même tems, aux Arabes, qu'il ne vouloit pas pouſſer plus loin ſa vengeance, & qu'ils pouvoient venir retirer leurs femmes & leurs enfans. Ce trait de généroſité les toucha, & ils l'aſſurerent d'une fidélité inviolable.

Hég. 556. Ce prince, l'année 1160, s'approcha de la mer, toujours dans le deſſein de paſſer en Eſpagne. Il bâtit même une nouvelle ville ſur le rivage, & retourna, quelque tems après, à Maroc, & de-là à Salé. Il étoit dans cette der-

niere ville, lorſque la mort le ſurprit. Toutes les qualites, qui concourent à former les héros, ſe trouvoient réunies dans ſa perſonne; & il eût été parfait, ſi ſes vertus n'euſſent été ternies par la cruauté.

Ce prince, quelques inſtans avant de mourir, aſſembla les principaux ſeigneurs, & leur dit qu'il avoit autrefois déſigné pour ſon ſucceſſeur ſon fils aîné, Méhémed, mais qu'il avoit reconnu depuis l'incapacité de ce prince pour le gouvernement. Il les conjura, en mêmetems, de mettre la couroune ſur la tête d'Abi-Iakoub, ſon ſecond fils, qui ſeul étoit digne de leurs ſuffrages. Ils conſentirent tous aux dernieres diſpoſitions du monarque expirant, & jurerent, en ſa préſence, une fidélité inviolable à Abi-Ia-

koub. Abdoulmoumen, comme s'il n'eût prolongé ſa vie, que pour aſſurer le trône à ſon ſecond fils, mourut quelques momens après. L'on cacha ſa mort, & l'on mit ſon corps dans une litiere, pour le tranſporter de Salé à Maroc, comme ſi ce prince n'eût été que malade. Abi-Iakoub, pendant ce tems-là, s'aſſura de l'armée & de toutes les places fortes. Quand il vit qu'il n'avoit plus rien à redouter, il publia la mort de ſon pere, deux mois après qu'elle étoit arrivée.

A peine cet événement devint public, que les tribus Arabes d'Amaré & d'Ibn-Umer crurent avoir trouvé l'inſtant favorable de recouvrer la liberté. Un certain Meſrah ſe mit à leur tête. Abi-Iakoub, ſans leur donner le tems de ſe fortifier, marcha contre les

tribus & leur livra bataille. Les Arabes furent défaits ; & Meftah, l'auteur de tous ces troubles, perdit la vie. Plufieurs autres tribus, qui attendoient pour fecouer le joug, l'iffue du fuccès qu'auroit l'entreprife de Meftah, n'oferent remuer ; & l'Afrique jouit, pendant quelque tems, du calme le plus profond.

Tandis que ce prince étoit occupé à diffiper les troubles qui s'étoient élevés dans fes Etats, après la mort de fon pere, les rois Chrétiens d'Efpagne réfolurent de profiter de ce double événement, pour faire des conquêtes fur les Maures. Alfonfe, nouveau roi de Caftille, qui avoit fuccédé à Sanche, fit une ligue offenfive & défenfive avec le roi d'Aragon. Ces deux princes, de concert, formerent le fiége de

Cuença, l'année 1176. Cette ville, bâtie par les Arabes, ſur les confins de la Celtibérie, eſt ſituée ſur la pente d'une montagne aſſez élevée. Le Xeucar & le Guévar roulant leurs eaux à travers des rochers affreux, coulent, à droite & à gauche de cette montagne, à peu de diſtance de la ville, & forment une barriere qu'il eſt impoſſible de franchir. Le ſeul chemin, dans la montagne, qui mene à la place, eſt roide & eſcarpé. Jamais cavalier n'oſa le franchir, & à peine eſt-il praticable pour un homme de pied. Comme il étoit impoſſible de prendre cette ville par force, & que la famine ſeule pouvoit en ouvrir les portes, les deux rois reſterent longtems devant la place, ſans que le ſiége avançât. La ſituation avantageuſe de la ville, le cou-

rage des habitans, qui étoit soutenu par l'espoir d'un prompt secours d'Afrique, rendoient inutiles tous leurs efforts; enfin, après un siége de neuf mois, les Maures, faute de vivres, furent obligés de se rendre.

D'un autre côté, Ferdinand, roi de Léon, s'empara de Badajox; mais comme il ne vouloit point affoiblir son armée, en laissant une garnison dans cette place, il se contenta du serment de fidélité que lui fit le gouverneur. Mais à peine ce prince fut éloigné, que le gouverneur ayant reçu quelques troupes d'Afrique, oublia un serment que la crainte seule avoit arrachée. Il ne se contenta pas de secouer le joug qu'on venoit de lui imposer, il osa encore paroître en campa-

gne, & affiéger Alfonfe, roi de Portugal, dans Santaren.

Ferdinand, qui fe trouvoit à la la tête d'une belle armée, excité par la gloire de délivrer Alfonfe, & par l'envie de fe venger de l'infidélité du gouverneur de Badajox, accourt auffi-tôt, défait les Arabes, & les force de fe retirer honteufement.

Alfonfe avoit confié la garde des frontieres du Portugal à Sanche, fon fils. Ce jeune prince fait une irruption fur les confins des Maures, & ravage la campagne, à la vue même des habitans de Séville. Il parut enfuite devant la ville de Niébla; mais ayant appris que les ennemis, pour fe venger, menaçoient Béja, il leve le fiége de Niébla, bat les Arabes, & va joindre fon pere à Santaren.

La nouvelle de l'arrivée d'Abi-Iakoub en Eſpagne, à la tête d'une armée de cent mille hommes, conſola les Muſulmans des pertes qu'ils venoient d'eſſuyer, & leur fit eſpérer les ſuccès les plus brillans.

Ce prince, qui, depuis l'inſtant qu'il étoit monté ſur le trône, méditoit la conquête de l'Eſpagne, réſolut de profiter de la tranquillité qui régnoit en Afrique, pour exécuter ſon projet; l'ambition ne lui mettoit pas toute ſeule les armes à la main, la vengeance avoit auſſi part à la guerre qu'il alloit porter. Ibn-Merdenich Méhémed, roi Maure de Séville, non ſeulement avoit refuſé de ſe ſoumettre au général d'Abdoulmoumen; mais encore, par ſa jonction avec les Chrétiens, il l'avoit empêché de

rien entreprendre. Abi-Iakoub vouloit tirer d'Ibn-Merdenich une vengeance que la mort d'Abdoulmoumen avoit ſuſpendue. Il partit d'Afrique, à la tête d'une armée de cent mille combattans, & marcha droit à Séville. L'approche de ſon arrivée fit une ſi grande impreſſion de terreur ſur Ibn-Merdénich, qu'il en mourut. Pluſieurs hiſtoriens aſſurent que la crainte ſeule ne termina pas ſes jours, & que le poiſon y eut part. Les fils d'Ibn-Merdenich n'eurent d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion. Ils mirent bas les armes, allerent au-devant du monarque Africain, & lui rendrent Murcie, Valence & toutes les villes dont ils étoient les maîtres. Ce prince, flatté de leur hommage, les reçut avec bonté. Pour les gagner entiére-

ment, il s'allia avec eux, en épousant une de leurs sœurs. Il entra ensuite en campagne, contre les Chrétiens, & pénétra même jusqu'à la vue de Tolede ; mais la disette s'étant mise dans son armée, & ayant appris que l'Afrique étoit agitée de nouveaux troubles, il fut obligé d'y retourner.

Ces troubles étoient excités par l'arrivée d'une horde de Turcs, qui d'Egypte étoit passée en Afrique, sous la conduite d'un certain Karacouch. Plusieurs tribus Arabes s'étoient jointes à eux, & les avoient aidés à se rendre maîtres de Tripoli & de quelques autres places. Ali-ben-Elmari, prince tributaire de Sfax, avoit profité de cette révolution, pour secouer le joug. D'accord avec les habitans de Sfax, il avoit fait périr tous les partisans des Al-

mohades, qui ſe trouvoient dans cette ville. Abi-Iakoub, après avoir mis des garniſons, & fait fortifier toutes les places frontieres, de crainte de quelque ſurpriſe de la part des Turcs, vint mettre le ſiége devant Sfax. Il commença par ravager les environs de cette ville & ruiner la campagne. Enfin, après trois mois de ſiége, le prince Ali craignant que la place ne fût emportée d'aſſaut, en ſortit ſecrétement, ſans rien communiquer de ſon deſſein aux aſſiégés, & ſe rendit au camp d'Abi-Iakoub. Celui-ci ne put s'empêcher d'admirer la hardieſſe avec laquelle ſon ennemi venoit ſe livrer lui-même entre ſes mains. Ali ſe jette aux pieds du monarque, & lui demande ſa grace & celle de tous les habitans. Ce prince voulut bien la lui

accorder, à condition qu'il ſe retireroit dans le Mogreb, avec toute ſa famille. Pour le dédommager de la perte de Sfax, il lui donna des terres conſidérables dans cette province. Iouſef, délivré ſi heureuſement de cette guerre, mit une forte garniſon dans la place, & alla à Méhédié. Il reçut dans cette ville un ambaſſadeur du roi de Sicile, qui demandoit la continuation de la tréve pour dix ans. Abi-Iakoub qui ſongeoit toujours à la conquête de l'Eſpagne, & qui craignoit d'être détourné par quelque guerre étrangere, accepta avec joie la propoſition du roi de Sicile.

Enfin le monarque Africain, délivré de l'inquiétude que lui avoient cauſée les troubles qui s'étoient élevés en Afrique, aborda

une ſeconde fois en Eſpagne, Hég. 580. l'an 1184. Il oüvrit la campagne, par le ſiége de Santaren en Portugal. Le roi Alfonſe, malgré ſon grand âge, ne balança pas à accourir au ſecours de la ville. Les Chrétiens & les Arabes en vinrent aux mains, & combattirent long-tems avec un égal courage. Enfin Sanche, fils de ce prince, décida du ſort de cette journée. Il ſort de Santaren, à la tête de la garniſon, & prend les ennemis à dos. Ces derniers ſe voyant attaqués de deux côtés, prenent lâchement la fuite. Abi-Iakoub, au déſeſpoir, diſpute encore la victoire, ſoutenu de la nobleſſe Arabe; mais ce prince ayant été bleſſé mortellement par une fléche, la deroute devint générale. Il mourut, quelques jours, après de ſes bleſſures. Son corps fut

transſporté à Séville. Ainſi périt Abou-Iakoub-Iouſef, après un régne de vingt-deux ans. Il eut toutes les vertus de ſon pere Abdoulmoumen, ſans en avoir les défauts. Auſſi grand guerrier, & auſſi grand politique que lui, il fut moins cruel, & compta la clémence au nombre des vertus que doit avoir un monarque.

Comme ce prince, en mourant, n'avoit point déſigné de ſucceſſeur, les principaux ſeigneurs Arabes mirent ſur le trône Iakoub ſon fils aîné.

La mort d'Abi-Iakoub & un nouveau régne parurent une occaſion favorable aux Almoravides, pour rentrer en Afrique. quoiqu'ils en euſſent été chaſſés par Abdoulmoumen ; ils avoient encore un grand nombre de partiſans qui ſoupiroient après leur

rétabliſſement, & qui regardoient les Almohades comme des uſurpateurs. Ali-Ishak-Eli-Emeni, chef de cette maiſon, & ſouverain des iſles Baléares, équipa une flotte de vingt vaiſſeaux, aborda à Bugie, s'empara de cette ville, & ſe fit proclamer *prince des Muſulmans*. Iakoub ne voulut point lui donner le tems de ſe fortifier dans ſa nouvelle conquête, & cette place fut preſque auſſi-tôt repriſe qu'elle avoit été enlevée. Le roi de Majorque eut le bonheur d'échapper à ſa pourſuite, & de ſe refugier à Tripoli. Les Turcs, qui étoient les maîtres de cette ville, ſe rangerent ſous ſes étendards : il prit en même tems à ſa ſolde un corps de troupes de la même nation, qui étoit arrivé depuis peu de l'Egypte.

Les partisans secrets des Almoravides, voyant Ishak appuyé des forces des Turcs, leverent le masque & se déclarerent ouvertement pour lui. Le gouverneur de Tunis fit part de cette révolution à Iakoub qui envoya six mille hommes sous la conduite d'un de ses cousins. Les deux corps d'armée ne tarderent pas à se rencontrer & à se charger. Le général d'Iakoub avoit, parmi ses troupes, quelques compagnies de Turcs, qui s'étoient mises à sa solde. Quand ils virent qu'on les menoit contre leurs compatriotes, bien loin de vouloir les combattre, ils se rangerent de leur côté, & tournerent leurs armes contre les Almohades. Ce mouvement imprévu mit le désordre dans leur rang, & procura la victoire au roi de Majorque.

Iakoub, au déſeſpoir de la perte de cette bataille, ne voulut plus s'en rapporter qu'à lui-même, pour la conduite de ſes armées. Il ſe mit en marche, à la tête de quinze mille hommes de cavalerie, attaqua les ennemis aux environs de la ville de Fès, & les défit entiérement.

Ce prince habile profita de ſa victoire, & vint mettre le ſiége devant cette ville dont les Turcs s'étoient emparé, pendant les troubles précédens. Ils ſe défendirent d'abord avec aſſez de valeur, & réſiſterent, pendant trois mois, à tous les efforts des aſſiégeans; mais enfin, craignant que la place ne fût emportée d'aſſaut, ils conſentirent d'en ouvrir les portes, à condition qu'on leur accorderoit la vie & la liberté. Le traité fut bientôt conclu, & fut exécuté

de

de bonne foi, de part & d'autre. La plûpart des habitans, pour avoir embraſſé le parti des Almoravides, furent paſſés au fil de l'épée, & les murailles de la ville abbatues & raſées. Iakoub, après tous ces ſuccès, retourna triomphant à Maroc.

Les Chrétiens d'Eſpagne avoient profité des troubles qui s'étoient élevés en Afrique, & avoient pris aux Arabes la ville de Chelva. Iakoub, après avoir pacifié l'Afrique, partit pour l'Eſpagne & vint mettre le ſiége devant cette place. Les habitans, après une généreuſe défenſe, rendirent la ville à compoſition. Le monarque Africain, ſe voyant à la tête d'une belle armée, voulut faire repentir les Chrétiens d'avoir attiré ſes armes en Eſpagne, & ſe rendit

maître encore de quatre villes dont ils étoient en possession, depuis plus de quarante ans. Après ces succès, il fit une tréve de cinq ans, & retourna à Maroc.

A peine ce terme fut expiré, que la guerre recommença, de part & d'autre, avec un nouvel acharnement. Alfonse, roi de Castille, entra le premier en campagne, & mit tout à feu & à sang dans l'Andalousie. L'arrivée d'Iakoub l'empêcha de continuer le ravage de cette province, pour songer à sa propre défense. Il implore le secours des rois de Navarre & d'Aragon ; & en attendant qu'ils pussent le joindre, il se retrancha dans son camp ; mais bientôt l'ardeur de combattre l'emporta, & il craignit que l'arrivée des deux rois ne

lui dérobât une partie de l'honneur de la victoire (*a*). La ba-

(*a*) Les historiens Arabes, tels que Novairi, Tabari & plusieurs autres grossissent à leur ordinaire la perte que firent les Chrétiens dans cette bataille : ils assurent qu'il y en eut cent quarante mille de tués, & treize mille prisonniers. Le nombre des chevaux, des mulets, des ânes, dont ils disent que les vainqueurs s'emparerent, est encore plus considérable : ils font monter le nombre des chevaux à quarante-six mille, celui des mulets à quarante mille & celui des ânes à cent mille. Ils assurent que le roi Alfonse, de désespoir, se fit couper les cheveux, & qu'il jura de ne pas dormir dans un lit, ni monter à cheval, qu'il n'eût réparé la honte de cette défaite. Mariana & les autres historiens Espagnols ne font aucune mention de ces circonstances qui paroissent apochryphes. Du reste, les historiens des deux nations sont d'accord sur la date. Les Arabes disent, que cette bataille fut livrée le 9 de la lune de Chaban, l'an de l'hégire 591, qui revient au 14 Août 1195, date des Espagnols. Ils ne varient que sur le lieu où elle se donna, les premiers la plaçant proche la forteresse de Réma, à la gauche de Cordoue, & les autres, proche celle d'Alarcos. Il m'a été impossible de découvrir ces deux

taille ſe donna à la gauche de la ville de Cordoue, proche le château de Réma, dans une plaine appellée *Merdjdjedid*, le 15 Août 1195. Les Chrétiens eurent d'abord l'avantage, & enfoncerent les Arabes; enfin le nombre l'emporta ſur la valeur, & ils furent obligés de prendre la fuite. Iakoub, après le combat, s'empara de la forteresse de Réma & retourna à Séville.

Le 9 Chaban 591.

Le roi de Caſtille, loin d'être découragé par cette premiere défaite, leva une nouvelle armée, l'année ſuivante. Iakoub ayant appris que ce prince marchoit contre lui, fit partit ſa flotte pour l'Afrique, pour lui ramener des troupes. Les deux armées ſe livrerent un ſecond combat qui fut

villes, dont peut-être il ne reſte plus de veſtige, ou qui ont changé de nom.

aussi fatal aux Chrétiens, que le premier. Le monarque Africain, maître de la campagne, entra dans la Castille, ravagea Taláera, dont il ne put s'emparer, détruisit, chemin faisant, les villes d'Eulalie & d'Escalone, & assiégea Tolede inutilement, pendant dix jours.

Ce prince tenta encore, l'année suivante, de s'emparer de cette capitale de la Castille; mais, malgré tous ses efforts, il ne put s'en rendre maître: il se vengea de ce mauvais succès sur le territoire de cette ville, qu'il ravagea, & ramena son armée dans l'Andalousie, pour lui faire reprendre haleine. Il rentra en campagne, l'année 1198, & pénétra jusques dans les Asturies où il soumit plusieurs villes; mais rappellé en Afrique par des troubles

nouveaux, il accepta la tréve que lui proposérent les rois de Léon & d'Aragon. Ce prince mourut, l'année suivante, le vingtiéme de Mars, dans la ville de Salé. Il étoit âgé de quarante-huit ans, & en avoit régné quinze.

Méhémed-el-Nasir, son fils aîné, lui succéda. Mais moins heureux ou moins habile que son pere, il perdit dans un instant toutes les provinces que ses ancêtres possédoient en Espagne. Les commencemens de son régne furent agités de quelques troubles en Afrique. Le gouverneur de Méhédié ayant voulu se révolter, se vit investi par mer & par terre, & fut forcé d'avoir recours à la clémence du roi. Ces premieres étincelles de rebellion ayant été éteintes, Méhémed songea à faire en Espagne quelque conquête ca-

pable d'illuſtrer ſon régne. Les hiſtoriens Arabes font monter à ſix cens mille combattans l'armée qu'il conduiſit dans ce royaume. Les Chrétiens, de leur côté, ſongerent à oppoſer une digue à ce torrent qui ſembloit vouloir tout entraîner. A cet effet, les rois de Caſtille, de Navarre & d'Aragon firent entr'eux une ligue offenſive & défenſive. Les Arabes l'emportoient par le nombre, & épuiſoient d'hommes l'Afrique & l'Eſpagne, pour réparer leurs pertes. Les Chrétiens leur étoient ſupérieurs par le courage & l'habileté de leurs généraux.

Rodrigue, archevêque de Tolede, paſſa en Italie & en France, & repréſenta ſi vivement le danger où étoit l'Eſpagne, qu'il ramena avec lui cinquante mille hommes d'infanterie, & douze

mille de cavalerie. Le roi de Castille, de son côté, fit prendre les armes à tous ses sujets. Tolede étoit le rendez-vous général de toutes les troupes. On y vit bientôt arriver Pierre, roi d'Aragon, à la tête de vingt mille fantassins & de trois mille cinq cens cavaliers.

Les Chrétiens, divisés en trois corps, partirent de Tolede, le
Heg.607. 20 de Juin 1210. Le premier effort de leurs armes tomba sur Malacon. En vain les Arabes abandonnerent la ville & se refugierent dans la citadelle : elle fut emportée d'assaut ; & ceux qui étoient dedans, furent passés au fil de l'épée. Les habitans de Calatrava, pour éviter un pareil sort, allerent au-devant du vainqueur, lui présenter les clefs de leur ville. Sanche, roi de Navarre, joignit l'armée à Alarcon.

il étoit ſuivi d'un corps de troupes, encore plus redoutable par le courage que par le nombre. On ſe mit en marche, & l'on parvint au pied de cette chaîne de montagnes, appellée *Sierra Morena.* Méhémed, inſtruit de la marche des Chrétiens, s'empara du principal paſſage par lequel on pouvoit pénétrer dans ces montagnes. Son deſſein étoit ou de forcer les ennemis à une retraite honteuſe, ou de les attaquer avec avantage, s'ils oſoient avancer plus loin.

L'alternative étoit cruelle pour les Chrétiens, & les rois ligués en ſentirent tout l'inconvénient. La queſtion fut agitée long-tems, dans le conſeil de guerre : la plûpart ſoutinrent que c'étoit s'expoſer à une défaite certaine, que de forcer les gorges de ces mon-

tagnes occupées par les Arabes ; qu'il falloit rétrograder, &,en faisant un circuit plus long, chercher un chemin moins dangereux qui les meneroit dans l'Andalousie. Alfonse fut d'un sentiment contraire. Il représenta, avec force que la réputation une fois perdue ne pouvoit plus se recouvrer ; que l'on jugeoit souvent de la suite d'une guerre, par les premiers événemens ; qu'en retournant sur leurs pas, leur retraite passeroit pour une véritable fuite ; que cette démarche honteuse augmenteroit le courage des ennemis, en même tems qu'il affoibliroit celui des Chrétiens ; enfin que, par un généreux effort, les choses, qui d'abord avoient paru impossibles, étoient souvent devenues aisées.

Tandis que l'on délibéroit sur

le parti qu'il falloit prendre, un berger ſe préſenta devant les princes, & leur promit de conduire leur armée, ſans aucun danger, ſur la cime des montagnes, par un chemin dont lui ſeul avoit la connoiſſance. Alfonſe envoya deux de ſes principaux officiers avec le berger, pour reconnoître le chemin, avant de s'y engager. Enfin l'armée ſe mit en marche; comme la route, qu'elle prenoit, étoit toute oppoſée à celle qui conduiſoit aux montagnes, les Arabes furent perſuadés que les ennemis ſe retiroient, faute de vivres, & qu'ils n'avoient pas oſé forcer le paſſage. Cependant les troupes avançoient ſous la conduite du berger; il falloit gravir contre des rochers, franchir des foſſés, traverſer des vallons; ſe faire jour à travers les broſſail-

les, & s'avancer quelquefois par une route roide, escarpée & environné, de précipices. L'espoir d'une victoire assurée, si l'on étoit assez heureux pour parvenir au sommet des montagnes, fit supporter toutes ces fatigues, & surmonter toutes ces difficultés. Enfin, après une marche pénible, les Chrétiens arriverent sur la cime de la montagne, & ayant trouvé un terrein uni, y assirent leur camp & le fortifierent. Les Arabes, étonnés de voir devant eux ceux qu'ils croyoient bien éloignés, se préparent au combat. Les Espagnols, fatigués par une longue marche, refusent la bataille, & se tiennent dans leur camp. Les Arabes firent inutilement une nouvelle tentative, le lendemain. Méhémed ne doutant point que la crainte ne retînt les

ennemis dans leur camp, se flattoit de voir bientôt dans les fers les trois Chrétiens. Enfin, le troisieme jour qui étoit le 16 Juillet de l'année 1210, les Espagnols avancerent fiérement contre l'ennemi. Diegho-Haro commandoit l'avant-garde, & Gonsalve de Nugnès le corps de bataille. L'arriere-garde étoit sous les ordres du roi de Castille. Les rois de Navarre & d'Aragon étoient sur les deux aîles avec les troupes qu'ils avoient amenées. Hég. 607.

Les Maures firent quatre corps de leurs troupes : l'entrée de leur camp étoit fermée par une chaîne de fer. Leur armée étoit si nombreuse, qu'elle sembloit couvrir les montagnes & les vallons. Alfonse exhorte les siens, en peu de mots, à combattre vaillamment. Il leur dit de ne pas s'effrayer de

cette multitude où l'on comptoit plus d'hommes que de ſoldats. Méhémed, de ſon côté tâche, d'animer ſes ſoldats : il leur repréſente que cette bataille doit décider du ſort de l'Eſpagne, qui deviendra le prix du vainqueur, quel qu'il ſoit.

Après ces paroles ; les deux armées s'ébranlent. Le centre de bataille des Chrétiens donna le premier, & fut ſoutenu par les rois de Navarre & d'Aragon, qui étoient ſur les aîles. Ces troupes, après avoir tenté trois fois inutilement d'enfoncer les ennemis, reculent & ſemblent vouloir prendre la fuite. Alfonſe, au déſeſpoir, veut s'élancer au milieu des bataillons. Il eſt retenu par Rodrigue, archevêque de Tolède, qui lui repréſenta que la victoire & le ſalut de l'armée dépendoient

de sa conservation. L'avant-garde des Chrétiens chargea à son tour les ennemis ; ceux, qui un instant auparavant, songeoient à prendre la fuite, se voyant soutenus, retournent au combat, avec une nouvelle fureur. Les Arabes ne purent résister à ce (*a*) choc, &

(*a*) Les historiens Arabes déplorent vivement la perte de cette bataille. Ils la regardent comme une des causes de la dépopulation de l'Afrique, & de la chute de leur empire en Espagne. Ils disent que des six cent mille hommes, dont elle étoit composée, il n'en retourna qu'un très petit nombre en Afrique : du reste, ils n'entrent dans aucun détail, comme ils font toujours, quand l'événement ne leur est pas favorable. Les Espagnols font monter le nombre de ceux qui périrent, du côté des Arabes, à cent quatre-vingt cinq mille ; & ce qu'il y a de plus incroyable, c'est qu'ils assurent qu'il n'y eut que vingt-cinq Chrétiens de tués. La lettre du roi Alfonse au pape Innocent, par laquelle il lui fait part de la victoire qu'il vient de remporter, met ce nombre. Pour donner une idée à ce pape de la multitude immense qui composoit l'armée

prirent la fuite. Méhémed lui-même ſe laiſſa emporter par le torrent, & ſe refugia à Biatia. Ce prince ne ſe croyant pas aſſez en ſûreté dans cette place, ſe retira à Jaën.

Trois jours après cette bataille, les Chrétiens ſe mirent en marche, & s'emparerent de Bilches, Balnéa, Toloſa. Ubida, peu de jours après, eut le même ſort. En vain les habitans offrirent une ſomme conſidérable pour racheter leurs vies; les Chrétiens inflexibles, les firent tous paſſer par le fil de l'épée.

Maure, il ajoûta que les Chrétiens ayant reſté deux jours ſur le champ de bataille, & ne s'étant ſervi, pour la cuiſine & leurs autres uſages, d'autre bois que de celui des fléches & des lances des ennemis, ne purent en brûler que la moitié. Cette fameuſe bataille eſt appellée *Akab*, par les Arabes, & *Vanos-Toloſa* par les Eſpagnols, qui ſans doute donnent des noms différens au même endroit.

Cependant Méhémed, après la perte de la derniere bataille, étoit paſſé en Afrique, dans le deſſein de lever une nouvelle armée, & de tenter une ſeconde fois le ſort des armes. Sa mort, qui arriva l'année ſuivante, ne lui donna pas le tems d'exécuter le projet qu'il avoit formé. Ce monarque ne put ſurvivre au chagrin que lui cauſoit ſa défaite. Comme s'il n'eût pas été aſſez infortuné, il eut encore la douleur de voir ſes plus proches parens abuſer de ſes malheurs pour le trahir : à peine ce prince étoit parti d'Eſpagne, qu'un de ſes freres, nommé *Zéid*, s'empara du royaume de Valence ; Méhémed ſon oncle ſe fit, en même tems, proclamer roi de Cordoue. Séville, Carmone, Ecija ſecouerent le joug des Almohades, & devinrent le partage

d'un ſeigneur Arabe qui n'y avoit d'autre droit que celui que donne l'ambition, quand elle eſt ſoutenue par la force.

Après la mort de Méhémed-el-Naſir, Iouſef ſon fils lui ſuccéda, & fut appellé *Moſtanſir*, ou *le Victorieux*; mais peu jaloux de mériter un ſurnom qu'il devoit à la flatterie, il ſembloit n'être monté ſur le trône que pour ſe plonger plus librement dans toutes ſortes de voluptés. Uniquement occupé à inventer de nouveaux plaiſirs, il ne laiſſoit approcher de ſa perſonne, que ceux qui applaudiſſoient à ſes paſſions, & en éloignoit ceux qui vouloient lui parler des affaires de l'Etat. Ses profuſions, & plus encore le peu de part qu'il prit au gouvernement de l'Etat, affoiblirent ſa puiſſance, & préparerent la ré-

volution qui devoit précipiter du trône les Almohades, pour y placer une nouvelle dynastie. Ce prince, après avoir régné dix ans, mourut l'année 1223. Mostansir Hég.620. n'ayant point laissé de postérité, les grands du royaume mirent la couronne sur la tête d'Abdoulvahed son grand oncle : Comme celui-ci avoit été toute sa vie exposé aux caprices de la fortune, & qu'il étoit même tombé dans l'indigence, les peuples se flatterent qu'un prince instruit par l'adversité, en seroit plus digne de régner, & qu'il abuseroit moins du souverain pouvoir; mais sa conduite leur fit voir qu'ils s'étoient trompés : soit que le passage du triste état, où il se trouvoit, au trône, eût été trop rapide, & qu'il n'en pût supporter la secousse, ou plutôt, soit qu'il fût naturelle-

ment porté au plaiſir, il n'eut pas plutôt l'autorité en main, qu'il s'en ſervit pour ſe livrer à tous les excès qu'entraînent après eux le luxe & la molleſſe. Ceux qui lui avoient mis la couronne ſur la tête, la lui ôterent avec la vie neuf mois après, & lui donnerent pour ſucceſſeur ſon neveu, appellé *Abdoullah-Eladik*, qui étoit alors en Eſpagne. Ce prince, avant de quitter ce royaume, y laiſſa ſon frere Edris-ben-Iakoub, & lui abandonna la ſouveraineté de quelques villes qui étoient encore ſoumiſes aux Almohades.

Les fréquentes révolutions arrivées en Afrique, & la foibleſſe des ſucceſſeurs d'Abdoulmoumen affoiblirent en Eſpagne la puiſſance des Arabes, tandis que celle des Chrétiens prenoit de nouvel-

les forces. L'ambition armoit ces premiers les uns contre les autres ; & ils ſongeoient plutôt à faire des conquêtes ſur leurs compatriotes, qu'à ſe réunir contre l'ennemi commun. Les Chrétiens profiterent de ces funeſtes diviſions. Ferdinand, roi de Caſtille, qui avoit ſuccédé à Henri, vint mettre le ſiége devant Jaën dont il ne put s'emparer : il fut plus heureux devant Priege ; & les richeſſes qu'il trouva dans cette place, le conſolerent d'avoir manqué Jaën. Loxa eut le même ſort. Les habitans crurent échapper à la fureur des Chrétiens, en ſe refugiant dans la citadelle ; mais elle fut emportée d'aſſaut, & ſes défenſeurs paſſés au fil de l'épée. Les Maures d'Alhambra, place ſituée ſur un rocher, & que l'on regardoit comme imprenable,

n'oserent attendre l'ennemi derriere leurs remparts : ils se refugierent à Grenade, & donnerent à la partie supérieure de cette ville, où ils se fixerent, le nom de la place qu'ils venoient d'abandonner. Les Chrétiens, maîtres de la campagne, porterent le fer & le feu dans tout le territoire de Grenade. Les habitans voyant du haut de leurs tours la flamme qui consumoit les villages, demanderent la paix, & offrirent, pour l'obtenir, mille trois cens Espagnols qu'ils retenoient dans leurs fers. Ferdinand voulut bien, à ces conditions, détourner ses armes, dont l'effort alla tomber sur la ville de Montigia qu'il rasa.

L'Andalousie éprouva, de même que le royaume de Grenade, toutes les horreurs de la guerre.

Les soldats que l'on avoit laissés en garnison de ce côté-là, s'étant réunis, malgré la rigueur de l'hiver, ravagerent le territoire de Séville. Abou-Ali, qui s'étoit emparé de cette ville, se mit en campagne pour chasser les Chrétiens. Cette tentative ne lui réussit pas, & il fut obligé de prendre la fuite, après avoir perdu beaucoup du monde. Ces succès furent balancés par la perte de la forteresse Garcésia, dont les Maures se rendirent maîtres, à la vue même du roi Ferdinand. La nouvelle qu'il reçut, quelques jours après, de la prise de Capella par ses troupes, le consola de cet affront.

Dans le même tems, ce prince apprit que les Maures de Biatia avoient mis le siége devant la citadelle de cette ville qui étoit

au pouvoir des Chrétiens. Ces derniers, malgré leur petit nombre, se défendoient avec un courage qui étoit soutenu par l'espoir d'un prompt secours. Leurs espérances ne furent point déçues, & Ferdinand accourut à leur défense. La nouvelle de son approche consterna si fort les habitans de Biatia, que non-seulement ils levent le siége de la forteresse, mais encore qu'ils abandonnerent leur ville, pour éviter la fureur des Chrétiens. Le roi de Castille s'étant retiré à Tolede pour se reposer de ses fatigues, Tellès, général de ses armées, dévasta tout le royaume de Séville. Abou-Ali, pour détourner cette tempête, consentit à payer trois cens mille écus d'or par an. Ce prince redoutoit encore plus les armes des Arabes, que celles des Chrétiens,

Chrétiens ; & il étoit ſur le point de ſe voir enlever par un nouvel uſurpateur une couronne dont il s'étoit lui-même emparé ſans aucun droit. Ce dangereux rival ſe nommoit *Mutévekkul-ben-Houd*, roi de Murcie : il étoit d'une famille des plus illuſtres parmi les Arabes, puiſqu'il faiſoit remonter ſon origine juſqu'à Djezam-ben-Amer, qui étoit un des principaux officiers de Mouſa. Oſman-Abineſa, qui avoit été gouverneur d'Eſpagne pour les Califes, étoit auſſi un de ſes ancêtres, parmi leſquels il comptoit pluſieurs rois de Saragoſſe. Il s'étoit emparé d'Almérie, de Grenade, de Cordoue & de pluſieurs autres villes, durant les J.C. 1231
troubles qui s'étoient élevés en Afrique, & avoit formé le deſſein de ſe rendre maître de tout

ce qui restoit aux Arabes en Espagne. Pour y réussir, il publioit que les changemens que les Almohades avoient introduits dans la religion Musulmane, étoient la cause de tous les malheurs que les Maures avoient essuyés ; que si l'on vouloit se relever de ces pertes, il falloit rétablir les choses sur l'ancien pied : c'est ainsi qu'il déguisoit, sous le nom sacré de religion, l'ambition qui le dévoroit.

Tandis que Mutévekkul-ben-Houd songeoit à envahir l'Espagne, le trône de l'Afrique fut souillé, une troisieme fois, par le sang de celui qui y étoit assis. Il n'y eut point d'extrémités où les rebelles ne se portassent contre Méhémet. Son palais fut pillé : l'on osa même pénétrer jusqu'à ce lieu sacré pour les Musulmans,

où ce prince renfermoit ſes femmes ; elles en furent tirées avec violence, & furent expoſées à tous les outrages d'une populace effrénée. Ce prince infortuné ayant eu le malheur de tomber entre les mains des rebelles, ils le traînerent en priſon, & terminerent enfin ſa vie & ſes malheurs par le cordon.

Iaiah, fils de Méhémet-Naſir, ſuccéda à Abdoullah-el-Adik, & fut auſſi malheureux que lui. Nous avons dit plus haut, qu'Abdoullah, en allant prendre poſſeſſion de l'Afrique, avoit laiſſé en Eſpagne ſon frere Edris-ben-Iakoub. Celui-ci ayant appris la triſte fin d'un frere qu'il chériſſoit, réſolut d'en tirer une vengeance éclatante. Les habitans de Séville, & pluſieurs autres villes de l'Eſpagne, le proclamerent ſouverain,

& il prit le titre d'*Emir-el-Mouménin*. Les Africains, dont l'eſprit étoit plus leger que les ſables qui les environnoient, ſe degoûterent bientôt du nouveau roi qu'ils s'étoient choiſi, & offrirent la couronne à Edris-ben-Iakoub. Ce fût un bonheur pour lui; car Mutévekkul-ben-Houd, dont le parti avoit prévalu en Eſpagne, lui avoit enlevé toutes les villes qu'il y poſſédoit. Edris s'embarqua pour l'Afrique, l'an-
Hég. 624. née 1226; & s'étant mis à la tête de ſes troupes, il alla chercher Iaiah qui s'étoit retiré dans les montagnes. Les différentes tribus d'Arabes & de Berbers, qui habitoient ces montagnes, avoient embraſſé ſa défenſe, & combattoient ſous ſes enſeignes. Comme le trône devoit être le prix du vainqueur, l'on ſe battit long-

tems, de part & d'autre, avec un acharnement mêlé de fureur. Enfin les Montagnards furent défaits ; & Iaiah ayant été pris, Edris le ſacrifia à ſa ſûreté. Cette victoire affermit la couronne ſur ſa tête ; mais elle ne le raſſura pas contre l'inconſtance & la legéreté des Africains. L'image ſanglante de ſon frere Abdoullah-el-Adik, égorgé par ſes ſujets rebelles, ſe préſentoit ſans ceſſe à ſon eſprit, & en lui demandant vengeance, ſembloit lui dire qu'il n'éviteroit un ſort auſſi funeſte, qu'en puniſſant les coupables. Docile à cette voix qui ſe faiſoit entendre au fond de ſon cœur, il prit la réſolution de faire périr tous ceux qui avoient conſpiré contre ſon frere. Comme les gens de loi, au lieu de ſe ſervir de l'autorité que leur donnoit la re-

ligion, pour appaiſer les révoltes, avoient été les plus ardens à ſouffler le feu de la diſcorde, ils furent les premiers contre leſquels il ſévit. Les autres rebelles ne furent pas plus épargnés; & ce prince verſa tant de ſang, qu'il fut appellé le *Hégiage* (*a*) de l'Afrique.

Malgré toutes ces précautions,

(*a*) Hégiage-ben-Ioſef-el-Thaféki, un des plus grands capitaines qu'ayent eu les Arabes, mais qui pouſſa ſi loin ſa cruauté, qu'encore aujourd'hui, dans l'Orient, l'on ſe ſert de ſon nom pour déſigner un prince cruel. Il fut fait gouverneur de l'Iraque Arabique, & de l'Arabie par Abdoulmélek, cinquieme Calife des Ommiades de Damas, en reconnoiſſance de la victoire que ce général avoit remportée ſur Abdoullah-ben-Zobaïr, qui diſputoit le trône à Abdoumélek. Hegdage pouſſa ſi loin la dureté de ſon gouvernement, qu'il fit périr cent vingt mille perſonnes, & qu'à ſa mort il s'en trouva cinquante mille dans les priſons, qui auroient ſubi le même ſort, ſans cet événement.

Edris ne put anéantir l'eſprit de ſédition. Un de ſes freres s'empara de Ceuta, & prit le titre de *ſouverain de l'Afrique*. Tandis que ce prince étoit devant cette ville, il apprit que les habitans de Maroc avoient profité de ſon abſence pour ſe ſoulever. Cette funeſte nouvelle l'obligea d'abandonner le ſiége de Ceuta, pour aller remettre l'ordre dans ſa capitale. Une attaque d'apoplexie le ſurprit en chemin, & termina J.C. 1231.
ſes jours, après un régne de cinq Hég. 629.
ans. Ce prince étoit fort éloquent, protégeoit les ſciences, & les cultivoit lui-même, avec beaucoup d'ardeur. L'on ne peut le taxer de cruauté, malgré le grand nombre de perſonnes qu'il fit périr ; s'il verſa du ſang, ce fut celui des rebelles qui n'avoient pas eu

d'horreur de tremper leurs mains dans celui de leur ſouverain.

Son fils Abdoulvahed-Ibn-Edris lui ſuccéda, & prit le ſurnom de *Rêchid* ou de *Juſte*. Un de ſes couſins, nommé *Tarid ben-Naſir*, voulut lui diſputer la couronne : ces deux princes en vinrent aux mains, & Tarid perdit la vie dans le combat. Abdoulvahed, après un régne de onze années, ſe noya dans une piéce d'eau qui étoit dans un de ſes jardins, en vou-
J.C. 1242. Hég. 640. lant s'y baigner. Saïd-Aboul-Haſan-Ali-ben-Edris, ſon frere, monta ſur le trône après lui, &
Hég. 646. fut tué, l'année 1248, devant la ville de Téleſman qu'il aſſiégeoit. Il eut pour ſucceſſeur Umer-ben-Ibrahim-ben-Iakoub, qui prit le ſurnom de *Mortéda* ou d'*Agréable à Dieu*. Vaſik-Aboul-Ala-Edris,

connu ſous le nom d'*Abou-Dabbous*, ſon parent, lui ôta la couronne & la vie, après un régne de dix-neuf ans. Cet uſurpateur ne jouit pas long-tems du fruit de ſon crime. Après avoir perdu preſque tous ſes Etats, il ſe vit inveſti dans Maroc, & fut tué durant le ſiége. Dans Vaſik-Aboul-Ala finit la dynaſtie des Almohades, qui avoit régné en Eſpagne & en Afrique, près de 154 ans, ſous dix-ſept princes différens.

J.C. 1266 Hég. 665.

J.C. 1269 Hég. 668.

Trois différens princes s'éleverent ſur les ruines de l'empire des Almohades, & partageant entr'eux ce que les Muſulmans poſſédoient en Afrique, formerent, dans cette partie du monde, trois nouvelles dynaſties, qui furent les *Mérinis*, les *Abihafs* & les *Béni-Zian*. Les premiers ſe rendirent maîtres des royaumes de Fès &

de Maroc, & furent les plus puiſſans. Les ſeconds s'emparerent de ce que les Romains appelloient l'*Afrique propre*, & les troiſiemes fonderent le royaume de Télemſan ou Trémiſen. Quoique les événemens, qui compoſent l'hiſtoire des princes de ces trois dynaſties, ſoient néceſſairement liés enſemble, que ces différens ſouverains ayent eu des intérêts communs, & qu'ils ayent ſoutenu des guerres les uns contre les autres, je vais cependant rapporter ſéparément ce qui s'eſt paſſé ſous chaque dynaſtie : ce feroit mettre une confuſion trop grande dans cette partie de l'hiſtoire, déjà aſſez obſcure par elle-même, que de faire marcher enſemble les princes de ces trois maiſons, & de mêler les événemens qui ſe ſont paſſés ſous leur

régne. La reſſemblance des noms augmenteroit encore l'embarras du lecteur qui ne pourroit plus diſtinguer de quelle partie eſt un prince, & qui les confondroit les uns avec les autres. Cela me mettra quelquefois dans la néceſſité de raconter deux fois la même choſe, & je ferai obligé de revenir ſouvent ſur mes pas; mais j'ai cru devoir tout ſacrifier à l'ordre, à la clarté & à la préciſion. Je commence par les Mérinis.

Cette dynaſtie étoit originaire de Téza, ville du royaume de Fès, dans la province de Chaus: ſes richeſſes & ſes alliances avec les principales tribus Arabes l'avoient rendu fort puiſſante. La foibleſſe du gouvernement des Almohades & la décence de leur empire firent naître la penſée à

Abdoulhak-Iaiah-ben-Békir-ben-Mérin, chef de cette maison, de s'élever sur leurs ruines. Un songe qu'il eut, le confirma dans cette pensée. Une nuit qu'il dormoit profondément, il s'imagina voir sortir de ses entrailles une flamme dévorante qui embrasoit la Mauritanie. Son ambition lui fit interpréter ce songe en sa faveur, & il crut y découvrir le haut degré de puissance où ses descendans devoient un jour parvenir. Pour leur en frayer la
J.C. 1213 route, il secoua le joug des Al-
Hég. 610. mohades, & se rendit indépendant dans la province où il étoit né. Aboubekr-ben-Abdoulhakk, son fils & son successeur, marcha sur les traces de son pere, & enleva aux Almohades le royaume de Fès avec la capitale. La mort surprit ce prince, lorsqu'il médi-

toit la conquête de Maroc ; elle étoit réservée à son frere Iakoub-ben-Abdoulhakk-el-Mérini : il étoit de la tribu de Zénata, par sa mere. Cette tribu qui, parmi les Arabes, passoit pour la plus nombreuse & la plus guerriere, embrassa son parti, & augmenta beaucoup son pouvoir. Ce prince continua la guerre que son frere avoit commencée contre les Almohades, & mit le siége devant Maroc. Vasik-Aboul-Ala-Edris, surnommé *Abou-Dabbous*, s'étoit enfermé dans cette capitale, & la défendoit avec un courage qui tenoit du désespoir ; la témérité avec laquelle il s'exposoit aux plus grands dangers, lui fit enfin rencontrer la mort qu'il cherchoit ou qu'il bravoit. Maroc ouvrit ses portes au vainqueur, & Iakoub s'empara de la plus

grande partie des Etats des Almohades. Des conquêtes auſſi rapides, loin de ſatisfaire ſon ambition, ne firent que l'allumer. Les Arabes d'Eſpagne, preſſés par les armes des Chrétiens, l'appellerent à leur ſecours ; & il ſaiſit avec empreſſement, l'occaſion d'étendre ſon empire de ce côté-là. Ce prince mourut à Algéſire, l'an-
Hég. 685. née 1286, après un régne de trente & un an.

Iouſef-Abou-Iakoub, ſon fils, lui ſuccéda : à peine fut-il ſur le trône qu'il ſe vit attaqué par Abou-Saïd-Oſman, roi de Tréméſen, de la dynaſtie de Béni-Zian. Iouſef réſolut d'oppoſer la force à la violence ; non-ſeulement il repouſſa Abou-Saïd, mais il le depouilla de tous ſes Etats. Tréméſen, qui en étoit la capitale, fut la ſeule ville qui ne ſubît pas

la loi du vainqueur. Iousef se présenta devant cette place, & en forma le siége. Comme il en prévoyoit la longueur, il bâtit vis-à-vis une ville à laquelle il donna le nom de *Tréméſen la nouvelle*. Le siége de cette place, un des plus longs dont il soit fait mention dans l'histoire, dura quatorze ans; & Iousef mourut devant Tréméſen, sans pouvoir s'en emparer.

Abisalem-Ibrahim, son fils, monta sur le trône après lui; mais il le perdit bientôt avec la vie, par la trahison d'Abou-Iaiah son oncle, & d'Abou-Çabit-Umer son cousin. Ces deux princes régnerent conjointement, pendant quelque tems. Abdoullah-ben-Abi-Médin, premier ministre qui, sous le régne précédent, avoit gouverné l'Etat, avec une auto-

rité abſolue, ſe la vit enlever, avec chagrin, par Iaiah. Il réſolut de le ſacrifier à ſon ambition. L'extrême jeuneſſe d'Abou-Çabit-Umer lui faiſoit eſpérer de réunir de nouveau tout le pouvoir dans ſa perſonne, ſi ce prince parvenoit à régner ſeul. Pour réuſſir dans le deſſein qu'il avoit formé, il ſouffla le feu de la diſcorde entre l'oncle & le neveu. Bientôt les ſoupçons, la défiance ſuccéderent à l'amitié qui uniſſoit ces deux princes. Ce ruſé Vizir aigrit ſi fort l'eſprit d'Abou-Çabit, contre Iaiah ſon oncle, & le peignit ſous des couleurs ſi noires, qu'il l'engagea enfin à conſentir à ſa perte. Abou-Çabit-Umer, par ce parricide, régna ſeul, ou plutôt Abdoullah, ſous ſon nom. La mort de ce jeune prince, qui arriva dans la même

année, fut regardée comme une vengeance du ciel.

Ali-ben-Iousef-Zériha, frere d'Iaiah, fit d'inutiles efforts pour s'emparer de la couronne: Abdoullah, qui ne le redoutoit pas moins qu'Iaiah son frere, fit donner la préférence à Aboul-Rébih-Seuléïman, jeune prince de dix-sept ans, & frere d'Abou-Cabit-Umer. Non-content d'avoir éloigné Ali du trône, il le fit périr. Aboul-Rébih mourut, après un régne de trois ans. J.C. 1310. Hég. 710.

Abou-Saïd-Osman-el-Radi, oncle de ce prince, & frere d'Iaiah & d'Ali, monta sur le trône, malgré les brigues d'Abdoullah qui vouloit l'en éloigner; & ce ministre ambitieux trouva enfin dans Osman-el-Radi un vengeur qui lui fit porter la peine que méritoient ses intrigues. Depuis cet

inſtant, Oſman commença à gouverner avec une autorité abſoſolue. Bien loin d'en abuſer, il n'en fit uſage que pour rendre ſes peuples heureux : il l'eût été lui-même, juſqu'à la fin de ſon régne, ſi l'amour extrême qu'il portoit à un de ſes fils, appellé *Umer*, ne l'eût engagé à deſcendre du trône, pour l'y faire monter. Soit ingratitude de la part du fils, qui n'eut pas pour ſon pere tous les égards qu'il lui devoit, ſoit inconſtance de la part d'Oſman, & qu'il ne pût s'accoutumer à mener une vie privée, il ne tarda pas à ſe repentir de la démarche indiſcrette qu'il avoit faite. Bientôt le pere & le fils eurent les armes à la main, l'un contre l'autre. Les troupes du pere furent défaites, & il fut obligé de s'enfermer dans la ville

de Téka. Umer aſſiégeoit cette place, & étoit prêt de s'en rendre maître, lorſqu'une maladie violente l'obligea de ſe retirer de devant cette ville. Oſman ſçut mettre à profit cet événement, pour rétablir ſes affaires qui paroiſſoient déſeſpérées, & remonta ſur le trône. Il s'y maintint juſqu'à ſa mort qui arriva l'année 1330. Hég. 730.

Abil-Haſſan-Ali-ben-Oſman, ſon ſecond fils, lui ſuccéda. Ce nouveau Sultan ne fut pas plutôt revêtu de la ſouveraine puiſſance, que craignant de s'en voir dépouiller par l'ambition d'Umer, ſon frere aîné, il prit la réſolution de le ſacrifier à ſa ſûreté. Ce prince, délivré d'un rival dangereux, crut régner tranquillement; mais le ciel, qui ſans doute vouloit le punir, pour n'avoir pas

eu horreur de tremper les mains dans le ſang de ſon frere, permit que ſon régne fût agité par des troubles continuels : il ſe vit lui-même accablé ſous le poids de l'infortune. Les Eſpagnols remporterent ſur lui une victoire complette : deux de ſes fils périrent dans cette bataille ; & ce qui eſt plus accablant pour un Muſulman, Fatima fille du roi de Tunis, & la plus chérie de toutes ſes femmes, tomba au pouvoir du vainqueur. Un autre de ſes fils ſe révolta contre lui & mit le comble à tous ſes malheurs.

J.C.1336 Hég.737. Une guerre violente s'étant élevée entre les princes de la dynaſtie de Béni-Zian, & de Béni-Hafsi, Abdoulrahman Abou-Tachfin, roi de Trémiſen, s'empara de preſque tous les Etats d'Abou-Iaiah-ben-Hafsi. Ce

prince malheureux, qui ſe voyoit à la veille de perdre ſa couronne, implora le ſecours d'Aboul-Haſſan. Une pareille propoſition étoit trop du goût du Sultan ambitieux, pour être rejettée. Il embraſſa, avec ardeur, l'occaſion qui ſe préſentoit de ſe mêler de cette guerre, & d'aggrandir ſon royaume. Il avoit vu, avec une joie ſecrette, ces deux maiſons rivales s'entre-détruire, & il ne déſeſpéroit pas de s'élever ſur leurs ruines. Pour mieux déguiſer ſa politique, il voulut paroître ne faire que l'office de médiateur. Il envoya un ambaſſadeur à Abdoulrahman, qui étoit chargé de ſommer ce prince de mettre bas les armes, & de rendre au roi de Tunis toutes les villes qu'il lui avoit priſes.

Abdoulrahman, indigné qu'on

voulût lui faire la loi, & prescrire des bornes à ses conquêtes, chassa, avec mépris, l'envoyé d'Aboul-Hasan. Ce dernier, qui avoit prévu la réponse du roi de Trémisen, entra tout de suite dans les Etats de ce prince, & mit le siége devant la capitale. La lâcheté des habitans, qui, à son approche, avoient pris la fuite, le rendirent maître de cette ville, sans coup férir. Il ne'n fut pas de même de la forteresse. Abdoulrahman, ses enfans & ses soldats les plus braves, s'y étoient enfermés, bien résolus de s'envelir plutôt sous les ruines de la place, que de la livrer. En effet ils résisterent, trois années de suite, à tous les efforts des assiégeans. Enfin la place étant ouverte de tous côtés, & les défenseurs réduits à un petit nombre, elle fut emportée d'as-

ſaut. Abdoulrahman fut pris, les armes à la main, & amené devant le vainqueur qui lui fit trancher la tête.

Il ne manquoit plus à l'ambition d'Aboul-Haſan, pour être ſatisfaite, que de trouver un prétexte honnête, pour pouvoir s'emparer des Etats d'Abou-Iaiah-Hafsi. Il n'oſoit attaquer un prince qui avoit imploré ſon ſecours, & en faveur duquel il venoit de prendre les armes. La fortune ne tarda pas à le ſervir, ſuivant ſes deſirs. Abou-Iaiah-Hafſi étant mort, Umer ſon fils aîné lui ſuccéda. Les cruautés de ce prince, qui fit périr Aboul-Abbas ſon frere, exciterent une révolte générale. Ses miniſtres, les principaux ſeigneurs de ſa cour, & les citoyens les plus riches redoutant ſes fureurs, ſe jetterent en-

tre les bras d'Aboul-Hassan, & le conjurerent de les délivrer d'un tyran. Le Sultan se mit aussitôt en campagne, Bugie, Constantine & plusieurs autres places lui ouvrirent leurs portes, dès qu'il se présenta : Tunis suivit l'exemple des autres villes ; & Umer étant tombé entre les mains
J.C.1347 Hég.748. d'Aboul-Hassan, il le fit périr.

Tout ce qui formoit l'empire des Musulmans en Afrique, reconnoissoit les loix de ce prince ; & rien ne manquoit à son bonheur, s'il en eût sçu jouir avec modération ; mais aveuglé par la prospérité, il devint tyran, & il voulut traiter les peuples qui s'étoient donnés à lui volontairement, avec la même dureté que s'il les avoit subjugués. Les Tunisiens indignés de voir opprimer leur liberté par celui qu'ils

avoient appellé pour la protéger, prirent les armes & maſſacrerent la garniſon du Sultan. En vain il voulut s'oppoſer à leur révolte : ils l'attaquerent proche Caïroan, & remporterent ſur lui une victoire complete. Il voulut ſe refugier dans Caïroan; mais les habitans ne voulurent pas le recevoir, & il fut obligé de ſe retirer dans la ville de Sous. Les révoltés l'y pourſuivirent. Ce prince craignant de tomber entre leurs mains, s'embarqua pour Tunis, & ſe cacha dans des montagnes fort élevées. Ses ennemis qui ignoroient le lieu de ſa retraite, allerent du côté d'Africa, s'imaginant que ce prince s'étoit enfermé dans cette ville. Pour mettre le comble à ſes malheurs, Faris-Abou-Anan, ſon fils aîné, profitant de la diſgrace de ſon

J.C. 1348
Hég. 749.

pere, se révolta contre lui, & s'empara de Fez & de Maroc. Cette révolution obligea le Sul-
J.C. 1349 Hég. 750. tan à s'embarquer une seconde fois, malgré la rigueur de l'hiver. A peine étoit-il en mer qu'il s'éleva une tempête horrible; ses vaisseaux, poussés les uns contre les autres par la violence des vagues, se briserent ou furent submergés : celui qu'il montoit, alla échouer sur la côte de Bugie. Comme ce prince étoit excellent nageur, il fut assez heureux pour gagner le haut d'un rocher. Tous ceux qui étoient dans le même vaisseau que lui, furent engloutis dans les flots, & il eut la douleur de les voir périr sous ses yeux. Lui-même étoit dans un état peu différent de la mort : il étoit tout nud, les forces commençoient à lui manquer; & les

vagues, qui venoient ſe briſer avec impétuoſité contre le rocher où il étoit, étoient prêtes de le ſubmerger, lorſque l'on accourut du rivage pour le ſauver. Il alla à Alger qui lui étoit reſté fidele où il trouva Naſir un de ſes fils. Quelques tribus Arabes des environs s'enrôlerent ſous ſes étendards. Ce prince ſe voyant à la tête d'une petite armée, ſe crut reconcilié avec la fortune, & marcha du côté de Trémiſen. Les habitans allerent à ſa rencontre, & le défirent entiérement. Son fils fut tué ſur le champ de bataille, après avoir donné les preuves de la plus haute valeur : lui-même eut la cuiſſe percée d'un coup de lance ; mais malgré la douleur que lui cauſoit ſa bleſſure, il n'abandonna pas ſon cheval, & il eut la force d'é-

chapper à la pourſuite de ſes ennemis.

Aboul-Haſſan, après ſa défaite, trouva le moyen d'entrer dans Maroc, où il tâcha de ranimer ſon parti ; prieres, careſſes, promeſſes magnifiques, rien ne fut oublié pour gagner le peuple, & ſe faire des créatures ; mais Abou-Anan ne lui donna pas le tems de s'y fortifier, & il vint ſe préſenter devant la ville. Aboul-Haſſan, malgré l'inégalité de ſes forces, marcha contre ſon fils : les deux armées ſe rencontrerent dans un vallon. Les troupes du Sultan furent défaites, & il eut lui-même bien de la peine à ſe refugier dans la montagne de
J.C.1351 Hautera. Il y mourut peu de tems
Hég.752. après, accablé de chagrins. Faris-Abou-Anan fit tranſporter le corps de ſon pere à Salé : lui-

même accompagna la pompe funébre, & fit faire un tombeau magnifique à celui qu'il avoit persécuté tant qu'il avoit vécu, & dont il avoit causé la mort.

Les Beni-Zian, & les Béni-Hafs avoient profité de la guerre civile qui s'étoit élevée dans le royaume de Maroc, pour se relever de leurs pertes, & rentrer dans leurs Etats. Faris-Abou-Anan, devenu, par la mort de son pere, tranquille possesseur du trône, résolut de leur déclarer la guerre. Le premier effort de ses armes tomba sur Osman, prince de la dynastie de Béni-Zian. Trémisen fut emportée d'assaut, & détruite de fond en comble : Osman, & Ali-Çabit son frere, furent sacrifiés à l'ambition d'Abou-Anan qui craignoit que ces princes ne remontassent sur le trône.

Après s'être emparé du pays de leur domination, il paſſa en Afrique, & ſe rendit maître de Conſtantine & de Bugie, tandis qu'avec ſon armée il aſſiégeoit Tunis, capitale des Etats d'Aboul-
J.C. 1356 Hég. 758. Abbas Béni-Hafs, ſa flotte aborda à la Goulette. Les Tuniſiens, pour prévenir les triſtes ſuites d'une place emportée d'aſſaut, ſe rendirent à compoſition. Abou-Anan ne jouit pas long-tems du fruit de ſes conquêtes, puiſqu'il mou-
J.C. 1357 Hég. 759. rut un an après s'être emparé de Tunis.

La mort de ce prince fut le ſignal d'une guerre civile ; chacun de ſes enfans prétendit au trône, & ſoutint ſes droits les armes à la main : Aboubekr-el-Saïd l'emporta enfin ſur ſes freres, & fut reconnu pour ſouverain. Les Béni-Zian avoient profité des

troubles qui s'étoient élevés, pour rentrer dans leurs Etats, & avoient élu pour roi Abou-Hamou, prince aussi courageux qu'habile. Aboubekr tenta inutilement de le detrôner ; ses troupes l'abandonnerent, & il fut obligé de rentrer honteusement dans ses Etats.

Le Sultan Abou-Anan, durant son régne, avoit exilé en Espagne plusieurs de ses freres & de ses neveux qui lui faisoient ombrage. Un des neveux de ce prince, appellé *Ibrahim*, ayant appris la mort de son oncle, prit la résolution de retourner en Afrique, & de tâcher de s'emparer de la couronne. Plusieurs Arabes d'Espagne s'attacherent à sa fortune, & s'embarquerent avec lui. Ce prince aborda du J.C. 1358
côté de l'Occident, & marcha Hég. 760.

droit à Gomer. Les villes de Ceuta & de Tanger embrasserent son parti. La révolution devint bientôt générale. Aboubekr, abandonné par ses sujets, fut obligé de se refugier, avec son fils, dans les montagnes. Il fut découvert, conduit devant Ibrahim, & mis à mort, avec son fils, par les ordres de ce prince. A peine étoit-il sur le trône, qu'il en fut chassé par un de ses parens. Ce nouvel usurpateur fit bientôt place à un autre qui s'appelloit *Méhémed-Abou-Zian.* Muley-Abou-Saïd, son fils, lui succéda : c'étoit un prince mol & efféminé, & plongé dans toutes sortes de voluptés. Don Jean de Portugal crut pouvoir attaquer, avec avantage, un prince aussi foible, & mit le siége devant la ville de Ceuta. Abou-Saïd n'osa s'arracher du sein des

plaiſirs, pour voler au ſecours de la place qui fut priſe par les Chrétiens. Les Maures, au déſeſpoir de la perte d'une place auſſi importante, ſe révolterent contre Abou-Saïd. Abou-Baba, ſon premier Viſir, étoit à la tête des rebelles ; & ce perfide miniſtre força le palais de ce prince, & le poignarda avec ſix de ſes enfans. J.C. 1409 Hég. 812.

Saïd, frere d'Abou-Saïd, qui étoit priſonnier à Grenade, recouvra la liberté, & paſſa en Afrique, avec quelques troupes, dans le deſſein de s'emparer de la couronne ; mais un de ſes freres, nommé *Iakoub*, l'avoit prévenu. Il y eut une guerre violente, entre les deux freres, qui dura huit années, & qui fit répandre beaucoup de ſang. Ils s'accorderent enfin, & conſen-

tirent à mettre ſur le trône un fils de Muley-Abou-Saïd, nommé *Abdoullah*. La mere de ce jeune prince, qui étoit Chrétienne & Eſpagnole, avoit eu le bonheur de s'échapper de Fès, & de ſauver ſon fils, dans l'inſtant qu'Abou-Baba fit périr ſon mari. Elle s'étoit retirée à Tunis, où elle attendoit quelque révolution en faveur d'Abdoullah. Les peuples fatigués par tous les maux d'une guerre civile qui avoit duré huit années, reçurent ce prince, avec les demonſtrations de la joie la plus vive. Ses deux oncles même aimerent mieux voir la couronne ſur la tête de leur neveu, que ſur celle d'un rival odieux : un régne commencé ſous des auſpices auſſi favorables, devoit être heureux; mais les cruautés de ce prince furent cauſe qu'il ſe ter-

mina par des troubles & des guerres civiles, dans lesquelles il perdit lui-même la vie. A peine se vit-il revêtu du souverain pouvoir, qu'il en abusa, & devint un tyran. Les peuples se souleverent. Un des principaux habitans de Fès se mit à la tête des séditieux, assiégea Abdoullah dans son palais, le fit périr, & s'empara de la couronne. J.C. 1423 Hég. 827.

Tous les princes de la dynastie des Merinis virent, avec douleur, passer en des mains étrangeres un royaume qu'ils possédoient depuis si long-tems. Séid-Oataz (*a*), gouverneur d'Ar-

(*a*) Quelques historiens Chrétiens font Séid-Oatas le chef d'une nouvelle dynastie, sous le nom de *Béni-Oataz*. Il est vrai que les successeurs de ce prince, prirent le nom d'*Oataz*, qu'avoit porté leur aïeul ; mais pour être d'une branche cadette, ils n'en étoient pas moins de la fa-

zile, qui étoit de la famille des Mérinis, mais d'une branche cadette, rassembla huit mille hommes de cavalerie, & vint investir la ville de Fez. Les habitans effrayés abandonnerent celui qu'ils venoient d'élever à la royauté; & cet usurpateur se vit forcé de se refugier à Tunis.

---

mille des Mérinis. Ils sont qualifiés de *Mérinis* par les auteurs Espagnols contemporains de ces princes. Voyez un livre intitulé : *Commentarios de la fundacion y conquistas y toma del Peñon ; per Balthasar de Collacos*, imprimé à Valence, l'an 1565 ; & un autre livre intitulé : *Relaciones de algunos successos prostreros de Berberia ; per Juan de Rojas*, imprimé à Lisbonne, l'année 1613. Marmol, dans sa *Déscription de l'Afrique*, dit la même chose. Au reste il m'a été impossible, quelque recherche que j'aie faite, de découvrir la suite des rois de Fez, depuis Séïd-Oataz, jusqu'à Méhémed-Oataz ; ce qui fait un vuide de soixante-dix ans. J'ai déjà dit que je n'avois trouvé dans les auteurs Arabes, que des abrégés très-imparfaits sur les régnes de ces princes.

Séid-Oataz entra en vainqueur dans Fez, & fut reconnu souverain. J.C. 1471. Hég. 876.

Ce prince eut plusieurs successeurs, tous de la maison de Mérini comme lui. Cette dynastie resta sur le trône, jusqu'à l'année 1550, qu'elle en fut chassée par les Chérifs. Ces Chérifs descendoient d'un prince des Arabes d'Occident, nommé *Molla-Méhérès ;* il étoit Chérif, c'est-à-dire qu'il comptoit Mahomet au nombre de ses aïeux. Cet Arabe, à la maniere des peuples errans, campoit, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, & attaquoit les caravanes qui, des royaumes de Fez, Maroc & Trémisen, se rendoient toutes les années à la Mecque. Les peuples, qui n'osoient plus entreprendre le pélerinage de la Mecque, sans

être exposés à se voir dépouillés, porterent leurs plaintes au roi de Maroc. Ce prince marcha en personne contre Méhérès, défit les Arabes, dont il étoit le chef, &, pour l'empêcher de continuer ses brigandages, l'exila avec tous les siens, dans les provinces de Tafilet, Sara & Dras, qui sont au-delà du mont Atlas. Méhérès confiné dans un pays où il ne pouvoit plus s'enrichir par ses courses, & qui avoit une nombreuse famille, ne tarda pas à ressentir les affreuses atteintes de l'indigence : ses enfans, pour subsister, furent obligés de quitter leur pere, & de se répandre dans différentes provinces.

Hég. 906. Vers l'an 1500, un des descendans de ce Chérif, natif de la ville de Tigumedete, dans la province de Dras, & nommé *Méhé-*

met-ben-Chérif, commença à devenir fameux par la réputation de ſainteté qu'il s'étoit acquiſe. C'étoit un de ces hommes remuans & ambitieux, & auſſi capable de former un grand projet, qu'habile à l'exécuter : à toutes ces qualités il joignoit une diſſimulation profonde, & avoit toute la délicateſſe pour agir, ſans ſe laiſſer pénétrer. Il comparoit, avec douleur, l'éclat dans lequel avoient vécu ſes ancêtres, avec l'état obſcur où il étoit réduit, & regardoit les Mérinis, comme les auteurs de tous les maux de ſa famille. Le mauvais gouvernement de ces princes, & les troubles fréquens qui agitoient leur empire, lui fit concevoir le deſſein hardi de les detrôner. Pour y réuſſir, il commença par affecter de grands dehors de piété, & feignit le zéle le

plus vif pour les intérêts de la religion. Ce Chérif avoit trois fils nommés *Abdoulkébir*, *Méhémed*, & *Hamed* : comme il les destinoit à l'exécution des projets qu'il avoit formés, il tâcha de faire naître en eux tous les talens propres à les faire réussir. Il leur fit faire ensuite le voyage de la Mecque. Ces trois freres, de retour de leur pélerinage, contrefirent les devots & les illuminés. Les peuples, toujours avides de la nouveauté, & qui se laissent aisément surprendre par tout ce qui a une apparence de merveilleux, accouroient de tous côtés, pour les voir & pour profiter de leurs instructions. Méhémed-Eloutas, prince de la dynastie des Mérinis, régnoit alors à Fez. Il crut ne pouvoir mieux faire que de confier l'éducation de ses enfans à

Méhémet, l'un de ces Chérifs. Ses freres l'accompagnerent à la cour, & y eurent des emplois distingués. Le vieux Chérif voyoit, avec plaisir, l'élevation de ses enfans, & en tiroit un heureux présage pour la réussite de ses projets. Les trois freres, par leur habileté, s'insinuerent dans l'esprit de ce prince. Bientôt, sous le prétexte de s'opposer aux invasions des Portugais, ils obtinrent le commandement des armées, & le gouvernement de quelques provinces. Ils ne se virent pas plutôt les armes à la main, qu'ils les tournerent contre leur bienfaiteur. En-vain Méhémed-Eloutas voulut leur résister. Les Chérifs remporterent plusieurs victoires sur lui, & lui enleverent presque toutes ses provinces. Enfin, l'année 1550, le Hég. 957. Chérif Méhémet vint se présenter

devant Fez, qui étoit la ſeule ville qui fut reſtée à Méhémed-Eloutas-Mérini, & s'en rendit maître, après un ſiége de deux ans. Le Chérif, pour diminuer aux yeux des peuples l'injuſtice de ſon uſurpation, épouſa la fille de Méhémed-Eloutas. Il n'oſa pas non plus attenter à la vie de ce prince ; & il ſe contenta de l'exiler, avec toute la famille royale, dans la province de Dras. Dans Méhémed finit la dynaſtie des Mérinis, qui avoit dominé en Afrique l'eſpace de 337 ans. Les Chérifs, depuis ce moment, furent tranquilles poſſeſſeurs des royaumes de Fez, de Maroc & de Tafilet. C'eſt de ces princes que deſcend le Chérif qui y régne aujourd'hui.

Fin du Tome II.



TABLE

DES MATIERE

Contenues dans ce Volume.

A

C

D

E

H

I

R

S

T

V

Z

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

PAGE 27, ligne 12, isle, *lisez* ville.

Page 45, ligne 14, ses, *lisez* se.

Page 68, ligne 4, en, *lisez* ne.

Page 150, ligne 16, condamne, *lisez* condamna.

Page 177, ligne 21, comptoit, *lisez* comptoient.

Page 177, ligne 21, ses soldats, *lisez* leurs soldats.

Page 202, ligne 13, la prise de Cordoue, *lisez* la prise de Grenade.

Page 202, ligne 20, à Cordoue, *lis.* à Seville.

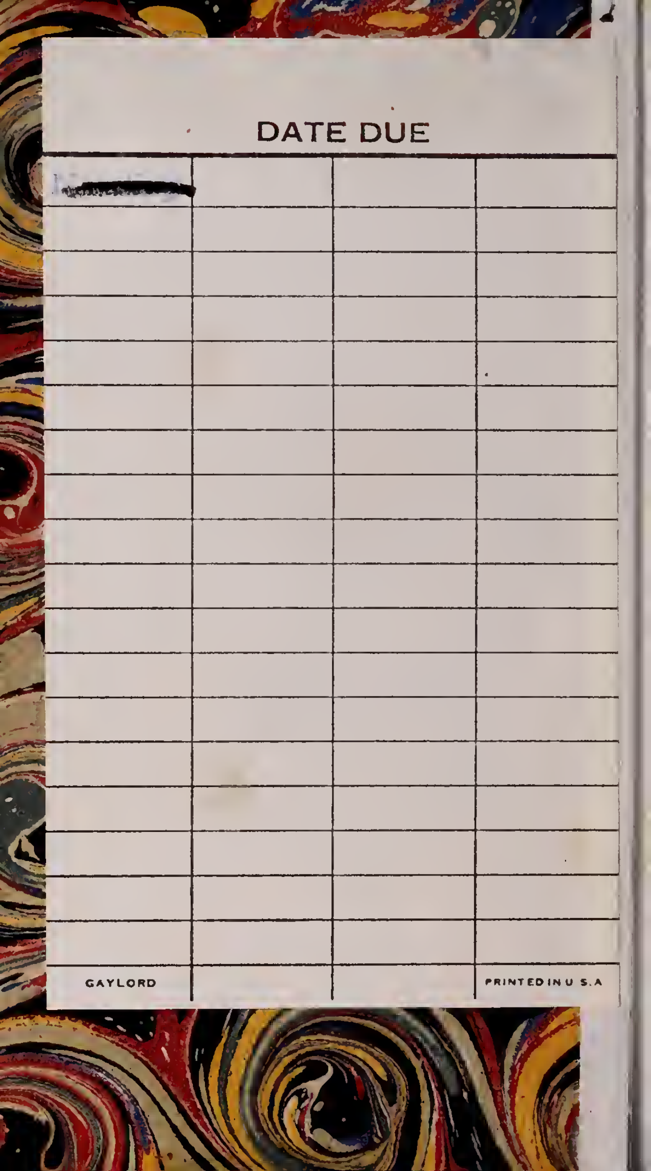
Page 213, ligne 1, Véraca, *lisez* à Véraca.

Page 269, ligne 23, livrés, *lisez* livrées

Page 324, ligne 3, environné, *lisez* environnée.

Page 325, ligne 3, les trois Chrétiens, *lisez* les trois monarques Chrétiens.

Page 336, ligne 11, levent, *lisez* leverent.


DATE DUE
GAYLORD
PRINTED IN U.S.A.



